

200 CITATIONS SUR L'ART, LES ŒUVRES D'ART ET LES BEAUX-ARTS

**Par Antoni Gelonch-Viladegut
Pour la Collection Gelonch Viladegut.**

SOMMAIRE

INTRODUCTION	4
CITATIONS SUR L'ART	9
CITATIONS SUR L'ŒUVRE D'ART	17
CITATIONS SUR LE DESSIN	21
CITATIONS SUR LA PEINTURE	25
CITATIONS SUR LA SCULPTURE	30
CITATIONS SUR LA GRAVURE	34
BIOGRAPHIES DES AUTEURS REPERTORIES	36
INDEX D'AUTEURS	202
INDEX D'IMAGES	206



VICTORIA 1

D. J. W. 2003

INTRODUCTION

« L'art de la citation est l'art de ceux qui ne savent pas réfléchir par eux-mêmes ».
Voltaire.

Pour débiter l'introduction d'un travail basé sur des citations, j'ai considéré que cette citation de Voltaire, dans son « Dictionnaire Philosophique » pourrait être de bon aloi, permettant ainsi de replacer les choses dans leur juste dimension.

Une des premières phrases que j'ai apprises en arrivant en France, c'est qu'il faut essayer de ne pas avoir la grosse tête. J'espère que cette citation de Voltaire, en préambule de cette introduction me permettra de ne pas tomber dans le sillon de Philippe Bouvard...

Pourquoi j'ai choisi ce thème ?

D'abord, parce que en tant que collectionneur de gravures, je ressens une attirance naturelle pour la beauté du monde exprimé par l'art, et il me semble que revisiter de temps en temps des grands classiques et leurs réflexions sur l'art ne peut nous faire que du bien. A une époque où, trop souvent, on est si pressé qu'on en tombe dans l'inaction et où on a une certaine tendance à confondre ambition avec mauvaise éducation, relire des réflexions posées, qui ont survécu au jugement du temps et des hommes, peuvent devenir un exercice intéressant.

D'autre part je n'ai pas l'étoffe ni les connaissances suffisantes pour me permettre de livrer une synthèse de mes pensées sur l'art. Par contre, l'exercice de recherche de citations (développé au long des dernières années) a été très enrichissant pour moi, et le moment est donc venu pour moi de le mettre à votre disposition.

J'ai choisi de rassembler 200 citations sur l'art, l'œuvre d'art et les beaux-arts. Pour choisir il fallait en avoir beaucoup plus, évidemment, mais d'une part c'était juste de s'arrêter à un chiffre raisonnable et, d'autre part, le choix devait permettre que les différentes époques de l'histoire y fussent représentées par les meilleurs des hommes et des femmes.

Tout choix étant subjectif, j'avoue que celui-ci n'est ni exhaustif, ni forcément le plus pertinent, mais en tout cas c'est ma sélection et je vous la soumet avec mes meilleures intentions. Je ne cherche qu'à vous offrir un moment de détente dans le labyrinthe de l'action quotidienne. Des pensées pour s'apaiser, réfléchir et progresser.

La plupart des grands courants de pensée y sont représentés : d'Hippocrate à Andy Warhol ; de Pablo Picasso à Plotin ; d'Emmanuel Kant à Jean Cocteau, etc. Dans ce florilège de penseurs, il faut bien signaler que tous ne vont dans le même sens, mais comme nous avertissait déjà Paul Léautaud, dans « Propos d'un jour », « il n'est pas de sentences, de maximes, d'aphorismes, dont on ne puisse écrire la contrepartie ».

J'ai aussi essayé de rassembler des personnages de cultures et de langues diverses, parce qu'en tant que catalan je refuse tout uniformisme et la manifestation d'une pensée unique. On y trouvera donc un mélange de citations d'artistes, d'intellectuels, de scientifiques et de communicateurs divers et variés qui permettent de préparer un beau bouquet.

Sur les 200 citations que vous pourrez consulter, les 100 premières font référence à l'art et à l'œuvre d'art. Ce sont des réflexions subtiles, sages, quelquefois provocatrices, en tout cas, stimulantes pour l'exercice d'agilité mentale qu'il convient de faire tous les jours.

Les autres 100 font référence aux beaux-arts. Alors quelle définition des beaux-arts ai-je adoptée pour ce travail ?

Eh bien, je me suis appuyé sur la plus classique des définitions, celle établie au XVII^{ème} Siècle par l'Académie royale de peinture et de sculpture.

Cette Académie fut fondée en France en 1648, sous la régence d'Anne d'Autriche, à l'instigation d'un groupe de peintres et de sculpteurs, dont faisaient partie, par exemple, Philippe de Champaigne, Sébastien Bourdon, Charles Le Brun et Gérard van Opstal, dans le but de contrecarrer l'influence des guildes de Saint-Luc et d'élever le statut des artistes qui n'était pas distinct de celui des artisans. L'Académie était composée initialement de douze « anciens », réunis autour de Le Brun (peintre officiel de la Cour), et placée sous la protection du Chancelier Séguier.

En 1655, l'Académie passe sous la protection de Mazarin et accueille les graveurs. Et pourquoi on admet les graveurs ? En France, les années 1630 voient le public bourgeois et les anoblis s'intéresser à l'estampe, donc à cette époque-là, le graveur de reproduction voit son succès grandir et son statut se rapprocher de celui de l'artiste (peintre, dessinateur ou sculpteur) : la preuve en est cette entrée des graveurs à l'Académie royale, la Déclaration royale de 1660 (Edit de Saint-Jean-de-Luz de Louis XIV consacrant la gravure comme art libre) et l'achat par Colbert de la collection de Marolles. De toute façon, l'entrée à l'Académie impose une condition draconienne : l'anoblissement de la gravure exige que l'académicien s'engage « à ne pas tenir boutique et à briser son enseigne ». De plus, l'administration, par le biais de la Communauté des libraires, impose le dépôt légal.

A partir de l'Edit de Saint-Jean-de-Luz, l'eau-forte et toutes les autres techniques de l'estampe sont désormais considérées comme un art à part entière, propre à rivaliser avec la peinture de chevalet et les autres arts figuratifs.

En 1663, l'Académie Royale ouvre ses portes sans restriction, « hormis celle du talent et de la moralité », et en 1666, elle donne naissance à l'Académie de France à Rome (aujourd'hui hébergée à la Villa Médicis).

Les prétendants à l'Académie Royale devaient présenter un « morceau d'agrément » afin de démontrer leurs capacités ; puis, dans un délai de trois ans, un second ouvrage en vue de la réception définitive. Elle admettait ses membres sur concours annuel et le lauréat du concours recevait une bourse appelée Prix de Rome, lui permettant de parfaire son éducation à Rome à l'Académie de France.

L'Académie royale de peinture et sculpture, contrairement à l'Académie française, ne refusa pas d'admettre dans ses rangs les femmes qui s'étaient fait remarquer par leurs talents. Ce fut Le Brun lui-même qui, dans la séance du 14 avril 1663, y introduisit la première académicienne, Catherine Duchemin.

En 1673, l'Académie expose publiquement les œuvres (des académiciens et les morceaux de réception) en plein air pour la première fois dans la cour du Palais Royal. En 1699, Louis XIV autorise la manifestation à se tenir dans la Grande Galerie du Louvre, avec pour la première fois un catalogue officiel dressé par Florent Le Comte. En 1725, cette manifestation temporaire élit domicile dans le salon carré du Louvre. L'habitude est prise d'exposer les œuvres dans ce salon qui donne désormais son nom à la manifestation. Le Salon va bientôt attirer un très grand nombre de visiteurs, et acquérir une réputation internationale dans le milieu des amateurs d'art. Dès 1759, Denis Diderot rédige un premier-compte rendu du Salon.

L'Académie eut deux fonctions principales : la régulation et l'enseignement. L'Académie était un lieu de réflexion artistique, et les académiciens y élaboraient les règles de l'Art et du bon goût. Les théories de l'Académie firent pratiquement office de loi dans le monde de l'art de l'époque. En accord avec les principes du classicisme, style dominant, il était implicitement reconnu et enseigné que tout ce qui avait rapport avec l'Art devait être soumis à des règles rationnelles, qui pouvaient par conséquent être apprises et étudiées. Côté enseignement, les membres de l'Académie ouvrirent un studio où ils enseignèrent les principes officiels de l'art aux apprentis artistes, peintres, sculpteurs et graveurs.

Il est indéniable que l'Académie eut une influence considérable sur l'art en France, et aussi sur l'ensemble de l'Europe, à cause du rayonnement de la culture française de l'époque. Les théories officielles étaient le classicisme de Poussin, dont Charles Le Brun avait épousé la cause, et le néoclassicisme, après le bref interlude rococo sous la Régence. Ces théories furent appliquées à grande échelle.

Jacques-Louis David (toujours lui), bien qu'il en fût membre, s'était toujours rebellé contre l'autorité de l'Académie et les privilèges de ses membres, et il en obtint la dissolution en 1793 après un discours à la Convention nationale. Elle fut remplacée le 25 octobre 1795 au sein de l'Institut, tout en créant la troisième classe « Littérature et Beaux-arts » qui réunissent alors la littérature, les inscriptions et médailles et les beaux-arts. Cette nouvelle classe préfigure l'actuelle Académie des Beaux-arts.

Cette courte promenade à travers l'histoire me permet d'appuyer les fondamentaux de mon choix sur les quatre grands beaux-arts sur lesquels on trouvera des citations dans ce travail. Effectivement, j'ai choisi de présenter 40 citations sur la peinture, 25 sur le dessin, 25 sur la sculpture et 10 sur la gravure, en fonction des matériaux que j'ai pu ressembler et de la présence sociale de chacune de ces beaux-arts. Les citations ont été établies par ordre chronologique des auteurs.

D'autre part, à la fin des citations, le lecteur attentif pourra consulter les biographies des différents auteurs cités. Ce sont des hommes et femmes de talent qui ont excellé dans leur champ d'activité et qui ont fait des réflexions, à mon avis, intéressantes et fondatrices. Le choix des auteurs et la longueur de ses biographies n'est pas neutre non plus. J'ai essayé de contenir les 150 biographies chacune en une page, mais quelques maîtres ne s'y sont pas pliés. Concrètement, sont dans ce cas, et je vais les citer dans l'ordre alphabétique utilisé pour l'ensemble de la partie biographies, Salvador Dalí, Raoul Dufy, Alberto Giacometti, Francisco de Goya, Le Corbusier, Henri Matisse, Michel-Ange, Pablo Picasso, Auguste Renoir, Jean-Paul Sartre et Léonard de Vinci : ces 11 personnages ont dépassé l'espace, que je m'étais fixé, de par leur grandeur et par un choix de ma part probablement pas du tout innocent !

J'ai ajouté aussi la représentation visuelle de quelques unes des pièces, gravures dans ses différentes techniques, que j'ai eu le plaisir d'incorporer cette année 2010 au fonds de la Collection Gelonch Viladegut. En tant que collectionneur je me répète souvent l'aphorisme de Baudelaire (« Aux bourgeois » dans « Ecrits sur l'art ») : « Vous êtes la majorité, -nombre et intelligence ; -donc vous êtes la force-, qui est la justice. Les uns savants, les autres propriétaires ; -un jour radieux viendra où les savants seront propriétaires, et les propriétaires savants. Alors votre puissance sera complète, et nul ne protestera contre elle ». Je souhaite vraiment devenir un jour propriétaire savant...

J'espère que l'ensemble des citations, biographies et représentations graphiques vous permettront de passer de bons moments. De bons moments avec l'art et avec vous-mêmes.

Antoni Gelonch-Viladegut.
Paris, Noël 2010.



L'ART

« La vie est courte, l'art est long ».

Hippocrate, « Aphorismes, I ».

« C'est par l'expérience que progressent la science et l'art ».

Aristote, « Métaphysique ».

« L'amour de l'art n'a jamais enrichi personne ».

Pétrone, « Satiricon, LXXXIII ».

« L'art conserve la mémoire d'une grande beauté ».

Michel-Ange, « Madrigal XXI, L'art ».

« Mon métier et mon art, c'est vivre ».

Michel de Montaigne, « Essais, II, 6 ».

« Le but de l'art, c'est la délectation ».

Nicolas Poussin.

« Toute habileté dans un art quelconque mérite des éloges ».

Carlo Goldoni, « Térence, II, 1 ».

« La beauté des choses existe dans l'esprit de celui qui les contemple ».

David Hume.

« Les arts, comme les sciences, doivent leur naissance à nos vices : nous serions moins en doute sur leurs avantages, s'ils la devaient à nos vertus ».

Jean-Jacques Rousseau, « Discours sur les sciences et les arts ».

« L'art est la belle représentation d'une chose et non la représentation d'une belle chose ».

Emmanuel Kant, Extrait de la « Critique de la faculté de juger ».

« L'objet de l'art est d'unir la matière aux formes qui sont ce que la nature a de plus vrai, de plus beau et de plus pur ».

Joseph Joubert, « Pensées ».

« Seuls l'art et la science élèvent l'homme jusqu'à la divinité ».

Ludwig van Beethoven.

« L'art est la vie, la vie c'est l'art ».

William Blake, « Le premier Livre d'Urizen ».

« D'une façon générale, il faut dire que l'art, quand il se borne à imiter, ne peut rivaliser avec la nature, et qu'il ressemble à un ver qui s'efforce en rampant d'imiter un éléphant. Dans ces reproductions toujours plus ou moins réussies, si on les compare aux modèles naturels, le seul but que puisse se proposer l'homme, c'est le plaisir de créer quelque chose qui ressemble à la nature ».

Friedrich Hegel, « Introduction à l'esthétique ».

« Le sublime lasse, le beau trompe, le pathétique seul est infaillible dans l'art ».

Alphonse de Lamartine, « Confidences ».

« Le travail constant est la loi de l'art comme celle de la vie ; car l'art, c'est la création idéalisée ».

Honoré de Balzac, « La Cousine Bette ».

« L'art c'est le reflet que renvoie l'âme humaine éblouie de la splendeur du beau ».

Victor Hugo.

« Il n'y a pas d'art, il n'y a que des hommes ».

Alfred de Musset, « Un mot sur l'art moderne ».

« C'est le côté humain, franchement humain, qui me touche le plus en art ».

Jean-François Millet.

« L'art est beau quand la main, la tête et le cœur de l'homme travaillent ensemble ».

John Ruskin.

« L'art est un bien infiniment précieux, un breuvage rafraîchissant et réchauffant, qui rétablit l'estomac et l'esprit dans l'équilibre naturel de l'idéal ».

Charles Baudelaire, « Salon de 1846 ».

« L'art sauvera le monde ».

Fédor Dostoïevski.

« L'amour, quel qu'il soit, est le premier élément de l'art; c'est son air vital ».
Alexandre Dumas, fils, « L'affaire Clémenceau ».

« L'art est une activité qui permet à l'homme d'agir sciemment sur ses semblables au moyen de certains signes extérieurs afin de faire naître en eux, ou de faire revivre, les sentiments qu'il a éprouvés ».
Léon Tolstoï, « Qu'est-ce que l'art ? ».

« L'art n'est pas un amour légitime ; on ne l'épouse pas, on le viole ».
Edgar Degas.

« L'art c'est la plus sublime mission de l'homme, puisque c'est l'exercice de la pensée qui cherche à comprendre le monde et à le faire comprendre ».
Auguste Rodin.

« L'art a lieu par hasard ».
Stéphane Mallarmé, « Œuvres en prose ».

« L'art et rien que l'art, nous avons l'art afin de ne pas mourir de la vérité ».
Friedrich Nietzsche. « Werke ».

« En art comme en amour, l'instinct suffit ».
Anatole France, « Le jardin d'Epicure ».

« L'art est une abstraction, c'est le moyen de monter vers Dieu en faisant comme notre divin Maître, créer ».
Paul Gauguin.

« C'est Richespin qui a dit quelque part : L'amour de l'art fait perdre l'amour vrai. Je trouve cela terriblement juste, mais à l'encontre de cela, l'amour vrai dégoûte de l'art ».
Vincent van Gogh, « Lettre à Théo ».

« La vie imite l'art, bien plus que l'art n'imité la vie ».
Oscar Wilde.

« L'art vise à imprimer en nous des sentiments plutôt qu'à les exprimer ».
Henri Bergson.

« L'art est transformation ».

Antoine Bourdelle.

« L'art est le plus beau des mensonges ».

Claude Debussy.

« A chaque siècle son art, à l'art sa liberté ».

Gustav Klimt.

« Le talent se développe dans l'amour que l'on porte à ce que l'on fait. Il se peut même que l'essence de l'art soit l'amour de ce l'on fait, l'amour du travail même ».

Maxime Gorki, « Lettre aux écrivains débutants ».

« Trois opérations : Voir, opération de l'œil. Observer, opération de l'esprit. Contempler, opération de l'âme. Quiconque arrive à cette troisième opération entre dans le domaine de l'art ».

Emile Bernard, « Connaissance de l'Art ».

« Tous les arts sont comme des miroirs où l'homme connaît et reconnaît quelque chose de lui-même ».

Emile Chartier, dit Alain.

« En art, comme partout, la pureté seule importe ».

André Gide, « Les Faux-monnayeurs ».

« L'art véritable n'a que faire de proclamations et s'accomplit dans le silence ».

Marcel Proust, « Le temps retrouvé ».

« L'art est délivrance, même dans la souffrance ; mais aux yeux de ceux, parias, qui n'ont pas le sens intime de la liberté de l'esprit, l'art est le crime ».

Georges Rouault.

« Pour approcher le spirituel en art, on fera usage aussi peu que possible de la réalité, parce que la réalité est opposée au spirituel ».

Piet Mondrian.

« J'aime une chose simple mais elle doit être simple par le biais d'une complication ».

Gertrude Stein.

« L'art est un mélange d'émotion et d'impressions où l'intelligence l'emporte sur l'intuition sensible ».

Jacques Villon.

« L'art ne reproduit pas le visible, il rend visible ».

Paul Klee, « Théorie de l'art moderne ».

« Tout l'intérêt de l'art se trouve dans le commencement. Après le commencement, c'est déjà la fin ».

Pablo Picasso.

« Il n'est en art qu'une chose qui vaille : celle qu'on ne peut expliquer ».

Georges Braque, « Le jour et la nuit ».

« La beauté refuse de se plier à la contrainte de la signification ».

Sonia Delaunay.

« Tout art s'adresse aux sens, d'abord, plus qu'à l'esprit ».

Francis Carco, Extrait de « L'ami des peintres ».

« L'art est la manière de mettre les choses en ordre, à leur place, à leur mesure ».

Le Corbusier, « L'art de la réalité ».

« Le plus grand ennemi de l'art c'est le bon goût ».

Marcel Duchamp.

« L'art consiste à faire éprouver aux autres ce que nous éprouvons, à les libérer d'eux-mêmes, en leur proposant notre personnalité comme libération particulière ».

Fernando Pessoa, « Le livre de l'intranquilité ».

« Il faut bien comprendre que l'art n'existe que s'il prolonge un cri, un rire ou une plainte ».

Jean Cocteau, « La difficulté d'être ».

« L'art, ne peut pas être moderne, l'art est éternel ».

Egon Schiele.

« Dans l'art, il n'y a ni formes, ni objets. Il n'y a que des événements, des surgissements, des apparitions ».

André Masson.

« La valeur réelle de l'art est fonction de son pouvoir de révélation libératrice ».

René Magritte.

« L'art est une activité universelle continue dans laquelle passé et présent ne sont pas séparés ».

Henry Moore.

« L'art, c'est le plus court chemin de l'homme à l'homme ».

André Malraux.

« L'art est un département des aberrations ».

Jean Dubuffet.

« L'art recèle toujours des évocations de la condition mortelle ».

Mark Rothko.

« L'art nous offre des énigmes, mais par bonheur aucun héros ».

Maurice Blanchot, « Livre à venir ».

« C'est dans l'art que l'homme se dépasse définitivement lui-même ».

Simone de Beauvoir.

« L'art, dans un certain sens, est une révolte contre le monde dans ce qu'il a de fuyant et d'inachevé ».

Albert Camus, « Le discours de Suède ».

« En art comme ailleurs, il faut vivre au dessus de ses moyens ».

Jean Dutourd.

« Je ne fais ni de l'Art pour l'Art, ni de l'Art contre l'Art. Je suis pour l'Art, mais pour l'art qui n'a rien à voir avec l'Art, car l'art a tout à voir avec la vie ».

Robert Rauschenberg.

« L'art est un refuge, mais comme tout refuge peut devenir une prison ».

Pierre Hebey.

« La vie n’imite pas l’art, elle imite la mauvaise télévision ».

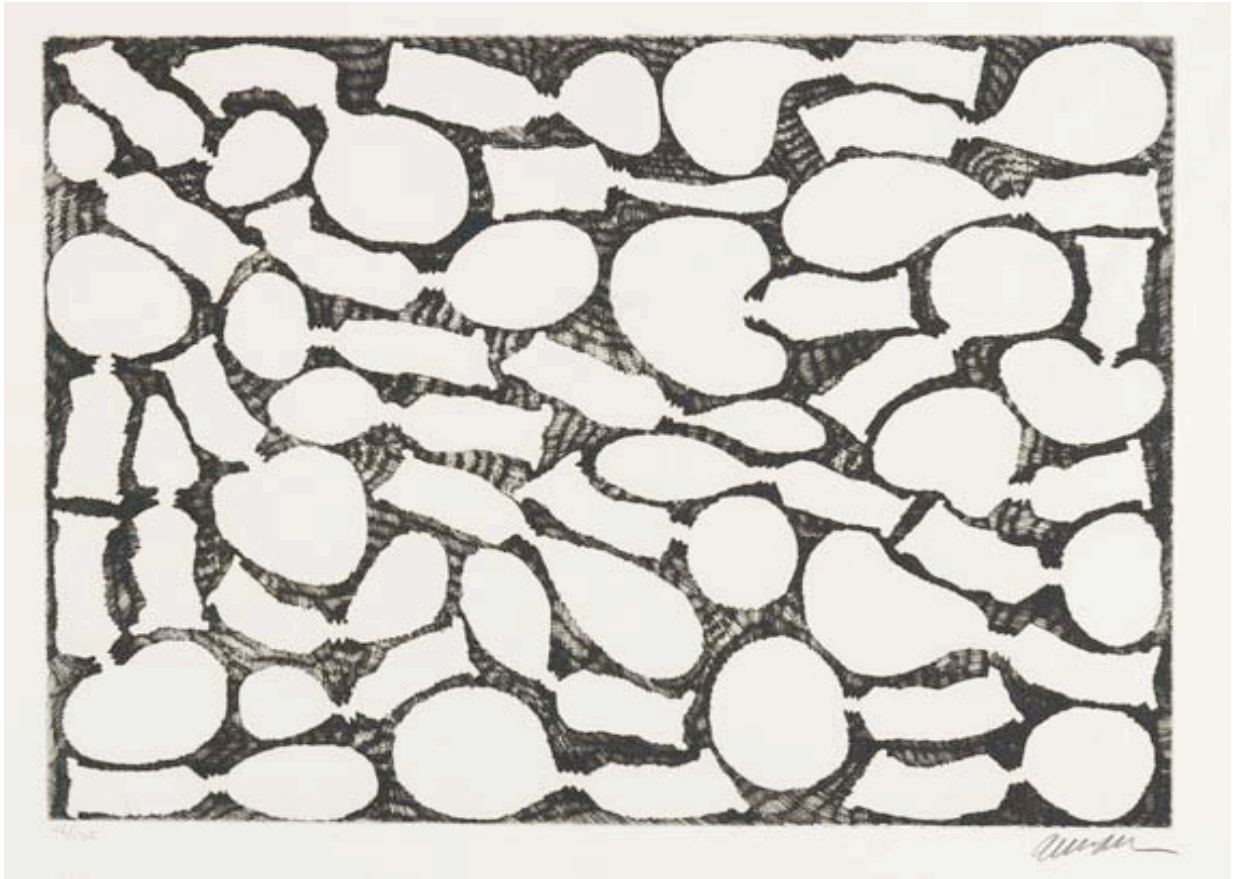
Woody Allen, dans le film « Maris et femmes ».

« L’art est sans doute la seule forme de progrès qui utilise aussi bien les voies de la vérité que celles du mensonge ».

Jean-Marie Georges le Clezio.

« L’art ? Quel art ! Quel billard hilare ! L’armement, a décrété Platon. Rien n’est beau que le vrai, a répondu Boileau. Un sentiment universel, a confirmé Kant. Toujours bizarre, a rétorqué Baudelaire ».

Thierry Fischer, « L’avenir de l’art ».



L'ŒUVRE D'ART

« L'art, c'est l'idée de l'œuvre, l'idée qui existe sans matière ».

Aristote, « Parties des animaux ».

« Bien qu'on ait du cœur à l'ouvrage, l'art est long et le temps est court ».

Charles Baudelaire, « Les fleurs du mal ».

« La définition d'une œuvre d'art ne saurait être autre que celle-ci : une œuvre d'art est un coin de la création vu à travers un tempérament ».

Emile Zola, « Mes haines, Proudhon et Courbet, I ».

« Une œuvre d'art n'est lisible que par approfondissements successifs ».

Friedrich Nietzsche.

« Une œuvre d'art n'est supérieure que si elle est, en même temps, un symbole et l'expression exacte d'une réalité ».

Guy de Maupassant, « La Morte ».

« Une œuvre d'art c'est le moyen d'une âme ».

Maurice Barrès, « Mes cahiers ».

« Chaque époque d'une civilisation crée un art qui lui est propre et qu'on ne verra jamais renaître. Tenter de revivifier les principes d'art des siècles écoulés ne peut que conduire à la production d'œuvres mort-nées ».

Vassily Kandinsky.

« L'œuvre d'art est un arrêt du temps ».

Pierre Bonnard.

« L'œuvre d'art c'est une idée qu'on exagère ».

André Gide, « Journal 1889-1939 ».

« Par l'art seulement nous pouvons sortir de nous,... »

Marcel Proust, « A la recherche du temps perdu ».

« Il n'y a pas d'œuvre achevée, il n'y a que des œuvres abandonnées ».

Paul Valéry.

« Les œuvres d'art sont d'une infinie solitude ; rien n'est pire que la critique pour les aborder. Seul l'amour peut les saisir, les garder, être juste envers elles ».

Rainer Maria Rilke, Extrait des « Lettres à un jeune poète ».

« Pas de plus belles œuvres d'art que la nature, pas de plus belles œuvres d'art que la vie ».

Paul Landowski.

« L'œuvre d'art a une mission mystique qui est de racheter le réel ».

E. Jaloux, « Essences ».

« La demande de Beau est considérable, les trois quarts de gestes et aspirations journaliers sont inquiets de ce désir. Là aussi, la loi de l'offre et de la demande fonctionne ».

Fernand Léger, cité par Eric Michaud dans « Fabriques de l'homme nouveau : de Léger à Mondrian ».

« Qui voit la figure humaine correctement ? Le photographe, le miroir ou le peintre ? ».

Pablo Picasso.

« L'art ne doit nous révéler que des idées, des essences spirituelles dégagées de toute forme. Ce qui importe par-dessus tout dans une œuvre d'art, c'est la profondeur vitale de laquelle elle a pu jaillir ».

James Joyce, « Ulysse ».

« On est toujours influencé. Suiveur, on imite, novateur, on imite encore en modifiant ».

Roger de la Fresnaye.

« Une œuvre d'art n'expose pas une vérité préétablie ; elle incarne une vérité vécue ».

André Maurois.

« En toute œuvre d'art, la pensée sort de l'œuvre, et jamais une œuvre ne sort d'une pensée ».

Alain Fournier.

« Une œuvre d'art peut exiger que nous lui sacrifions jusqu'à nos scrupules ».

Jean Rostand, « Pages d'un moraliste ».

« L'œuvre d'art n'a de valeur que dans la mesure où elle frémit des réflexes de l'avenir ».

André Breton, cité par O. Revault d'Allones, à « La création artistique et les Promesses de la liberté ».

« La perception de l'œuvre d'art repose non pas sur un processus de reconnaissance mais de compréhension. L'œuvre d'art est le possible et le probable, elle n'est jamais le certain ».

Pierre Francastel, « L'image, la vision et l'imagination ».

« L'œuvre surgit dans son temps et de son temps, mais elle devient œuvre d'art par ce qui lui échappe ».

André Malraux.

« L'œuvre d'art n'est pas le reflet, l'image du monde ; mais elle est à l'image du monde ».

Eugène Ionesco.

« L'œuvre d'art naît du renoncement de l'intelligence à raisonner le concret ».

Albert Camus, « Le mythe de Sisyphe ».

« Les intentions d'un artiste, comme les explications du spectateur, sont toujours de fausses clés. Elles n'abordent qu'un côté d'une œuvre, elles n'entament pas l'énigme qu'elle est ».

Pierre Soulages.

« La vérité que cherche l'œuvre d'art, c'est la vérité universelle de ce qui est singulier ».

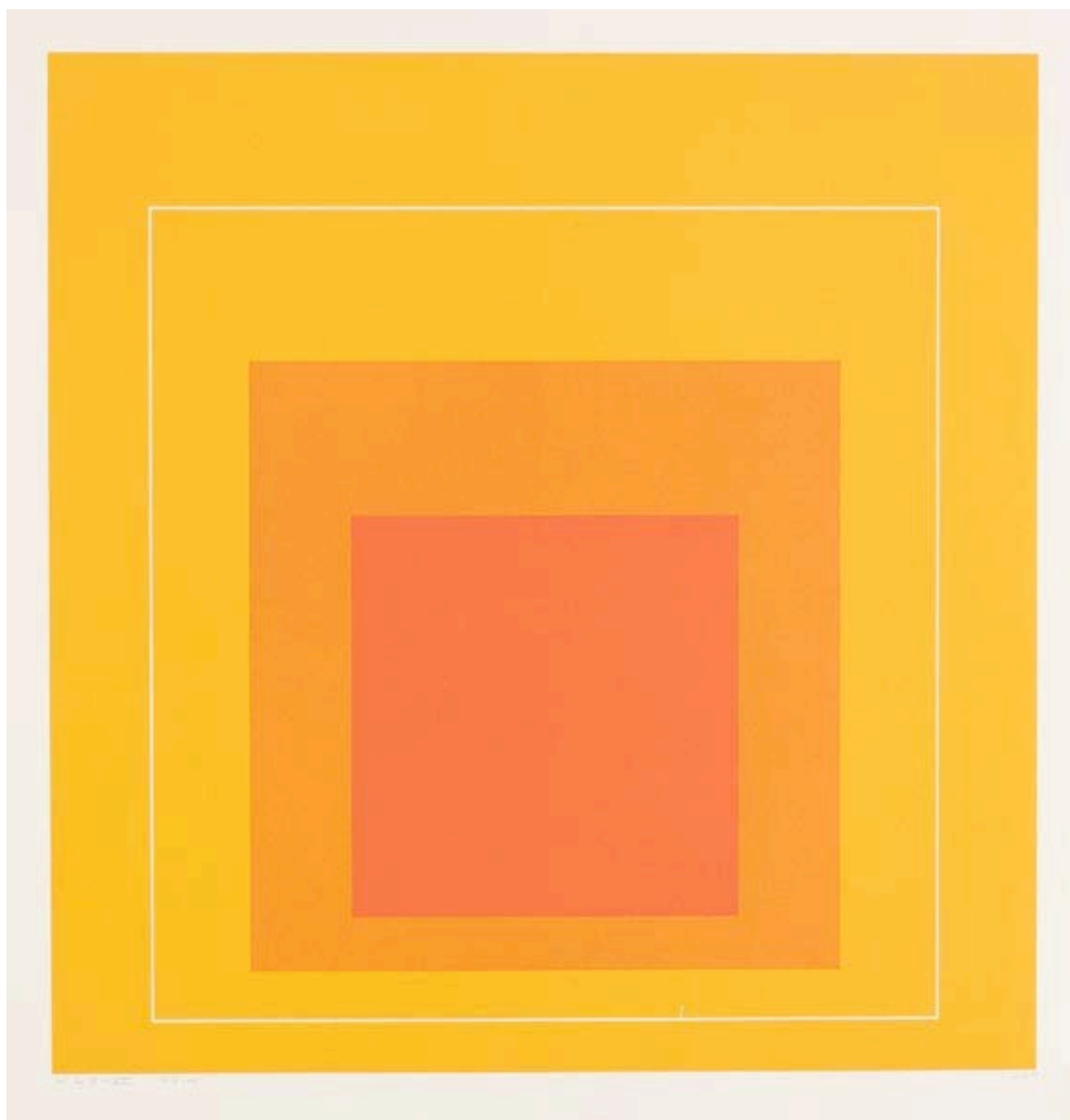
Michel Deguy.

« Une œuvre d'art existe en tant que telle à partir du moment où elle est regardée ».

Nicos Hadjinicolaou, Extrait de « Histoire et critique des arts ».

« Comprendre une œuvre d'art, c'est mesurer exactement les raisons qui nous la rendent inintelligible à jamais ».

Renaud Camus.



LE DESSIN

« Le dessin, que d'un autre nom nous appelons trait, est ce en quoi consiste et ce qui constitue la source et le corps de la peinture, de l'architecture et de tous les autres genres d'art, et la racine de toutes les sciences ».

Michel-Ange.

« De belles couleurs bien nuancées plaisent à la vue, mais ce plaisir est purement de sensation. C'est le dessin, c'est l'imitation qui donne à ces couleurs de la vie et de l'âme ».

Jean-Jacques Rousseau.

« Mon affaire est dessiner ce que je vois, non ce que je sais ».

Joseph Mallord William Turner.

« Le dessin est la probité de l'art ».

Jean-Auguste Ingres.

« Si toute écriture provient d'abord d'un vrai dessin, tout dessin est aussi destiné primitivement à perpétuer une attitude expressive ».

Auguste Comte, « Système de politique positive ».

« Le dessin est une lutte entre la nature et l'artiste, où l'artiste triomphera d'autant plus facilement qu'il comprendra mieux les intentions de la nature. Il ne s'agit pas pour lui de copier, mais d'interpréter dans une langue plus simple et plus lumineuse ».

Charles Baudelaire, « Salon de 1846 ».

« Qui donc a dit que le dessin est l'écriture de la forme ? La vérité est que l'art doit être l'écriture de la vie ».

Edouard Manet.

« Le dessin n'est pas la forme, il est la manière de voir la forme ».

Edgar Degas.

« Mes dessins inspirent et ne définissent pas ».

Odilon Redon, « Le Mouvement symboliste ».

« Il n'y a réellement ni beau style, ni beau dessin, ni belle couleur : il n'y a qu'une seule beauté, celle de la vérité qui se révèle ».

Auguste Rodin, « Propos recueillis par Paul Gsell ».

« Ce dessin m'a pris cinq minutes, mais j'ai mis soixante ans pour y arriver ».
Pierre-Auguste Renoir.

« La couleur surtout et peut-être plus encore que le dessin est une libération ».
Henri Matisse, « Les Problèmes de la peinture ».

« Comme ceux de la Providence, certains dessins sont impénétrables ».
Francis Picabia.

« J'ai mis toute ma vie à savoir dessiner comme un enfant ».
Pablo Picasso.

« Je ne suis ni dessinateur ni peintre ; mes dessins sont de l'écriture dénouée et renouée autrement ».
Jean Cocteau.

« Le dessin est l'expression et l'explication –déploiement de la forme d'un objet solide sur une surface plane...c'est la tentative de comprendre pleinement la tridimensionnalité de la figure humaine ».
Henry Moore.

« Je voulais dessiner la conscience d'exister et l'écoulement du temps ».
Henri Michaux.

« Le dessin est la base de tout ».
Alberto Giacometti.

« La Joconde sourit parce que tous ceux qui lui ont dessiné des moustaches sont morts ».
André Malraux, « La tête d'obsidienne ».

« Un chameau, c'est un cheval dessiné par une commission d'experts ».
Francis Blanche.

« On dessine pour se trouver et on rencontre les autres ».
Louis Pons, « Le Dessin ».

« On ne peut jamais raconter un bon dessin, encore moins quand il est drôle ».
Sylvaine Agacinski.

« Dessiner, c'est mettre des patins à son imagination, c'est réinventer les choses, des objets, c'est parler et dire à travers des formes, des ombres ».

Louise Portal, « Jeanne Janvier ».

« L'enfant qui dessine va droit à l'essentiel. Il suit la perspective du cœur qui dessine ce qui n'est pas, pour mieux voir ce qui est ».

Christian Bobin, « Le Très-bas ».

« Tout homme a, a eu ou aura besoin d'un dessin pour faire passer son message ».

Olivier Laurain Broca, dit Helbé.



LA PEINTURE

« La science de la peinture est tellement divine qu'elle transforme l'esprit du peintre en une espèce d'esprit de Dieu ».

Léonard de Vinci, « Lettres sur l'art ».

« De la main du peintre ne doit sortir aucune ligne qui n'ait été formée auparavant dans son esprit ».

Nicolas Poussin.

« Quelle vanité que la peinture qui attire l'admiration par la ressemblance des choses, dont on n'admire point les originaux ».

Blaise Pascal, « Pensées sur la religion ».

« En ouvrages de goût, en musique, en poésie, en peinture, c'est le goût qui tient lieu de montre ; et celui qui n'en juge que par des règles en juge mal ».

Voltaire, « Lettres philosophiques ».

« Que m'importent tes passages de ton savant, ton dessin pur et correct, la vigueur de ton coloris, la magie de ton clair-obscur, si ton sujet me laisse froid ? La peinture est l'art d'aller à l'âme par l'entremise des yeux ».

Diderot, « Salon de 1759 ».

« Toute la peinture est dans les sacrifices et les partis pris ».

Francisco de Goya.

« La peinture n'est que de la morale construite ! ».

Stendhal.

« Le premier mérite d'un tableau est d'être une fête pour l'œil ».

Eugène Delacroix.

« Les peintres ne doivent méditer que les brosses à la main ».

Honoré de Balzac, « Le Chef-d'œuvre inconnu ».

« La peinture est à fleur de toile, la vie n'est qu'à fleur de peau ».

Eugène Fromentin, « Les Maîtres d'autrefois ».

« La peinture, c'est très facile quand vous ne savez pas comment faire. Quand vous le savez, c'est très difficile ».

Edgar Degas.

« Je ne pense à rien quand je peins. Je vois des couleurs : je taie, je jouis à les transporter telles que je les vois sur ma toile. Elles s'arrangent au petit bonheur comme elles veulent ; des fois ça fait un tableau ».

Paul Cézanne.

« Il y a dans la peinture quelque chose de plus, qui ne s'explique pas, qui est essentielle ».

Pierre-Auguste Renoir.

« Dire au peintre qu'il faut prendre la nature comme elle est, vaut de dire au virtuose qu'il peut d'asseoir sur le piano ».

Stéphane Mallarmé, « Le Ten O'clock de Monsieur Whistler ».

« La peinture est comme l'homme, mortel mais vivant toujours en lutte avec la matière ».

Paul Gauguin.

« Pour réaliser le beau, le peintre emploie la gamme des couleurs, le musicien celle des sons, le cuisinier celle des saveurs, et il est très remarquable qu'il existe sept couleurs, sept sons, sept saveurs ».

Lucien Tendret, « La Table au pays de Brillat-Savarin ».

« Les peintres peuvent toujours dire que leur tableau est mal éclairé ».

Jules Renard, « Journal 1893-1898 ».

« La peinture est un art, et l'art dans son ensemble n'est pas une création sans but qui s'écoule dans le vide. C'est une puissance dont le but doit être de développer et d'améliorer l'âme humaine ».

Wassily Kandinsky.

« Il ne s'agit pas de peindre la vie. Il s'agit de rendre vivante la peinture ».

Pierre Bonnard.

« Il faut que la peinture serve à autre chose qu'à la peinture ».

Henry Matisse.

« Le peintre ne doit pas faire ce qu'il voit, mais ce qui sera vu ».

Paul Valéry, « Mauvaises pensées et autres ».

« La peinture n'est pour moi qu'un moyen d'oublier la vie. Un cri dans la nuit. Un sanglot raté. Un rite qui s'étrangle ».

Georges Rouault.

« Manier des couleurs et des lignes, n'est-ce pas une vraie diplomatie, car la vraie difficulté c'est justement d'accorder tout cela ».

Raoul Dufy, « Les Problèmes de la peinture ».

« Lorsqu'on s'est fait peindre par un peintre célèbre, il ne reste qu'une ressource : ressembler à son portrait ».

Kees Van Dongen.

« Certains peintres transforment le soleil en un point jaune ; d'autres transforment un point jaune en soleil ».

Pablo Picasso.

« La peinture est de plus en plus proche de la poésie, maintenant que la photographie l'a libérée du besoin de raconter une histoire ».

Georges Braque.

« Il est donc fort intéressant d'interroger l'artiste sur ce qu'il a voulu faire, à condition de savoir que sa réponse n'est pas dans ses mots, mais dans ses tableaux ».

André Malraux.

« La peinture est la face visible de l'iceberg de ma pensée ».

Salvador Dalí.

« La peinture est une manière d'être, la tentation de respirer dans un monde irrespirable ».

Jean Bazaine, « Notes sur la peinture d'aujourd'hui ».

« Un peintre apprenti demandait à son maître 'Quand dois-je considérer que mon tableau est fini ?' Et le maître répondit : 'Quand tu pourras le regarder avec surprise, en te disant : 'C'est moi qui fait ça' ».

Jean-Paul Sartre.

« La peinture, à partir du moment où ça devient artistique, ça devient mauvais ».

Balthus.

« La peinture ne saisira le mystère de la réalité que si le peintre ne sait pas comment s’y prendre ».

Francis Bacon, « Entretiens avec David Sylvester ».

« Une peinture n’existe que s’il y a des yeux pour l’embrasser ».

Normand Reid, « T’es fou l’artiste ! ».

« La peinture, c’est la course à l’absolu et à l’inconnaissable ».

Alain Bosquet, « La Confession mexicaine ».

« Mes peintures ne correspondent jamais à ce que j’avais prévu, mais je ne suis jamais surpris ».

Andy Warhol.

« J’imaginai la peinture se mettant à saigner. Blessée de la manière dont les gens peuvent être blessés. Pour moi la peinture devenait une personne avec des sentiments et des sensations ».

Niki de Saint-Phalle.

« La peinture vient de l’endroit où les mots ne peuvent plus s’exprimer ».

Gao Xingjian, « La Montagne de l’âme ».

« Le tableau et le peintre se séparent quand ils ne sont plus d’aucun secours, l’un pour l’autre. Quand le tableau ne sait plus nourrir le peintre, quand le peintre ne sait plus nourrir sa peinture ».

Christian Bobin, « L’Inespérée ».

« Un joueur d’échecs c’est comme la peinture, s’il n’est pas brillant il est mat ».

Philippe Geluck, « Le Chat ».

« Quand j’ai commencé à peindre, l’art conceptuel était la norme dans mon école. Utiliser un pinceau ? Horreur ! La pression était forte. Et cependant, pour moi, les choses étaient claires. Je voulais peindre. Honnêtement. A partir de mes sentiments, pas à partir de mes pensées. »

Jonas Burgert.



LA SCULPTURE

« Il est clair que la pierre, en qui l'art a fait entrer la beauté d'une forme, est belle non parce qu'elle est pierre (car l'autre serait également belle), mais grâce à la forme que l'art y a introduite. Cette forme, la matière ne l'avait point, mais elle était dans la pensée de l'artiste, avant d'arriver dans la pierre ; et elle était dans l'artiste non parce qu'il a des yeux ou des mains, mais parce qu'il participe à l'art ».

Plotin, « Ennéades ».

« Il y a dans les blocs de marbre des images somptueuses ou fondamentales si tant est que notre génie soit capable de les en arracher ».

Michel-Ange.

« Et quand à la sculpture, est-ce que, hors de la main des Grecs, quelqu'un l'a jamais vue vivante ? ».

Nicolas Poussin, Lettre du 7 avril 1647.

« L'éducation est à l'âme ce que la sculpture est à un bloc de marbre ».

Joseph Addison.

« La sculpture, qui, naturellement froide, ne peut mettre de feu que par la force du contraste et de la situation ».

Montesquieu, « Goût, contrastes ».

« Le dessin est de rigueur en sculpture ».

Denis Diderot, « Pensées sur la peinture ».

« Ces arts, moitié intellectuelles, moitié mécaniques, où la pensée se personnifie sur la toile et dans le marbre, et où le génie se matérialise dans la main de l'homme ».

Chateaubriand.

« La sculpture est comme l'art dramatique, à la fois le plus difficile et le plus facile de tous les arts. Copiez un modèle, et l'œuvre est accomplie ; mais y imprimer une âme, faire un type en représentant un homme ou une femme, c'est le péché de Prométhée. On compte ce succès dans les annales de la sculpture comme on compte les poètes dans l'humanité. »

Honoré de Balzac, « La Cousine Bette ».

« Fussiez-vous le plus insouciant des hommes, le plus malheureux ou le plus vil, mendiant ou banquier, le fantôme de pierre s’empare de vous pendant quelques minutes, et vous commande, au nom du passé, de penser aux choses qui ne sont pas de la terre. Tel est le rôle divin de la sculpture ».

Charles Baudelaire, « Salon de 1859 ».

« Le talent, tu le sais, est une opération lente qui marche avec le progrès de la pensée ».

Jean-Baptiste Carpeaux, « Lettre à J.B. Foucart ».

« Le langage de la sculpture est un néant prétentieux s’il n’est pas composé de mots d’amour et de poésie ».

Antoine Bourdelle.

« Lorsque la sculpture bavarde, je m’en détourne. Lorsque la musique décrit, je m’en détourne...Je veux que chacun des arts parle le langage qui lui est propre, au lieu de bégayer dans une langue étrangère ».

Emile-Auguste Chartier, dit Alain.

« Et quel avenir joyeux, quand nous n’aurons plus besoin de l’artifice ‘tableau’ ou ‘statue’, quand nous vivrons dans l’art réalisé ! ».

Piet Mondrian.

« La taille directe est la vraie route de la sculpture mais ça n’est pas le bon chemin pour ceux qui ne savent pas marcher ».

Constantin Brancusi.

« S’il y avait qu’une seule vérité, on ne pourrait pas faire cent sculptures sur le même thème ».

Pablo Picasso.

« Le langage de la sculpture est un néant prétentieux s’il n’est pas composé de mots d’amour et de poésie ».

Ossip Zadkine, « Paroles de sculpteurs ».

« Modigliani soutenait que la sculpture était devenue très malade avec Rodin et son influence. Il y avait trop de modelage en glaise, trop de ‘gadoue’. Le seul moyen de sauver la sculpture était de recommencer à tailler directement dans la pierre ».

Jacques Lipchitz, L’Œil n° 541, « Modigliani, la chute d’un ange ».

« Le silence est aussi plein de sagesse et d'esprit en puissance que le marbre non taillé est riche de sculpture ».

Aldous Huxley, « Contrepoint ».

« Je cherche à donner le sentiment qu'une chose peut bouger, qu'elle n'est pas figée, qu'elle peut s'articuler, qu'elle peut respirer ».

Henry Moore.

« L'idée de faire une peinture ou une sculpture de la chose telle que je la vois ne m'effleure plus. C'est comprendre pourquoi ça rate, que je veux ».

Alberto Giacometti.

« Le moins que l'on puisse demander à une sculpture, c'est qu'elle ne bouge pas ».

Salvador Dalí, « Les cocus du vieil art moderne ».

« La forme se dessine toute seule en fonction de cet espace qui fabrique sa demeure à la façon d'un animal qui sécrète sa coquille. Comme cet animal, je suis un architecte du vide ».

Eduardo Chillida.

« Ce qui est magnifique dans l'art, dans la peinture, dans la musique, dans la sculpture, c'est de deviner tout à coup que les mêmes choses ne sont pas perçues de la même façon ».

Colette Nys-Mazure, « Les ombres et les jours ».

« La sculpture, come tous les arts, est une voie royale pour connaître le monde et en percer les secrets ».

Olivier Delahaye, « Le Ventre lisse ».

« Sculpter, c'est arrêter l'énergie pour la contempler, capter la vitalité pour la dompter et s'en nourrir ».

Michel Onfray, « La Sculpture de soi ».



LA GRAVURE

« L'invention de l'imprimerie, qui a mis les livres dans les mains de tout le monde ; celle de la gravure, qui a rendu les cartes géographiques si communes ; enfin l'établissement des papiers politiques font assez connaître à chacun les intérêts généraux ».

Montesquieu, Rom. 21

« Chaque épreuve d'une estampe à ses défauts particuliers qui lui servent de caractère ».

Jean-Jacques Rousseau, « Héloïse ».

« ... la couleur d'un morceau de peinture passe. La réputation d'un grand peintre ne s'étend souvent parmi ses contemporains et ne se transmet à la postérité que par les qualités que la gravure peut conserver. »

Denis Diderot, « Les Salons ».

« Une belle gravure est plus qu'une copie, c'est une interprétation. »

Théophile Gautier, «Souvenirs de théâtre, d'art et de critique”.

« Parmi les différentes expressions de l'art plastique, l'eau-forte est celle qui se rapproche le plus de l'expression littéraire et qui est le mieux faite pour trahir l'homme spontané. Donc, vive l'eau-forte ».

Charles Baudelaire, « L'eau-forte est à la mode ».

« Ah ! Si j'osais attaquer le bois directement avec le burin, sans me refroidir à le dessiner d'abord ! Je n'indique d'ailleurs au crayon que l'ébauche, le burin peut ensuite avoir des trouvailles, des énergies et des finesses inattendues ».

Emile Zola, « Paris ».

"Au fond, je me sens davantage à l'aise avec les instruments de gravure qu'avec le pinceau. Le processus est tellement radical, et la résistance du matériel me plaît beaucoup...Ce que je ne fais jamais: une unique eau-forte ou une unique lithographie. Si je commence, il faut que j'en fasse beaucoup pour m'échauffer".

Hans Hartung.

« Tout artiste agissant, a, dans sa mine de plomb, son pinceau, son burin, non seulement ce qui rattache son geste à son esprit, mais à sa mémoire. Le mouvement qui paraît spontané est vieux de dix ans ! Trente ans ! Dans l'art, tout est connaissance, labeur, patience, et ce qui peut surgir en un instant a mis des années à cheminer ».

Fernand Pouillon, « Les pierres sauvages »

« Lorsqu'on voit des gravures qui ne sont que des copies d'une peinture (c'est comme ça d'ailleurs, que l'on pouvait connaître la peinture autrefois, quand il n'y avait pas de photographie), on peut considérer qu'il y a une hiérarchie. La gravure n'était là qu'en fonction de la peinture qu'elle copiait. Mais il est une gravure originale qui a une spécificité, une saveur, une qualité qui lui est propre et je ne vois pas alors pourquoi on préférerait, pourquoi on dirait que la peinture est un art supérieur à la gravure, ou inversement ».

Pierre Soulages, « L'œuvre imprimé ».

« De 1960 à nos jours, la gravure s'est déplacée de la périphérie vers le centre même de l'intérêt et de la production dans les beaux arts, en devenant une forma artistique critique dans la mesure où ce n'est qu'à partir de ses procédés que peuvent être formulées certaines des questions les plus cruciales de l'art récent ».

Susan Tallman, « The Contemporary print: from pre-pop to postmodern ».

BIOGRAPHIES DES AUTEURS REPERTORIES

Joseph Addison (1er mai 1672 - 17 juin 1719) est un homme d'État, écrivain et poète anglais. Il est connu surtout pour avoir fondé avec son ami Richard Steele le magazine *The Spectator* en 1711.

Né à Milston dans le Wiltshire, il étudia à Oxford, commença sa réputation, étant encore sur les bancs, par des poésies latines, et composa à 22 ans un poème sur la paix de Ryswick, qui lui fit obtenir du roi Guillaume une pension, puis voyagea en France et en Italie, et publia à son retour en 1702, la relation de son voyage, ainsi que des *dialogues sur les Médailles*.

En 1704, il célébra la bataille de Blenheim, dans une ode (*The Campaign*) qui eut beaucoup de succès. Il fut nommé en récompense commissaire des appels ; l'année suivante, il fut fait sous-secrétaire d'État, et bientôt après accompagna en Irlande, comme premier secrétaire, le marquis de Wharton, qui venait d'en être créé vice-roi.

En 1709, et dans les années suivantes, il travailla, avec Steele, à la rédaction du *Babillard* (Tattler), du *Spectateur* dont il fut un des fondateurs et dont il fit en partie le succès. Les articles qu'il y inséra en grand nombre sont des modèles de finesse, d'élégance, de bon goût, de pureté de style, et d'une critique saine et judicieuse, qui cependant s'égara quelquefois, témoin ses appréciations injustes de Shakespeare. Il écrivit également dans le *Tuteur* (Guardian) publications périodiques, où la littérature, la morale et la politique étaient traitées d'une manière supérieure. Son style est demeuré classique. Sa manière d'écrire, dit Voltaire, est un excellent modèle en tout pays.

Il fut moins heureux au théâtre. Son opéra *Rosemonde*, premier essai d'un drame lyrique en langue anglaise, n'eut aucun succès. En 1713, il fit représenter *Caton*, tragédie dans le genre classique; il la fit suivre en 1715 d'une comédie moins connue, le *Tambour*, œuvre spirituelle, mais de peu d'effet. Il rédigeait en même temps des journaux et des pamphlets politiques, tels que le *Whig Examiner*, le *Free-Helder* (le *Franc-Tenancier*).

Après la mort de la reine Anne, il revint aux affaires et fut élevé en 1717 au poste de secrétaire d'État, mais il était peu propre à de telles fonctions, et il ne tarda pas à démissionner.

Dans sa retraite, il entreprit une *Défense de la religion chrétienne*, mais il ne put l'achever.

Comme poète, il se distingue par l'élégance et la grâce, mais il ne va point au delà.

Comme prosateur, il manque souvent de profondeur, mais il est toujours limpide, correct, élégant, habile à saisir les ridicules, et d'un goût généralement exquis dans sa sobriété. C'est lui qui contribua le plus à faire apprécier le génie de Milton, méconnu jusque-là.

Les économistes se sont emparés de Joseph Addison, et le considèrent comme un des leurs ; en effet, on trouve dans le *Spectateur* différents articles admirablement écrits sur les avantages du commerce. En politique, il était attaché au parti whig et eut de puissants protecteurs. Il était lié avec les plus grands écrivains de son temps particulièrement avec Steele et Congrève.

Sylviane Agacinski est une philosophe française, née le 4 mai 1945 à Nades (Allier).

Elle fait ses études au lycée Juliette-Récamier de Lyon, puis suit des cours de philosophie, notamment ceux de Gilles Deleuze, à l'université de Lyon.

Elle est reçue au concours du CAPES (première à l'écrit) et au concours d'agrégation de philosophie. Nommée professeur agrégé elle enseigne successivement au lycée Gérard-de-Nerval à Soissons, et au lycée Carnot de Paris. C'est à cette époque qu'elle participe à la création du Greph, Groupe de recherches sur l'enseignement philosophique, puis à la direction du Collège international de philosophie, aux côtés notamment de Jacques Derrida. En 1991, elle est affectée comme professeur agrégée à l'EHESS, (École des hautes études en sciences sociales), qu'elle quitte en 2010. Elle a publié de nombreux articles et sept livres, dont les derniers sont consacrés à la question des rapports entre les sexes.

Dans *Politique des sexes, Engagements* et dans la presse, elle prend position pour la parité. Dans *Corps en miettes*, elle prend position contre l'autorisation des mères porteuses. Aux côtés du Mouvement du Nid, elle s'oppose à la réglementation de la prostitution qui favorise le proxénétisme.

Alain, de son vrai nom **Emile-Auguste Chartier** (Mortagne-au-Perche, Orne, 3 mars 1868 - Le Vésinet, Yvelines, 2 juin 1951), est un philosophe, journaliste, essayiste et professeur de français.

L'auteur utilisa différents pseudonymes entre 1893 et 1914, tels **Criton** (1893), **Quart d'œil** ou encore **Philibert**, pour signer différentes chroniques dans "La Dépêche de Lorient" (jusqu'en 1903) puis dans "La Dépêche de Rouen et de Normandie" et ses pamphlets dans "La Démocratie rouennaise".

Alain met au point à partir de 1906 le genre littéraire qui le caractérise, les "Propos". Ce sont de courts articles, inspirés par l'actualité et les événements de la vie de tous les jours, au style concis et aux formules séduisantes, qui couvrent presque tous les domaines. Cette forme appréciée du grand public a cependant pu détourner certains critiques d'une étude approfondie de son œuvre philosophique. Beaucoup de "Propos" sont parus dans la revue "Libres Propos" (1921-1924 et 1927-1935) fondée par un disciple d'Alain, Michel Alexandre. Certains ont été publiés, dans les années trente, dans la revue hebdomadaire *L'École libératrice* publié par le Syndicat national des instituteurs.

Ses maîtres à penser furent Platon, Descartes, Kant et Auguste Comte — mais il se réclama avant tout de Jules Lagneau, qui fut son premier professeur de philosophie, au lycée de Vanves (actuel lycée Michelet). Il n'oublia jamais, toute sa vie durant, celui qu'il appela « le seul Grand Homme que j'aie jamais connu », et dont il est permis de penser que la rencontre fut aussi décisive que celle de Platon avec Socrate.

Le but de sa philosophie est d'apprendre à réfléchir et à penser rationnellement en évitant les préjugés. Humaniste cartésien, il est un « éveilleur d'esprit », passionné de liberté, qui ne propose pas un système ou une école philosophique mais apprend à se méfier des idées toutes faites. Pour lui, la capacité de jugement que donne la perception doit être en prise directe avec la réalité du monde et non bâtie à partir d'un système théorique.

Alain perd la foi au collège sans en ressentir de crise spirituelle. Bien qu'il ne croie pas en Dieu et soit anticlérical, il respecte l'esprit de la religion. Il est même attiré par les phénomènes religieux qu'il analyse avec beaucoup de pertinence. Dans *Propos sur la religion* et *Propos sur le bonheur* on sent transparaître, un peu comme chez Auguste Comte, une certaine fascination pour l'Évangile dans lequel il voit un beau poème et pour le catholicisme qu'il perçoit, en en reprenant l'étymologie, comme un « accord universel ».

Woody Allen, de son vrai nom **Allen Stewart Königsberg**, est un réalisateur, scénariste et acteur américain, né le 1er décembre 1935 à Brooklyn. Il est aussi connu comme clarinettiste de jazz. Il a obtenu de nombreuses récompenses cinématographiques, dont trois Oscars (deux pour *Annie Hall* en 1978 et un pour *Hannah et ses sœurs* en 1987) auxquels viennent s'ajouter 18 autres nominations.

Remarqué par le producteur Charles Feldman, il réalise son premier film en 1966, *Lily la tigresse*. Il enchaîne en 1969 avec la comédie *Prends l'oseille et tire-toi*. Allen opte d'abord pour un style burlesque et satirique. Le grand public voit en lui un petit bonhomme à lunettes tourmenté et d'une épouvantable maladresse. Il s'imposera toutefois grâce à des œuvres plus personnelles, teintées de mélancolie, mais toujours pleines d'autodérision, comme *Annie Hall* (Oscar du Meilleur réalisateur, du Meilleur scénario, de la Meilleure Actrice pour Diane Keaton et surtout du Meilleur Film en 1978), et *Manhattan* (1979), films dans lesquels s'illustre sa première muse en la personne de Diane Keaton.

Les années 1980 sont marquées par la rencontre avec Mia Farrow, sa nouvelle égérie. Elle apparaît dans tous ses longs métrages de 1982 avec *Comédie érotique d'une nuit d'été*, à 1992, et *Maris et femmes*.

Néanmoins, en 1997, Miramax le renvoie après les échecs consécutifs de *Nuits de Chine*, *Maudite Aphrodite* et *Tout le monde dit I love you*. Allen est tout de suite engagé par Fine Line Features. Il enchaîne les succès avec *Accords et Désaccords*, *Escrocs mais pas trop* et *Hollywood Ending*. En 2005, le réalisateur quitte New York pour tourner trois films à Londres : *Match Point*, *Scoop*, tous deux avec sa nouvelle égérie Scarlett Johansson, et *Le Rêve de Cassandra*. Il poursuit son périple européen avec *Vicky Cristina Barcelona*, tourné en Espagne. À l'occasion de la sortie en 2009 de *Whatever Works*, il confie au cours d'une interview qu'il considère n'avoir jamais réalisé un « grand film ».

Côté musique, déjà à 14 ans, Woody Allen a son premier coup de cœur pour Sidney Bechet, clarinettiste et saxophoniste du New Orléans, qu'il avait entendu à la radio. Il nourrit depuis ce jour-là une passion pour le jazz. Il commence par étudier le saxophone, mais peu doué pour cet instrument il se tourne ensuite vers la clarinette. Le prénom de Woody qu'il s'est choisi vient par ailleurs du patronyme d'une de ses idoles, le clarinettiste Woody Herman. Chaque lundi, Allen se produit au Carlyle Hotel de Manhattan avec son Jazz Band « New Orleans ». En 1996, il a également effectué une tournée européenne avec le groupe qui donna lieu à un documentaire intitulé *Wild Man Blues*. En tout, le groupe a sorti deux albums : *The Bunk Project* (1993) et la BO de *Wild Man Blues* (1997).

Aristote est un philosophe grec né à Stagire (actuelle Stavros) en Macédoine (d'où le surnom de « Stagirite »), en -384, et mort à Chalcis, en Eubée, en -322.

Sa conception de l'être comme « substance » (ou ontologie) et de la métaphysique comme « science de l'être en tant qu'être » influença l'ensemble de la tradition philosophique occidentale, d'Alexandre d'Aphrodise à Martin Heidegger en passant par Thomas d'Aquin, et orientale, d'Averroès et Maïmonide à Cordoue jusqu'au persan Avicenne en passant par les théologiens médiévaux de Byzance.

Véritable encyclopédiste, il s'est beaucoup intéressé aux arts (musique, rhétorique) et aux sciences (physique, biologie) de son époque ; il en théorisa les principes et effectua des recherches empiriques pour les appuyer. Sa conception de l'art poétique s'imposa dans l'esthétique classique. Sa théorie de la valeur influença la philosophie de l'économie de Karl Marx, tandis que celle de la théorie de l'action (praxis) et de la prudence (phronèsis) marqua la philosophie politique et l'éthique d'Hannah Arendt. Le Stagirite est également considéré, avec les stoïciens, comme l'inventeur de la logique : il élaborait une théorie du jugement prédicatif, systématisa l'usage des syllogismes et décrivit les rouages des sophismes.

Francis Bacon, né le 28 octobre 1909 à Dublin et décédé le 28 avril 1992 à Madrid, est un peintre britannique.

Peintre de sujets religieux, de figures, de portraits, de nus, d'animaux, de paysages, etc., Bacon a travaillé avec la plupart des médiums : gouache, aquarelle, pastel, huile, techniques mixtes, mais aussi gravure, lithographie...

Francis Bacon naît en Irlande de parents britanniques. La famille fait plusieurs fois l'aller et le retour entre Dublin et Londres durant son enfance. Il est rejeté par sa famille lorsque son homosexualité est découverte. Bacon passe plusieurs années à Berlin, puis à Paris, où il mène une vie de bohème, exerçant différents métiers. De retour à Londres, il s'installe comme décorateur et peint ses premières toiles sous la forte influence du surréalisme, dont il a pu admirer les dernières œuvres lors de son séjour à Paris en 1927. Les dessins de Picasso de cette époque, visibles dans ses carnets, montrent aussi la façon dont Bacon s'est inspiré de Picasso, et les similitudes avec le travail de celui-ci.

Bacon est largement un artiste autodidacte. Parmi ses influences, on reconnaît non seulement Picasso mais aussi Velázquez, Poussin ou encore Rembrandt. Au cours d'un entretien, il affirma que son influence du surréalisme ne provenait pas de la peinture mais des films de Luis Buñuel.

1945 marque son entrée officielle dans le monde de la peinture avec *Trois études de figures au pied d'une crucifixion*. Le tableau, d'une rare violence expressive, choque au lendemain de la Seconde Guerre mondiale où l'on préfère oublier les images d'horreur que celle-ci a engendrées. Ces corps ramassés à l'extrême, tordus et écrabouillés, musculeux, disloqués, ravagés, ces distorsions crispées, ces contractures paroxystiques, ces poses quasi acrobatiques, sont d'abord signes de fulgurances nerveuses et d'un emportement furieux, presque athlétique, plus somatiques que psychologiques de la mystérieuse animalité d'anthropoïde solitaire et désolée qui est en chaque homme.

À partir des années 1960, Bacon est rattaché, avec Lucian Freud, Frank Auerbach, Kossof, Andrews... à ce que l'on appelle l'« École de Londres ».

Influencé par son ami Michel Leiris et par son goût de la violence, Bacon réalise trois *Études pour la corrida* en 1969. Jean-Claude Lebensztejn décrit *Étude pour la corrida n° 1* comme un tableau où : « Le public dans l'arène paraît comme projeté sur un panneau coulissant [] », tandis que, dans la deuxième version (*Étude n° 2*), le panneau est blanc et une ombre noire semble flotter. La violence, mais aussi l'aspect sexuel de la corrida attirait Bacon, qui la considérait, à l'instar de la boxe, comme « un apéritif merveilleux pour l'amour ».

Au long de sa carrière, Bacon affine son style, délaissant les images de violence crue de ses débuts pour préférer « peindre le cri plutôt que l'horreur », prônant que la violence doit résider dans la peinture elle-même, et non dans la scène qu'elle montre.

Balthasar Klossowski (de Rola), dit « **Balthus** » (Paris, 29 février 1908 - Rossinière, Suisse, 18 février 2001) est un peintre figuratif français d'origine polonaise. Il est le frère de l'écrivain Pierre Klossowski.

« La meilleure façon de commencer est de dire, Balthus est un peintre dont on ne sait rien. Et maintenant, regardons les peintures », telle est la réponse laconique que le peintre adresse à la Tate Gallery, qui, organisant une exposition de ses œuvres, souhaitait également agrémenter le catalogue de quelques éléments biographiques. Le *Roi des chats* — titre d'un de ses autoportraits — a en effet toujours souhaité s'entourer d'une aura de mystère, ce qui a sans aucun doute contribué à occulter sa personnalité et son œuvre aux yeux du grand public.

Sa mère rencontre le poète Rilke en 1919 : le jeune Balthasar a alors 11 ans. Le garçon publie son premier livre de dessins, *Mitsou*, sous l'impulsion de ce mentor. Il signe le recueil du surnom de « Baltusz », qu'on lui donnait à l'époque, et qu'il transformera en « Baltus » puis en « Balthus » par la suite. Durant son adolescence, il rencontre les nombreuses relations de sa mère qui viennent lui rendre visite : André Gide, Maurice Denis, Pierre Bonnard...

Balthus part pour Paris avec sa mère et son frère en 1924 et suit l'enseignement de Bonnard et de Vlaminck. En 1926, il va en Italie étudier les peintres de la Renaissance, en particulier les fresques de la Légende de la Vraie Croix de Piero della Francesca à Arezzo, ainsi que celles de Masaccio à Florence.

Balthus s'installe à Paris en 1933, et il entre en contact avec le mouvement surréaliste par l'intermédiaire de Pierre Lœb mais il ne se sent guère de point commun avec la mouvance d'André Breton.

Il réalise les décors et les costumes d'une pièce d'Albert Camus, *L'État de siège* et peint *La Chambre* (Washington DC, Smithsonian Institute) en 1947-1948. En 1950 il effectue les décors de l'opéra *Così fan tutte* de Mozart au festival d'Aix-en-Provence.

En 1953, Balthus quitte Paris pour le château de Chassy, en Bourgogne, il se crée un personnage de dandy et d'aristocrate « féodal », ainsi qu'il se décrivait, son appartenance à la noblesse restant non établie [].

En 1961, Balthus est nommé directeur de l'Académie de France à Rome, à la Villa Médicis, par André Malraux. En 1977, à la fin de son mandat romain, le peintre prend le thé au Grand Chalet de Rossinière, en Suisse, s'en éprend et l'achète.

Son œuvre peint est relativement peu abondant puisqu'on ne compte qu'environ 300 peintures, dont beaucoup ne sont pas datées. Balthus est un artiste méticuleux, certains tableaux nécessitant plusieurs années pour être achevés et après avoir fait de nombreuses études préparatoires. Il est resté célèbre pour ses tableaux de jeunes filles nubiles, souvent peintes dans des poses ambiguës, jouant sur l'idée de l'innocence perdue à l'adolescence. Il reste un artiste figuratif à une époque où l'abstraction est reine.

Honoré de Balzac, né à Tours le 20 mai 1799 et mort à Paris le 18 août 1850, est un écrivain français. Tour à tour romancier, dramaturge, critique littéraire, critique d'art, essayiste, journaliste, imprimeur, il a laissé une œuvre romanesque qui compte parmi les plus imposantes de la littérature française, avec 91 romans et nouvelles parus de 1829 à 1852.

Travailleur forcené, fragilisant par des excès sa santé déjà précaire, endetté par des investissements hasardeux, fuyant ses créanciers sous de faux noms dans différentes demeures, Balzac a vécu de nombreuses liaisons féminines avant d'épouser, en 1850, la comtesse Hanska qu'il avait courtisée pendant plus de dix-sept ans.

Honoré de Balzac est un des maîtres incontestés du roman français dont il a abordé plusieurs genres : le roman historique / politique, avec *Les Chouans*, le roman philosophique avec *Le Chef-d'œuvre inconnu*, le roman fantastique avec *La Peau de chagrin*, le roman poétique avec *Le Lys dans la vallée*. Mais ses romans réalistes et psychologiques les plus célèbres comme *Le Père Goriot* ou *Eugénie Grandet*, qui constituent une part très importante de son œuvre, ont induit, à tort, une classification réductrice d'« auteur réaliste ». Les études balzaciennes récentes soulignent au contraire le romantisme de Balzac et la poétique de ses romans, notamment dans *Lys dans la vallée*, ainsi que l'inspiration fantastique, voire mystique, qui imprègne nombre de ses romans ou nouvelles, et qui, selon Jacques Martineau, « ne disparaît jamais totalement de *la Comédie humaine* depuis *La Peau de chagrin* et *La Messe de l'athée* jusqu'à Louis Lambert ».

Balzac a organisé ses œuvres en un vaste ensemble, *La Comédie humaine*, dont le titre est une référence à la *Divine Comédie* de Dante. Son projet est d'explorer les différentes classes sociales et les individus qui les composent. Il entend « faire concurrence à l'état civil » selon la formule qu'il emploie dans l'Avant-propos de *la Comédie humaine*.

Il a réuni ses textes dans des ensembles génériques : *Études de mœurs*, *Études analytiques*, *Études philosophiques*. Il attachait une énorme importance aux *Études philosophiques* qui permettent de comprendre l'ensemble de son œuvre.

Honoré de Balzac a brossé un vaste tableau de la société de son temps créant des archétypes comme celui du jeune provincial ambitieux à la conquête de Paris, Eugène de Rastignac; de l'avare tyran domestique : Félix Grandet; l'icône du père : Jean-Joachim Goriot, ce « Christ de la paternité »; ou le bagnard reconverti en policier : Vautrin.

Il a influencé directement des auteurs comme Gustave Flaubert dont le roman *L'Éducation sentimentale* est directement inspiré du *Lys dans la vallée*, et *Madame Bovary*, de *La Femme de trente ans*. Le cycle romanesque de *La Comédie humaine* et le principe des personnages reparaissant ont également influencé de nombreux auteurs de son siècle et du siècle suivant, notamment Émile Zola, pour le cycle des *Rougon-Macquart*, et plus tard, Marcel Proust.

Maurice Barrès, né le 19 août 1862 à Charmes (Vosges) et mort le 5 décembre 1923 à Neuilly-sur-Seine (Seine), est un écrivain et homme politique français, figure de proue du nationalisme français.

Le premier axe de sa pensée est « le culte du Moi » : Barrès affirme que notre premier devoir est de défendre notre moi contre les Barbares, c'est-à-dire contre tout ce qui risque de l'affaiblir dans l'épanouissement de sa propre sensibilité.

Le second axe est résumé par l'expression « La terre et les morts » qu'approfondissent les trois volumes du *Roman de l'énergie nationale* : *Les Déracinés* (1897), *L'Appel au soldat* (1900) et *Leurs Figures* (1902) qui témoignent de l'évolution de Maurice Barrès vers le nationalisme républicain et le traditionalisme, l'attachement aux racines, à la famille, à l'armée et à la terre natale.

Maurice Barrès est élu en 1906 à l'Académie française, année de son élection comme député de Paris.

Parallèlement à son œuvre de romancier, Maurice Barrès a publié notamment plusieurs essais (*Du sang, de la volupté et de la mort*; *Amori et doliri sacrum*; *Les amitiés françaises*) et récits (tel *La colline inspirée* dont l'introduction « il est des lieux où souffle l'esprit » est restée), des recueils d'articles ou de discours (*Scènes et doctrines du nationalisme*, 1902 ; *La grande pitié des églises de France*, 1914 ; *Chroniques de la grande guerre*, 1914-1920) ainsi que ses *Cahiers* (1896-1929).

Parallèlement à sa carrière d'écrivain, Barrès eut une activité politique importante. Élu député boulangiste de Nancy à 27 ans, il se voulait aussi socialiste et siégea à l'extrême gauche. Il fonda l'éphémère revue nationaliste *La Cocarde* (1894) ; il adhéra ensuite à la Ligue de la patrie française (1899) puis à la Ligue des patriotes de Paul Déroulède, et fut antidreyfusard.

Proche de Charles Maurras, son cadet mais qui exerça sur lui une réelle fascination, Barrès refusa pourtant d'adhérer aux idées monarchistes tout en marquant, jusqu'à sa mort, sa sympathie pour l'aventure intellectuelle de l'Action française. Avec Paul Bourget, René Bazin et Henry Bordeaux, il est l'un des « 4B », auteurs dits de référence des milieux traditionalistes. La plupart des penseurs de la nouvelle école royaliste (Jacques Bainville, Henri Vaugeois, Léon Daudet, Henri Massis, Jacques Maritain, Georges Bernanos, Thierry Maulnier, etc.) reconnurent d'ailleurs leur dette vis-à-vis de Barrès, qui fut l'inspirateur de plusieurs générations d'écrivains (parmi lesquels Henry de Montherlant, André Malraux, François Mauriac, Louis Aragon).

Charles Pierre Baudelaire est un poète français, né à Paris le 9 avril 1821 et mort le 31 août 1867 aussi à Paris. Il est l'un des poètes les plus célèbres du XIX^e siècle : en incluant la modernité comme motif poétique, il a rompu avec l'esthétique classique.

Aujourd'hui reconnu comme un écrivain majeur de l'histoire de la poésie mondiale, Baudelaire est devenu un classique. Au travers de son œuvre, Baudelaire opère une transformation radicale de l'esthétique dominante, en proclamant vouloir libérer l'esthétique de toute considération morale ou éthique. Comme le postule si bien le titre de son recueil *Les Fleurs du mal*, il a renouvelé en profondeur les motifs poétiques. Dans ses poèmes il a tenté de tisser et de démontrer les liens entre le mal et la beauté, le bonheur et l'idéal inaccessible (*À une passante*), la violence et la volupté (*Une martyre*), entre le poète et son lecteur (« Hypocrite lecteur, mon semblable, mon frère »), entre les artistes à travers les âges (*Les Phares*). En parallèle de poèmes graves (*Semper Eadem*) ou scandaleux pour l'époque (*Delphine et Hippolyte*), il a exprimé la mélancolie (*Mœsta et errabunda*) et l'envie d'ailleurs (*L'Invitation au voyage*). Il a aussi extrait la beauté de l'horreur (*Une charogne*).

Rejetant le réalisme et le positivisme dont il est contemporain, Baudelaire sublime la sensibilité et cherche à atteindre la vérité essentielle, la vérité humaine de l'univers, ce qui le rapproche en termes philosophiques du platonisme. Il écrit ainsi en introduction à trois de ces poèmes dans le *Salon de 1846* : « La première affaire d'un artiste est de substituer l'homme à la nature et de protester contre elle. Cette protestation ne se fait pas de parti pris, froidement, comme un code ou une rhétorique, elle est emportée et naïve, comme le vice, comme la passion, comme l'appétit. » Et il ajoute dans le *Salon de 1859* : « L'artiste, le vrai artiste, le vrai poète, ne doit peindre que selon ce qu'il voit et ce qu'il sent. Il doit être réellement fidèle à sa propre nature. ». Baudelaire énonce ainsi la découverte fondamentale de la *sensibilité moderne* : « *Le beau est toujours bizarre*. Je ne veux pas dire qu'il soit volontairement, froidement bizarre, car dans ce cas il serait un monstre sorti des rails de la vie. Je dis qu'il contient toujours un peu de bizarrerie, de bizarrerie non voulue, inconsciente, et que c'est cette bizarrerie qui le fait être particulièrement le Beau. »

C'est pourquoi l'imagination est pour lui « la reine des facultés ». Au fait, elle substitue « une traduction légendaire de la vie extérieure » ; à l'action, le rêve. Cette conception de la poésie annonce celle de presque tous les poètes qui vont suivre. Cependant, Baudelaire n'a pas vécu son œuvre, pour lui vie et poésie, restaient, dans une certaine mesure, séparées (ce qu'il exprime en disant : *La poésie est ce qu'il y a de plus réel, ce qui n'est complètement vrai que dans un autre monde*). Là où Baudelaire et Stéphane Mallarmé ne pensaient qu'œuvre d'art, les surréalistes, après Arthur Rimbaud, penseront œuvre de vie, et essayeront de lier action et écriture.

Jean Bazaine (né le 21 décembre 1904 à Paris – mort le 4 mars 2001 à Clamart) était un artiste français, figure majeure de la nouvelle École de Paris, et de la peinture d'avant-garde française du XXe siècle.

Sa peinture — non figurative — est un humanisme, une abstraction qui tend vers la couleur, l'atemporel et l'épure. Ses lignes et ses aplats témoignent (comme son discours) d'une certaine spiritualité et d'une attachante poésie.

Après un court passage à l'École des Beaux-arts, Jean Bazaine fréquente en 1922 l'Académie Julian puis travaille la sculpture chez Paul Landowski. À la Sorbonne, il suit les cours de l'historien d'art Henri Focillon. C'est en 1924 qu'il commence à peindre, dessinant au Louvre ou d'après nature et s'intéressant par ailleurs au théâtre. Bazaine rencontre également Emmanuel Mounier et collabore par la suite à la revue *Esprit* de 1934 à 1938. En 1937, il réalise avec Jean Le Moal une peinture murale dans le cadre de l'Exposition internationale de Paris, crée un premier vitrail pour une chapelle privée et fait la connaissance de Jacques Villon avec qui il se liera. De 1936 à 1938, il crée les décors et les costumes de plusieurs spectacles montés par Maurice Jacquemont.

Chargé en 1941 de la section « Arts plastiques » à l'organisation « Jeune France » (infiltrée par les adversaires du régime de Pétain et dissoute dès 1942), Bazaine travaille notamment avec Jean Vilar et Maurice Blanchot. Avec André Lejard il organise ainsi en 1941, malgré les condamnations officielles de l'« art dégénéré », l'exposition « Vingt jeunes peintres de tradition française » (à laquelle participent notamment Bertholle, Gischia, Lapique, Le Moal, Manessier, Pignon, Singier), première manifestation à Paris de la peinture d'avant-garde sous l'Occupation. Durant ces années Bazaine se lie avec les poètes Guillevic, Seghers, Follain, et particulièrement avec André Frénaud et Jean Tardieu. En 1943, il fait la connaissance de Braque.

Bazaine travaille en 1941 et 1942 à la réalisation de trois vitraux pour l'église d'Assy (Haute-Savoie). En 1948 sont publiées ses *Notes sur la peinture d'aujourd'hui*, réflexions essentielles sur la démarche de la nouvelle peinture, qui seront souvent rééditées par la suite.

Bazaine publie en 1973 un deuxième livre, *Exercice de la peinture* et réalise l'année suivante une série de tapisseries, *Blasons des douze mois*. Après l'opération discutable de la restauration des vitraux de la cathédrale de Chartres, il fonde en 1976 avec Manessier l'« Association pour la défense des vitraux de France ». Pour la création des vitraux de la cathédrale de Saint-Dié (Vosges) qui lui est proposée, il rassemble en 1984 une équipe à laquelle participent Elvire Jan, Le Moal et Manessier. Durant les mêmes années il réalise une mosaïque pour le Sénat (palais du Luxembourg), et à la demande de Jack Lang la décoration en lave émaillée des murs et de la voûte de la station de métro "Cluny-La Sorbonne". À partir de 1946 et particulièrement dans les années 1970 et 1980 Bazaine a illustré de dessins ou lithographies de nombreux livres, notamment d'André Frénaud, Raymond Queneau, Jean Tardieu, Marcel Arland, Jean-Claude Schneider, Claude Esteban, Pierre Oster Soussouev et Eugène Guillevic.

Simone de Beauvoir (de son nom complet **Simone-Lucie-Ernestine-Marie Bertrand de Beauvoir**), née le 9 janvier 1908 à Paris et morte le 14 avril 1986 à Paris, est une philosophe, romancière, épistolière, mémorialiste et essayiste française. Elle a partagé la vie du philosophe Jean-Paul Sartre. Leurs philosophies, bien que très proches, ne sauraient être confondues. Simone de Beauvoir est la plus grande théoricienne du féminisme, et a participé au mouvement de libération des femmes dans les années 1970.

Avec Sartre, Raymond Aron, Michel Leiris, Maurice Merleau-Ponty, Boris Vian et quelques intellectuels de gauche, elle fonda une revue : Les temps modernes qui avait pour but de faire connaître l'existentialisme à travers la littérature contemporaine. Mais elle continua cependant son œuvre personnelle. Après plusieurs romans et essais où elle parle de son engagement pour le communisme, l'athéisme et l'existentialisme, elle obtient son indépendance financière et se consacre totalement à son métier d'écrivaine. Elle voyage dans de nombreux pays (États-Unis, Chine, Russie, Cuba, etc.) où elle fait la connaissance d'autres personnalités communistes telles que Fidel Castro, Che Guevara, Mao Zedong, Richard Wright.

En 1949, elle obtient la consécration en publiant *Le Deuxième Sexe*. Le livre se vend à plus de 22 000 exemplaires dès la première semaine, et fait scandale au point que le Vatican le mette à l'index. Beauvoir devient la figure de proue du féminisme en décrivant une société qui maintient la femme dans une situation d'infériorité. Son analyse de la condition féminine à travers les mythes, les civilisations, les religions, l'anatomie et les traditions fait scandale, et tout particulièrement le chapitre où elle parle de la maternité et de l'avortement. Quant au mariage, elle le considère comme une institution bourgeoise aussi répugnante que la prostitution lorsque la femme est sous la domination de son mari et ne peut en échapper.

En 1954, elle obtient le prix Goncourt pour *Les Mandarins* et devient l'un des auteurs les plus lus dans le monde. À partir de 1958, elle entreprend son autobiographie où elle décrit son milieu bourgeois rempli de préjugés et de traditions avilissantes et les efforts pour en sortir en dépit de sa condition de femme. Elle décrit aussi sa relation avec Sartre en la qualifiant de totale réussite. Pourtant, bien que la relation qui les unit soit toujours aussi passionnée, ils ne sont plus un couple au sens propre du terme, et ce depuis longtemps, même si Beauvoir laisse entendre le contraire à ses lecteurs.

En 1964, elle publie *Une mort très douce* qui retrace la mort de sa mère. D'après Sartre, c'est son meilleur écrit. Le thème de l'acharnement thérapeutique et de l'euthanasie y sont évoqués à travers des lignes poignantes d'émotion.

L'influence de Beauvoir, associée à Gisèle Halimi et Élisabeth Badinter, a été décisive pour obtenir la reconnaissance des tortures infligées aux femmes lors de la Guerre d'Algérie et le droit à l'avortement. Elle est à l'origine du Manifeste des 343. Avec Gisèle Halimi, elle a cofondé le mouvement « Choisir », dont le rôle a été déterminant pour la légalisation de l'Interruption volontaire de grossesse.

Après la mort de Sartre en 1980, elle publie *La Cérémonie des adieux*, ce texte est suivi des *Entretiens avec Jean-Paul Sartre*.

Ludwig van Beethoven est un compositeur allemand né à Bonn le 16 ou le 17 décembre 1770 et mort à Vienne le 26 mars 1827.

Dernier grand représentant du classicisme viennois (après Gluck, Joseph Haydn et Mozart), Beethoven a préparé l'évolution vers le romantisme en musique et influencé la musique occidentale pendant une grande partie du XIX^e siècle. Inclassable (« Vous me faites l'impression d'un homme qui a plusieurs têtes, plusieurs cœurs, plusieurs âmes » lui dit Haydn vers 1793), son art s'est exprimé au travers différents genres musicaux, et bien que sa musique symphonique soit la principale source de sa popularité universelle, il a eu un impact également considérable dans l'écriture pianistique et dans la musique de chambre.

Surmontant à force de volonté les épreuves d'une vie marquée par le drame de la surdité, célébrant dans sa musique le triomphe de l'héroïsme et de la joie quand le destin lui prescrivait l'isolement et la misère, il a mérité cette affirmation de Romain Rolland : « Il est bien davantage que le premier des musiciens. Il est la force la plus héroïque de l'art moderne ». Expression d'une inaltérable foi en l'homme et d'un optimisme volontaire, affirmant la création musicale comme action d'un artiste libre et indépendant, l'œuvre de Beethoven a fait de lui une des figures les plus marquantes de l'histoire de la musique.

Henri Bergson, né le 18 octobre 1859 à Paris où il est mort le 4 janvier 1941, est un philosophe français. Il a publié quatre principaux ouvrages : d'abord en 1889, l'Essai sur les données immédiates de la conscience, ensuite Matière et mémoire en 1896, puis L'Évolution créatrice en 1907, et enfin Les Deux Sources de la morale et de la religion en 1932. Il a obtenu le prix Nobel de littérature en 1927. Son œuvre est étudiée dans différentes disciplines : cinéma, littérature, philosophie, neuropsychologie, etc.

La pensée de Bergson est grandement influencée par Spinoza et par Kant, ce dernier se trouvant être la plupart du temps son « adversaire ». On y trouve aussi l'influence de penseurs qui lui étaient contemporains : Herbert Spencer, William James, Jules Lachelier, Félix Ravaisson, et de nombreuses autres sources scientifiques, artistiques, philosophiques ou mystiques, notamment celle exprimée par Plotin. Les concepts clefs de sa philosophie sont la durée, l'intuition, l'*élan vital* et les rapports entre l'âme et le corps

Émile Bernard, né le 28 avril 1868 à Lille et décédé le 16 avril 1941 à Paris est un peintre et écrivain français.

En 1884, il entre dans l'atelier de Fernand Cormon, où se lie notamment avec Louis Anquetin et Henri de Toulouse-Lautrec. Exclu de l'Atelier Cormon en 1886, il quitte Paris pour un voyage à pied en Normandie et en Bretagne. À Concarneau, il rencontre Émile Schuffenecker qui lui donne une lettre d'introduction à l'attention de Paul Gauguin. Bernard se rend à Pont-Aven, mais il a peu de contacts avec Gauguin.

Pendant l'hiver 1886-87, il rencontre Vincent Van Gogh à Paris. Il traverse alors une période pointilliste. Émile Bernard abandonne peu après le pointillisme pour le *cloisonnisme*, élaboré avec Anquetin.

En août 1888, a lieu la véritable rencontre avec Gauguin. Tous deux sont alors à un moment charnière de leurs évolutions artistiques respectives, ils se dirigent vers la synthèse conceptuelle et la synthèse formelle d'où naît le symbolisme de Pont-Aven: le « synthétisme », qui se traduit par une suppression de tout ce qui n'est pas mémorisé après la visualisation, les formes sont simples et la gamme de couleur est restreinte.

En 1891, Bernard se brouille avec Gauguin. La rupture sera définitive, Émile Bernard accuse Gauguin de s'attribuer tous les mérites des inventions du groupe de Pont-Aven.

En 1893, Antoine de La Rochefoucauld, son mécène, l'aide financièrement à partir en Égypte : Bernard y séjournera dix ans. À son retour, en 1904, il rencontre Cézanne à Aix-en-Provence.

Dans la capitale, il retrouve la création artistique et le foisonnement du marché de l'Art mais sa fidélité est telle qu'il restera aux côtés de ses amis de toujours dont le plus proche d'entre eux, Louis Anquetin, qu'il accompagnera jusqu'au bout.

Il signe des poèmes sous le pseudonyme de **Jean Dorsal**. Guillaume Apollinaire apprécie ses différents talents. Une lettre d'Apollinaire sert de préface à son recueil de poèmes *La Lumière Mythique*.

William Blake (Londres, 28 novembre 1757 – id., 12 août 1827) est un peintre et un poète préromantique britannique.

Bien que considéré comme peintre — il a peint quelques tableaux à l'huile, préférant l'aquarelle, le dessin, la gravure, la lithographie —, il s'est surtout consacré à la poésie. Il est l'auteur d'une œuvre inspirée de visions bibliques à caractère prophétique. Son style halluciné est moderne et le distingue de ses pairs bien que ses thèmes soient classiques.

Dès l'enfance, montra d'étonnantes dispositions pour le dessin et la poésie. Il est envoyé à dix ans dans une école de dessin, où il composera ses premiers poèmes. Devenu élève du graveur James Basire à quatorze ans, il fut chargé de dessiner les antiquités de l'abbaye de Westminster et des autres vieux édifices, milieux qui ne manquèrent pas d'exercer une vive influence sur son imagination mélancolique. Trop pauvre pour faire face aux frais d'impression de ses œuvres, il se fit son propre éditeur et imagina d'y appliquer son écriture mise en relief par la morsure sur des plaques de cuivre. Il publia ainsi ses *Songs of Innocence*, ornées de ses dessins (1789), œuvre singulière, qui eut du succès, ce qui l'encouragea à donner successivement, sous la même forme: *Books of prophecy* (1791) ; *Gates of paradise* (1793) ; *America, a prophecy* (1793) ; *Europe, a prophecy* (1794) ; *Songs of Experience* (1794).

En même temps, il faisait figurer, dans plusieurs expositions de l'Académie royale, des peintures allégoriques, historiques et religieuses. Il publia *The Marriage of Heaven and Hell* (in-quarto), satire du *Heaven and Hell* de Swedenborg, en 1790. En 1797, il entreprit une édition illustrée par lui des *Nuits* de Young, qu'il laissa inachevée, puis il alla vivre à Felpham, auprès du poète William Hayley, faisant des dessins pour celui-ci, et peignant quelques portraits, et ne revint à Londres qu'au bout de trois ans. Ses quarante dessins gravés par Schiavonetti pour une édition du poème *The Grave* (1808, gr. in-quarto) de Blair furent très admirés, de même que sa grande estampe le *Pèlerinage de Canterbury* (1809).

Entre-temps, il continuait de composer, d'illustrer et d'imprimer des poèmes étranges, empreints d'un mysticisme obscur : *Jerusalem: the emanation of the Giant Albion* ; *Milton, a poem* avec *And did those feet in ancient time* (1804) ; *Job* (1826) ; etc. Le plus original est le dernier : c'est aussi celui dont les gravures sont les plus finies. Tous ces volumes sont aujourd'hui fort recherchés, surtout les exemplaires coloriés par l'artiste lui-même. Blake est devenu membre de la Royal Society le 14 mai 1807. Sa mort interrompt l'illustration de *The divine comedy* (1825-1827) de Dante.

Francis Blanche, de son nom complet **Francis Jean Blanche**, né le 20 juillet 1921 à Paris et mort le 6 juillet 1974 dans la même ville, est un auteur, acteur et humoriste français.

Issu d'une famille d'artistes, et en particulier d'acteurs de théâtre, parmi lesquels son père Louis Blanche, mais aussi son oncle le peintre Emmanuel Blanche, il fut, à l'âge de 14 ans, le plus jeune bachelier de France. Il forma, avec Pierre Dac, un duo auquel on doit de nombreux sketches dont *Le Sâr Rabindranath Duval* (1957), et un feuilleton radiophonique, *Malheur aux barbus !*, diffusé de 1951 à 1952 sur Paris Inter (213 épisodes), et publié en librairie cette même année ; personnages et aventures furent repris de 1956 à 1960 sur Europe 1, sous le titre *Signé Furax* (soit 1034 épisodes). Ces émissions sont suivies par de nombreux auditeurs. Toujours avec Pierre Dac il créa le *Parti d'en rire*.

Il fut également l'auteur de canulars téléphoniques qui furent diffusés régulièrement à la radio dans les années 1960.

On lui doit également des poèmes, des paroles de chansons comme *Débit de l'eau, débit de lait* chanté par Charles Trenet.

Parallèlement à sa carrière sur scène, il a tourné sans discontinuer dans des films où il est souvent intervenu aussi comme scénariste et dialoguiste. Sa composition la plus populaire est celle du commandant Obersturmführer Schulz face à Brigitte Bardot dans *Babette s'en va-t-en guerre* (1959). Il était un des acteurs favoris de Georges Lautner (*Les Tontons flingueurs*).

Maurice Blanchot est un romancier, critique littéraire et philosophe français, né le 22 septembre 1907 au hameau de Quain, sur la commune de Devrouze en Saône-et-Loire, mort le 20 février 2003 au Mesnil-Saint-Denis, Yvelines. La portée, l'influence, l'importance des textes de Maurice Blanchot sur la littérature et la philosophie françaises d'après-guerre est un fait incontestable. Son œuvre, le silence dont il a cerné sa vie d'homme, mais aussi ses engagements politiques et sa poétique exigeante, ont érigé Blanchot en une espèce de figure mythique, guide ou nocher, ou, dans le cas contraire, ennemi public ou gourou. La passion que cristallise son nom n'a d'égal que l'absence de renommée auprès du grand public.

Son cheminement politique (de l'extrême droite à la gauche) ; ses prises de positions, notamment contre Charles de Gaulle ; son opposition, moins virulente, à Jean-Paul Sartre ; les écrivains qui se réclament de lui ou que lui-même a soutenu contre tous ; son irrésistible parenté avec *La Nouvelle Revue française* ; son engagement auprès du peuple Juif et le questionnement impossible de la Shoah (Auschwitz) ; enfin ses amitiés indéfectibles, en tête celle avec Emmanuel Levinas et celle avec Georges Bataille font de lui un témoin obligé de la vie culturelle de l'après-guerre.

Maurice Blanchot est avant tout un lecteur, qui assaille d'une lecture serrée le remous littéraire. Si *Thomas l'obscur* était le premier roman de l'auteur, celui-ci écrit depuis les années trente des articles qui s'autorisent de plus en plus des incursions en terrain littéraire, pour devenir réellement « lectures ». Tout le répertoire classique y passe, ainsi que nombre des parutions contemporaines de l'époque. Les deux premiers recueils critiques de Blanchot, *Faux pas* et *La part du feu* regorgent de textes qui cherchent à cerner *quelque chose* de la littérature.

Blanchot travaille pour cela les œuvres importantes du fonds mondial : par là Blanchot ouvre des chemins qui seront ceux explorés par la suite par des écrivains comme Roland Barthes, Jacques Derrida, Michel Foucault. Son dialogue avec le texte littéraire est fructueux : Hegel puis Heidegger, Sade, Nietzsche, Georges Bataille, Marguerite Duras, Samuel Beckett, Antonin Artaud, Henri Michaux, Henry James, Virginia Woolf, Marcel Proust, Simone Weil, Robert Antelme, Pierre Klossowski, René Char, Edmond Jabès, Yves Bonnefoy, Louis-René des Forêts, Paul Celan, Philippe Jaccottet, et surtout Hölderlin, Rilke, Kafka et Mallarmé, puis Emmanuel Levinas, ainsi qu'un très grand nombre d'autres écrivains, forme la sève des textes écrits, notamment durant l'Après-guerre, surtout à partir du premier numéro de *La Nouvelle Revue française* en 1953, jusqu'à 1969.

Chaque mois, dix pages de Blanchot ont façonné des générations d'écrivains, et même d'autres artistes : peintres et plasticiens, architectes, photographes, etc. Ces textes, réunis encore dans les chefs-d'œuvre que sont *L'espace littéraire* et *Le livre à venir*.

Mais ces textes ne seraient rien si le travail de lecture de Maurice Blanchot ne s'accompagnait d'une écriture propre, les deux méthodes, les deux occupations, étant le revers et l'avvers, indissociables, d'une même entité, appelée « littérature ».

Christian Bobin, né le 24 avril 1951 au Creusot en Saône-et-Loire où il demeure, est un écrivain français.

Tour à tour poète, moraliste et diariste, il est l'auteur d'une œuvre fragmentaire où la foi chrétienne tient une grande place.

Enfant, il était solitaire et aimait la compagnie des livres.

Après avoir étudié la philosophie, il a travaillé pour la bibliothèque municipale d'Autun, à l'Écomusée du Creusot et a été rédacteur à la revue *Milieux* ; il a également été infirmier psychiatrique.

Ses premiers textes, marqués par leur brièveté et se situant entre l'essai et la poésie. Sa forme de prédilection est le fragment, une écriture concentrée faite de petits tableaux représentatifs d'un moment. Ses ouvrages tiennent à la fois ou séparément du roman, du journal et de la poésie en prose.

Connaissant le succès à partir notamment d'*Une petite robe de fête* (1991), il reste un auteur assez discret, « amoureux du silence et des roses », fuyant le milieu littéraire.

En 1992, il rencontre un autre succès, grâce à un livre consacré à saint François d'Assise : *Le Très-Bas*, Prix des Deux Magots en 1993 et Grand Prix catholique de littérature. Il publie en 1996 *La Plus que vive*, hommage rendu à son amie Ghislaine.

Il a également préfacé ou postfacé quelques ouvrages, notamment un livre de Maximine, *L'ombre la neige* (1991) ainsi que deux livres de Patrick Renou : *Sorianoda* (1992) et *Tu m'entends ?* (1994).

Pierre Bonnard, né le 3 octobre 1867 à Fontenay-aux-Roses (Hauts-de-Seine) et mort le 23 janvier 1947 Le Cannet (Alpes-Maritimes) est un peintre français du XIX^e-XX^e siècles.

Peintre de personnages, figures, nus, portraits, paysages animés, intérieurs, natures mortes, fleurs et fruits, il était aussi graveur, dessinateur et illustrateur. Artiste postimpressionniste, il faisait partie du groupe des Nabis.

Très tôt, Bonnard montre un intérêt pour les lettres, le latin, le grec et la philosophie ainsi que pour le dessin et la couleur. En 1885, il entre en faculté de droit et il obtient sa licence en 1888. Il suit en même temps les cours de l'Académie Julian et est admis à l'École des Beaux-arts, où il rencontre Vuillard, de qui il se rapproche. Il découvre les peintures de Gauguin, Degas, Monet, Cézanne...

Pierre Bonnard adhère au groupe artistique des Nabis, composé, entre autres, d'Édouard Vuillard, Maurice Denis et Félix Vallotton. Il est fortement influencé par les idées de Paul Gauguin et également très intéressé par la vogue du japonisme. Ce mouvement a également pour caractéristiques l'exaltation de la couleur, la simplification de la forme et la sublimation du quotidien, auquel les Nabis confèrent un caractère atemporel.

Les Nabis s'avèrent également novateurs dans le domaine des arts graphiques, en réalisant des albums d'estampes et des livres illustrés. Pierre Bonnard est le premier Nabi à s'intéresser à l'affiche. Rejetant au départ le modelé de la peinture traditionnelle en faveur d'aplats de couleurs franches, cernés par une ligne évocatrice et élégante qui vise à l'effet décoratif, il trouve progressivement une voie toute personnelle, où il emploie pour peindre des sujets intimes, intérieurs, nus, fenêtres ouvertes sur le jardin, des effets impressionnistes servis par des palettes de couleurs légères et lumineuses, le tout soutenu par un sens très sûr de la composition et du dessin.

En 1891, il présente 3 215 tableaux en 4 panneaux décoratifs au Salon des Indépendants. Il fait alors la connaissance de Toulouse-Lautrec, avec qui il se lie d'amitié. Ils se retrouvent en concurrence pour un projet destiné au Moulin Rouge ; Lautrec l'emporte.

En 1893 est publiée *Scène de famille*, l'une des premières lithographies de Bonnard, dans la revue *L'Estampe*. Après quoi il réalise d'autres lithographies pour la Revue Blanche, comme *Parisiennes* et *La Femme au parapluie*.

En 1897, Bonnard illustre de 18 dessins au pinceau un roman du Danois Peter Nansen, *Marie*, parue dans la *Revue Blanche*. Il est alors remarqué par Ambroise Vollard et produit, sur sa demande, 109 lithographies pour un ouvrage de poésies libres de Verlaine, *Parallèlement*. Il renouvelle l'expérience, toujours sur la demande de Vollard, pour *Daphnis et Chloé*.

Bonnard semble trouver sa voie dans un retour à un certain impressionnisme, introduisant le mystère dans l'apparence visible. Il traverse ensuite une période d'introspection, durant laquelle il peint des intérieurs et des scènes de rues nocturnes. Ces thèmes anodins sont à la fois joyeux et poignants, comme s'il cherchait à représenter une certaine idée du temps perdu.

Anatole Bisk, dit **Alain Bosquet**, né à Odessa (Ukraine) le 28 mars 1919 et mort à Paris le 8 mars 1998, est un écrivain français d'origine russe.

Émigré en Belgique, il fait ses études à l'Université libre de Bruxelles, puis à la Sorbonne.

Mobilisé en 1940, il fait la guerre dans l'armée belge, puis dans l'armée française. Il se retrouve rédacteur du premier journal de Charles de Gaulle, *La Voix de France*, à New York, en 1942. Les Alliés lui confient la tâche de choisir les villes normandes à bombarder lors du débarquement. Pour ne pas tergiverser, il décide de faire détruire toutes ces villes, parmi elles Valognes, détruite aux trois quarts. Il n'exprimera aucun remord, ainsi qu'il le raconte dans *Les Fêtes cruelles*. Il débarque avec l'armée américaine en Normandie en juin 1944.

De 1945 à 1951 il est chargé de mission au conseil de contrôle quadripartite à Berlin. En 1958, il part deux ans aux Etats-Unis où il est professeur de littérature française à l'université *Brandeis*. Il sera ensuite professeur de littérature américaine à la faculté de lettres de Lyon de 1959 à 1960. De 1961 à 1971, il est directeur littéraire des Éditions Calmann-Lévy. D'abord journaliste, traducteur et critique littéraire (Combat 1952/1974 - Le Monde 1960/1984 – Figaro et Quotidien de Paris) il se consacre au roman, à la poésie, à l'essai. Écrivain prolifique, il a notamment publié *Langue morte*, *La Confession mexicaine*, *Le Middle West*, *Pierre Emmanuel*, *Une Mère russe*, *L'Enfant que tu étais*, *Ni guerre ni paix*, *Les fêtes cruelles*, *Le Métier d'otage*, et trois romans parus en un tome, *Les Solitudes*.

Parmi les principaux livres de poèmes, on compte *Poèmes, un*, *Poèmes, deux*, *Sonnets pour une fin de siècle*, *Un jour après la vie*, *Le Tourment de Dieu*, *Bourreaux et acrobates*, *Je ne suis pas un poète d'eau douce*.

Naturalisé français en 1980, il est élu membre de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique en 1986.

Antoine Bourdelle, né Émile-Antoine Bordelles à Montauban le 30 octobre 1861 et mort au Vésinet le 1er octobre 1929, est un sculpteur français.

Élève d'Alexandre Falguière, il fréquenta l'atelier de Jules Dalou et fut le praticien d'Auguste Rodin pendant 15 ans, enseignant auprès de nombreux élèves qui seront, pour certains, tels Matisse, Maillol, Iché, Giacometti ou Richier, des artistes majeurs de leur génération. Il connaîtra une renommée internationale avec ses sculptures monumentales comme Héraklès archer.

En 1888, il réalisa ses premières sculptures de Beethoven. Il opta pour la pureté et la rigueur des formes. Il devient un des précurseurs de la sculpture monumentale du XXe siècle qui suscitera l'admiration notamment d'Auguste Rodin .

Le dessin a été pour Bourdelle une passion impérative. Il a commencé à dessiner très jeune et n'a jamais cessé. Chaque jour à l'aube, il dessinait ses visions d'artiste. À l'Académie de la Grande Chaumière à un élève à qui il demande s'il dessine et qui lui répond : "Oui, un peu", Bourdelle s'enflamme : "Un peu! Mais ce n'est pas un peu qu'il faut dessiner, c'est constamment. Le dessin c'est de la discipline et c'est là que résidait la grande force d'Ingres. La base de la beauté, le savoir c'est le dessin. La sculpture finalement ce n'est pas autre chose que du dessin dans tous les sens"[5].

Le musée Antoine Bourdelle de Paris conserve près de 6 000 dessins de celui-ci. Parmi ceux-ci les études à l'encre pour la façade du Théâtre des Champs-Élysées, des dessins d'Isadora Duncan la danseuse américaine, la Cathédrale Notre-Dame de Reims en flammes...

On ignore souvent que Bourdelle a également été un peintre. Il a exécuté environ quatre vingt tableaux, essentiellement des portraits, à l'huile et au pastel.

Constantin Brâncuși, né le 19 février 1876 à Hobița, județ de Gorj, Roumanie, et mort le 16 mars 1957 à Paris, fut l'un des sculpteurs les plus influents du début du XXe siècle. Il est considéré comme ayant poussé l'abstraction sculpturale jusqu'à un stade jamais atteint dans la tradition moderniste et ayant ouvert la voie à la sculpture surréaliste ainsi qu'au courant minimaliste des années 60.

L'atelier de Brâncuși sera lui-même une œuvre d'art à part entière. L'artiste expose dans son atelier. Chaque œuvre occupe une place bien définie. Déplacer une seule de ces œuvres serait pour lui rompre l'harmonie qui règne dans ce lieu. C'est pourquoi, les photographies prises par l'artiste dans son atelier sont un apport inestimable pour la compréhension de son œuvre.

Entre ses œuvres il faut mentionner « *Portrait de Madame L. R.* », 1917, bois.

Deux musées rassemblent des collections importantes : le musée d'art moderne de New York et le musée national d'art de Bucarest.

On peut admirer aussi l'atelier de Brâncuși au Centre Pompidou à Paris ou à Târgu Jiu en Roumanie, où se trouve un parc avec 3 de ses plus importantes créations (la Colonne sans fin, La Porte du Baiser et La table du Silence) ou le Musée d'Art de Craiova

Georges Braque, né à Argenteuil (Seine-et-Oise, actuellement Val-d'Oise) le 13 mai 1882 et mort à Paris le 31 août 1963, est un peintre et un sculpteur français. Il est, avec Pablo Picasso, l'un des initiateurs du cubisme. Peintre de compositions animées, figures, intérieurs, natures mortes, paysages, peintre de collage, graveur, sculpteur. Fauve, puis cubiste.

Il peint ses premières œuvres sous l'influence de l'impressionnisme jusqu'à ce qu'il découvre au Salon d'Automne de 1905 les toiles d'Henri Matisse et d'André Derain. Puis débute une collaboration artistique avec Othon Friesz avec qui il fait un séjour à Anvers, puis l'année suivante à L'Estaque d'où il rapporte des tableaux *fauves* aux couleurs pures et aux compositions géométriques (*Souvenirs d'Anvers*). En 1907, il est marqué par l'exposition de tableaux de Paul Cézanne au Salon d'Automne. Il commence à élaborer un nouveau système de représentation en se basant sur la simplification et la géométrisation des formes et la mise à plat de la perspective. Puis il rencontre Pablo Picasso. C'est pour lui une révélation. En accord avec ces deux influences et son intérêt pour l'art primitif, son orientation picturale est complètement bouleversée. Alors il peint, *Le Grand Nu* dans lequel il représente les volumes par de larges hachures cernées de noir. Braque et Picasso élaborent les théories du cubisme : l'artiste ne va plus chercher à copier la nature mais à la décomposer en masses pour la recomposer. Il représentera le modèle selon plusieurs points de vue, mais en une seule image fixe (comme si le peintre tournait autour du modèle pour en peindre l'intégralité). Les formes seront alors géométrisées et simplifiées ainsi que les couleurs qui seront majoritairement des camaïeux de gris et de bruns. Parallèlement, Georges Braque poursuit sa peinture de paysages influencée par Cézanne, paysages qu'il finit par abandonner pour les natures mortes pour lesquelles il est très connu (*Guitare et Compotier* en 1909). Il a aussi peint quelques figures comme *Torse de femme* en 1911.

Georges Braque introduit également dans sa peinture des collages, que ce soit de papiers peints, de journaux, d'affiches. Il est maintenant plutôt question d'aplats de papier dans un plan frontal que d'amoncellement de volumes, c'est la phase synthétique du Cubisme.

La guerre est pour Georges Braque synonyme d'austérité et d'accablement. Il se tourne encore plus vers les objets de la quotidienneté de cette période d'occupation, le verre de vin ou le morceau de pain, les poissons. De 1949 à 1956, il compose *les Ateliers*, huit toiles aux tons « légèrement funèbres ». Ce sont les fruits des recherches, souvenirs et évolutions du peintre. Ces œuvres sont le couronnement de nombreuses années de « travail inconditionnel ». Déjà apparaît dans ces travaux, le thème de l'oiseau à la forme très schématisée. L'essor de son vol, de sa liberté, de ses jeux avec la pesanteur et l'espace, de ses migrations semblant sans limites, en ont fait un symbole de rêve, de paix et d'évasion. Il réalise également de nombreux travaux de décoration comme la sculpture de la porte du tabernacle de l'église d'Assy en 1948 ou la décoration du plafond de la salle étrusque du musée du Louvre, sur le thème de l'oiseau. Il devient ainsi le premier peintre exposé au Louvre de son vivant. On lui doit aussi la création des sept vitraux de la chapelle Saint-Dominique et celui représentant un arbre de Jessé de l'église paroissiale Saint-Valery de Varangéville-sur-Mer en 1954.

Par ses qualités humaines, la sagesse de son caractère et sa personnalité très attachante, il sera un des peintres les plus marquants pour les nouvelles générations (en particulier pour Nicolas de Staël).

André Breton est un écrivain, poète, essayiste et théoricien du surréalisme, né à Tinchebray dans l'Orne, le 19 février 1896, mort à Paris le 28 septembre 1966. Il est connu, en particulier, pour ses livres *Nadja* (1928), *L'Amour fou* (1937), et les différents *Manifestes* du surréalisme. Son rôle de chef de file du mouvement surréaliste, et l'importance de son œuvre critique et théorique en matière d'écriture et d'arts plastiques notamment, en font une figure majeure de l'art et de la littérature au XXe siècle.

Visage décidé, menton en avant, le coin de la lèvre inférieure affaissé à cause de la pipe, chevelure léonine tirée en arrière, le regard fixant l'invisible, André Breton a incarné le surréalisme cinquante ans durant, malgré lui et en dépit du rejet des institutions et des honneurs constamment exprimés. Toute sa vie, Breton a tenté d'emprunter d'un même front, trois chemins : la poésie, l'amour, la liberté.

Pour abolir les conformismes et les préjugés et combattre le rationalisme, Breton usera de la poésie comme d'une arme aux multiples facettes que sont l'imagination, l'émerveillement, les récits de rêves et les surprises du hasard, l'écriture automatique, les raccourcis de la métaphore et l'image. Pour réussir son entreprise de subversion poétique Breton s'est gardé de tout travail quotidien alimentaire, allant jusqu'à défendre à ses amis les plus proches (Aragon, Desnos) de se commettre dans le journalisme.

Pour Breton, l'amour, comme le rêve, est une merveille où l'homme retrouve le contact avec les forces profondes. Amoureux de l'amour et de la Femme, il dénonce la société pour avoir trop souvent fait des relations de l'homme et de la femme une malédiction d'où serait née l'idée mystique de l'amour unique. « Je n'ai pas connu d'homme qui ait une plus grande capacité d'amour. Un plus grand pouvoir d'aimer la grandeur de la vie et l'on ne comprend rien à ses haines, si l'on ne sait pas qu'il s'agissait pour lui de protéger la qualité même de son amour de la vie, du merveilleux de la vie. Breton aimait comme un cœur bat. Il était l'amant de l'amour dans un monde qui croit à la prostitution. C'est là son signe », disait Marcel Duchamp.

Particulièrement attaché à la métaphore de la « maison de verre », Breton s'est livré dans les « *Vases Communicants* » à une analyse de quelques uns de ses rêves comme s'il n'existait aucune frontière entre le conscient et l'inconscient. Pour lui, le rêve est l'émanation de ses pulsions profondes qui lui indique une solution que le recours à l'activité consciente ne peut lui apporter.

Les adversaires de Breton l'ont nommé, par dérision parfois, avec véhémence souvent, le « pape du surréalisme ». Or, si l'auteur des « *Manifestes* » a constamment influé sur la ligne directrice du mouvement, il s'est toujours gardé d'apparaître comme un "chef de file", même s'il a pu se montrer intransigeant, voire intolérant, lorsqu'il considérait que l'intégrité du mouvement surréaliste était en péril. Toute idée de contrainte, militaire, cléricale ou sociale, a toujours suscité en lui une révolte profonde.

L'« humour noir », expression dont le sens moderne a été construit par Breton, est un des ressorts essentiels du surréalisme. La négation du principe de réalité qu'il comporte en est le fondement même.

Jonas Burgert est un peintre né en 1969, il vit et travaille à Berlin. Il est connu pour la création d'œuvres monumentales composées par apparitions figuratives et par de dramatiques jeux de couleurs. Ses peintures forment une complexe et mystérieuse narrative qui arrive à des niveaux épiques.

Les peintures de Burgert semblent représenter des espaces théâtrales qui ne cherchent une fenêtre au monde réel, mais qui créent un monde où tout tourne en paraboles métaphoriques sur l'existence humaine. Les atmosphères de ses tableaux sont un monde en destruction et décadence.

Les sources d'inspiration de Burgert sont diverses et prennent de diverses idéologies et cultures, parce que dans ses peintures il y a toujours une composante très forte de type ethnique, qui est implicite au propre genre humain, dans son intérieur.

Quelques critiques d'art soutiennent que le travail de Burgert recueille en quelque sorte la pensée Renaissance, particulièrement la « maniériste », malgré qu'entre ses influences on peut compter Hieronymus Bosch, Pieter Brueghel, El Greco, Tintoretto, Poussin et Max Beckmann. Son amour pour le grotesque et les curiosités, pour les différences d'une couleur dure et d'un style exagéré, l'approchent de ces maîtres.

Son travail donne comme résultat d'énormes tableaux de grandes dimensions (d'1 à 6 mètres), c'est qui les donne un aspect encore plus apocalyptique, personnel et démesuré.

Albert Camus, né le 7 novembre 1913 à Mondovi, actuellement Dréan dans la Willaya d'El Taref en Algérie, et mort le 4 janvier 1960 à Villeblevin dans l'Yonne, est un écrivain, dramaturge, essayiste et philosophe français. Il fut aussi un journaliste militant engagé dans la Résistance et dans les combats moraux de l'après-guerre.

L'œuvre de Camus comprend des pièces de théâtre, des romans, des nouvelles, des poèmes et des essais dans lesquels il développe un humanisme fondé sur la prise de conscience de l'absurdité de la condition humaine mais aussi sur la révolte comme réponse à l'absurde, révolte qui conduit à l'action et donne un sens au monde et à l'existence, et « alors naît la joie étrange qui aide à vivre et mourir ».

Sa critique du totalitarisme soviétique lui a valu les anathèmes des communistes et a conduit à la brouille avec Jean-Paul Sartre. Il a été couronné à 44 ans par le Prix Nobel de littérature en 1957 et son aura reste grande dans le monde.

Dans le journal *Combat*, ses prises de position ont été courageuses autant que déconcertantes, aussi bien sur la question de l'Algérie que sur ses rapports avec le Parti communiste qu'il a quitté après un court passage. Camus est d'abord témoin de son temps, intransigeant, refusant toute compromission. Il sera ainsi amené à s'opposer à Sartre et à se brouiller avec d'anciens amis. Camus n'a appartenu à aucune famille politique déterminée, mais il ne s'est dérobé devant aucun combat : il a successivement protesté contre les inégalités qui frappaient les musulmans d'Afrique du Nord et contre la caricature du pied noir exploiteur. Il est allé au secours des exilés espagnols antifascistes, des victimes du stalinisme, des objecteurs de conscience.

En octobre 1951, la publication de *L'homme révolté* provoque de violentes polémiques où Camus est attaqué à sa gauche. La rupture avec Jean-Paul Sartre a lieu en 1952, après la publication dans *Les Temps modernes* de l'article de Jeanson qui reproche à la révolte de Camus d'être « délibérément statique ».

En 1956, à Alger, il lance son « Appel pour la trêve civile », tandis que dehors sont proférées à son encontre des menaces de mort. Son plaidoyer pacifique pour une solution équitable du conflit est alors très mal compris, ce qui lui vaudra de rester méconnu de son vivant par ses compatriotes pieds-noirs en Algérie puis, après l'indépendance, par les Algériens qui lui ont reproché de ne pas avoir milité pour cette indépendance.

Toujours en 1956, il publie *La Chute*, livre pessimiste dans lequel il s'en prend à l'existentialisme sans pour autant s'épargner lui-même. Il démissionne de l'Unesco pour protester contre l'admission de l'Espagne franquiste.

Pour ce qui est du communisme, il proteste contre la répression sanglante des révoltes de Berlin-Est (juin 1953) et contre l'expansionnisme soviétique à Budapest (septembre 1956).

Albert Camus n'a cessé de lutter contre toutes les idéologies et les abstractions qui détournent de l'humain. En ce sens, il incarne une des plus hautes consciences morales du XXe siècle - l'humanisme de ses écrits ayant été forgé dans l'expérience des pires moments de l'espèce humaine.

Renaud Camus, né à Chamalières dans le Puy-de-Dôme le 10 août 1946, est un écrivain français. Il est notamment l'auteur d'un journal tenu depuis 1985 et publié année par année. Il est également engagé politiquement, notamment depuis qu'il a créé le parti de l'In-nocence en 2002.

Il a connu au cours des années 1970 une vie culturelle intense (rencontres avec Roland Barthes, Louis Aragon, Bob Wilson, Robert Rauschenberg, Cy Twombly, Gilbert & George, Andy Warhol, Marguerite Duras, Alain Robbe-Grillet, Michel Chaillou ou encore Marianne Alphant...). Durant ces mêmes années, il a été chroniqueur dans la revue *Gai pied* (articles réunis ultérieurement dans *Chroniques achriennes*) et est devenu une des voix de la communauté homosexuelle du temps, bien qu'il se soit toujours tenu à distance de toute position dogmatique ou de tout emploi de porte-parole sur ce thème.

Son œuvre, abondante et érudite, peut être très approximativement divisée en quatre catégories : prose « traditionnelle » (écrits de voyage, romans, récits, et surtout le considérable journal), écrits « expérimentaux » (parmi lesquels les *Vaisseaux brûlés*, une bonne partie demeurant inédite sur papier), écrits sur l'art et la culture, et, enfin, essais polémiques et politiques. Ami et disciple de Roland Barthes, c'est autour du concept de bathmologie, « science à demi plaisante des niveaux de langage », que s'organise la plus grande part de sa réflexion. Influencé à ses débuts par le Nouveau Roman et par l'œuvre théorique de Jean Ricardou, il poursuit avec les *Églogues*, une entreprise pan-littéraire de fusion de la lettre et du site, de l'air et de la phrase, de l'heure et du signe. Son amour des « lieux » et son goût pour la topographie l'ont ainsi amené à rédiger, au cours des dernières années, des guides touristiques sur les départements du Gers, de la Lozère et de l'Hérault. Chroniqueur des usages de l'époque et auditeur vigilant de l'évolution de la langue, il a écrit des livres sur la civilité (*Éloge du paraître*, *Notes sur les manières du temps*), la grammaire et la linguistique (*Répertoire des délicatesses du français contemporain*, *Syntaxe ou l'autre dans la langue*), mais aussi un petit essai sur l'économie (*Qu'il n'y a pas de problème de l'emploi*).

Faire le tour du style de Renaud Camus en quelques paragraphes relève de la gageure. On pourrait évidemment être tenté de rattacher une part de ses œuvres les plus récentes à une littérature de terroir, mais ce ne serait rendre justice à un écrivain qui s'est autrefois essayé — si ce n'est illustré — à la littérature d'avant-garde. Pour autant, les traits stylistiques essentiels de cette écriture sont à chercher ailleurs. Le journal, qui représente l'acte d'écriture camusien le plus spontané, d'une régularité compulsive, et qui accompagne la vie de Camus depuis de très nombreuses années, apparaît sans conteste comme le meilleur terrain d'investigation.

Un répertoire de la stylistique camusienne permettrait de dégager nombre d'autres traits d'une poétique dont toute la cohérence, la finesse et la puissance évocatrices restent à mettre au jour. Car, comme chez Sade, jeux de langue classique et érotique personnelle engendrent une littérature inédite, « in-ouïe », et dont la profondeur autant que la subtilité ne seront sans doute saisies que beaucoup trop tard.

François Carcopino-Tusoli, dit **Francis Carco**, est un écrivain, poète, journaliste et auteur de chansons français d'origine corse, né le 3 juillet 1886 à Nouméa (Nouvelle-Calédonie) et mort le 26 mai 1958 à Paris. Il était connu aussi sous le pseudonyme de **Jean d'Aiguères**.

Francis Carco monte à Paris en janvier 1910. Carco commence à fréquenter Montmartre. Il se rend au « Lapin Agile », où il croise notamment Pierre Mac Orlan et Roland Dorgelès. Il est aussi l'ami d'Apollinaire, Max Jacob, Maurice Utrillo, Modigliani, Pascin. Il assure également la critique artistique dans les revues *L'Homme libre* et *Gil Blas*. Il publie son premier recueil, *La Bohème et mon cœur*, en 1912.

En 1914, il publie au Mercure de France, *Jésus la Caille*, histoire d'un proxénète homosexuel, dont il a écrit la plus grande partie lors de son *exil-refuge* chez sa grand-mère à Nice. Ce premier roman est applaudi par Paul Bourget.

Il rencontre Colette dans les couloirs du journal L'Éclair en 1917 : « J'ai rencontré une grande dame » écrira-t-il à son ami Léopold Marchand. Leur amitié durera jusqu'à la mort de Colette. Ils passeront des vacances ensemble en Bretagne. Il la conseillera pour ses achats de tableaux.

D'autres livres suivront, notamment *L'Homme traqué* (1922) distingué, grâce au soutien de Paul Bourget, par le Grand Prix du roman de l'Académie française. Exprimant dans une langue forte et riche des sentiments très violents, *L'Homme traqué* est un des romans les plus émouvants de Francis Carco. Viendront ensuite *L'ombre* (1933), *Brumes* (1935) dont il dira à la fin de sa vie que ce fut son meilleur roman. Citons également *l'Équipe*, *Rue Pigalle*, *les Innocents*, *Rien qu'une femme*, *Perversité*, *Vérotchka l'étrangère*, *l'Ombre*, *la Lumière noire*, *l'Homme de minuit*, *Surprenant procès d'un bourreau*.

Francis Carco a aussi écrit ses *Souvenirs sur Toulet et Katherine Mansfield*, *Maman Petitdoigt* illustré par le peintre et graveur André Deslignères, *De Montmartre au Quartier latin*, *À voix basse*, *Nostalgie de Paris*, des reportages sur le Milieu, et des biographies de Villon, Verlaine, Utrillo (1938), et Gérard de Nerval (1955).

Son œuvre est riche d'une centaine de titres, romans, reportages, souvenirs, recueils de poésie, mais aussi pièces de théâtre comme *Mon Homme*.

Il meurt le 26 mai 1958, en écoutant *L'Ajaccienne* jouée par la Garde républicaine qui passait sous ses fenêtres. Francis Carco a été membre de l'Académie Goncourt le 13 octobre 1937. Surnommé *Le romancier des Apaches*, il réalisa les plus forts tirages d'édition de l'entre-deux-guerres.

Jean-Baptiste Carpeaux, né le 11 mai 1827 à Valenciennes et mort le 12 octobre 1875 à Courbevoie, était un sculpteur, peintre et dessinateur français.

Une de ses œuvres les plus connues est son groupe *La Danse* (1869), situé sur le côté droit de la façade de l'Opéra Garnier à Paris, qui lui valut d'être accusé d'outrage à la pudeur. Ugolin reste cependant son œuvre la plus reconnue, celle d'un père emprisonné torturé entre deux choix possibles : mourir ou manger ses enfants.

Jean-Baptiste Carpeaux est né dans une famille modeste de Valenciennes. Son père exerce la profession de maçon. En 1844, il entre à l'École des beaux-arts de Paris. Dix ans plus tard, en 1854, il remporte le prix de Rome : il s'installe à la villa Médicis et étudie les grands maîtres : Raphaël, Michel-Ange. Élève de François Rude, il voyage en Italie pour trouver l'inspiration. Il y puise son goût pour le mouvement et la spontanéité, renouant avec les grands principes de l'art baroque. En 1862, rentré à Paris, il est introduit à la cour par son ami et mécène, le marquis de Piennes, bientôt chambellan de l'Impératrice. Il sculpte la même année un buste de la princesse Mathilde, ce qui lui permet d'obtenir plusieurs commandes de la part de Napoléon III. Il travaille pour le pavillon de Flore et l'opéra Garnier.

Il collabore avec l'architecte Gabriel Davioud pour sa dernière œuvre, la célèbre Fontaine des Quatre Parties du Monde de la place Camille Jullian. Il réalise le globe terrestre, soutenu par les quatre figures de l'Asie, l'Europe, l'Amérique et l'Afrique. Il ne peut la terminer et c'est Emmanuel Frémiet qui l'achève en ajoutant les huit chevaux bondissants, les tortues et les dauphins du bassin.

Dans le contexte de la sculpture française du XIXe siècle, les multiples commandes publiques auxquelles s'ajoutent le poids de l'Académie et de l'École des Beaux-arts renforcent plus l'académisme dominant que l'expression personnelle des artistes. Jean-Baptiste Carpeaux est, avec Rude, Cordier et Bartholdi, une des rares personnalités marquantes de cette époque.

Paul Cézanne (19 janvier 1839 à Aix-en-Provence– 22 octobre 1906 à Aix-en-Provence) est un peintre français. Membre du mouvement impressionniste, il est l'auteur de nombreux paysages de Provence, et particulièrement de la campagne d'Aix-en-Provence. Il a notamment réalisé plusieurs toiles ayant pour sujet la montagne Sainte-Victoire. Ami d'enfance de l'écrivain Émile Zola, il se brouillera avec lui dans ses dernières années.

Parmi ceux des peintres du XIX^e siècle rangés sous l'étiquette « impressionnistes », l'œuvre de Cézanne est au de là de l'impressionnisme et donc probablement le plus difficile et celui qui fut et reste encore aujourd'hui le plus mal compris, voire le plus controversé. Ce sont ses amis peintres, notamment Pissarro, Renoir et Degas qui surent, les premiers, déceler ses intentions et reconnaître ses qualités. Cézanne a peint environ trois cent tableaux.

De 1862 à 1870, date ce que Cézanne appelait dans sa verve méridionale, et avec un peu d'exagération, sa « période couillarde », et que les historiens nomment sa période romantique ou sa phase baroque, influencée par les baroques italiens ou espagnols (Ribera, Zurbaran), les caravagesques des églises aixoises ou les collections du musée Granet, ou encore par Eugène Delacroix, Courbet et Manet. Cézanne s'exprime alors généralement dans une pâte épaisse, avec une palette sombre et des fonds noirs : *Pains et œufs* (1866), *Portrait de Louis-Auguste Cézanne* (1866), *Tête de vieillard* (1866), *Antony Vallabrègue* (1866), *La Madeleine* (1868-1869), *Achille Empereur* (1868-1869), *Une Moderne Olympia* (1869-1870), *Nature-morte à la bouilloire* (1869), *Nature-morte à la pendule noire*.

Vient ensuite la période « impressionniste », sous l'influence de Pissarro, auprès duquel il s'installe à Auvers-sur-Oise, vers 1872-1873. Il y fréquente Van Gogh, Guillaumin et le docteur Gachet. Dans ses œuvres d'alors, le ton, par touches toujours épaisses mais plus subtiles que dans la période romantique, se substitue au modelé classique : *la Maison du pendu* (1873), *La Route du village à Auvers* (1872-73), *La maison du docteur Gachet* (1873).

Déjà s'annoncent dans cette période impressionniste, d'autres préoccupations qui l'éloigneront des recherches propres aux impressionnistes, sans qu'il renie jamais la leçon de fraîcheur, de vibrations colorées et lumineuses que ceux-ci apportèrent à la peinture de leur époque. Chez lui la modulation de la couleur recherche désormais davantage à exprimer les volumes que les effets atmosphériques et la luminosité. « Trouver les volumes », voilà quelle était la véritable obsession de Cézanne : *on peut sûrement considérer cette recherche du volume comme une anticipation du cubisme de Picasso*.

Cézanne s'engagera toujours plus loin dans cette voie qui s'achèvera en 1906 sur « le motif », ne cessant de se recommander de la nature. Mais il avait conscience du défi qu'il s'imposait à lui-même et le doute l'étreignait souvent. Par discipline, Cézanne ne « fondait » jamais : d'où l'aspect d'incomplétude que présentent certaines études de la montagne Sainte-Victoire, ou le caractère abrupt, rébarbatif pour le profane de ses personnages, voire informe des *Baigneurs* ou des *Baigneuses* pour lesquels s'ajoute le manque de modèles dans l'endroit voulu. « D'un autre côté, les plans tombent les uns sur les autres », avoue-t-il. C'est que la formule cézanienne est d'une ambition démesurée.

Pour Cézanne, la nature morte est un motif comme un autre, équivalent à un corps humain ou à une montagne, mais qui se prête particulièrement bien à des recherches sur l'espace, la géométrie des volumes, le rapport entre couleurs et formes. Incomprises en leur temps, elles sont ensuite devenues l'un des traits caractéristiques de son génie.

François-René, vicomte de Chateaubriand, né à Saint-Malo le 4 septembre 1768 et mort à Paris le 4 juillet 1848, est un écrivain romantique et homme politique français. Il est considéré comme l'une des figures centrales du romantisme français et de la littérature française en général.

Si le rôle politique de Chateaubriand dans la mouvance royaliste au moment du Premier Empire et de la Restauration est resté mineur, il en va tout autrement dans le domaine littéraire où sa place est grande. En effet ses descriptions de la nature et son analyse des sentiments du « moi » en ont fait un modèle pour la génération des écrivains romantiques en France. Il a aussi, le premier, dans *René*, ou les Effets des passions (1802) formulé le « vague des passions » qui deviendra un lieu commun du romantisme et fera de René le personnage emblématique de cette sensibilité nouvelle, créée avec une prose ample et rythmée que ses détracteurs qualifieront d'ampoulée.

Il participera aussi au goût pour l'exotisme de l'époque en évoquant l'Amérique du nord, où il a voyagé, dans *Atala* (1801) ou *Les Natchez* (1826) ou encore dans le récit de son voyage en Méditerranée dans *Itinéraire de Paris à Jérusalem* en 1811.

Ses œuvres engagées où il fait l'apologie du christianisme comme le *Génie du christianisme* (1802) ou *Les Martyrs* (1809) ont davantage vieilli. Il en va de même pour ses textes politiques comme *De Bonaparte et des Bourbons* (1814).

L'œuvre monumentale de Chateaubriand reste les *Mémoires d'outre-tombe* (posthumes, 1849-1850) dont les premiers livres recréent son enfance et sa formation dans son milieu social de petite noblesse bretonne à Saint-Malo ou à Combourg alors que les livres suivants relèvent davantage du tableau historique des périodes dont il a été le témoin de 1789 à 1841. Ce qui fait de ce texte à la fois un chef-d'œuvre de l'autobiographie romantique et une mine d'informations pour l'historien.

Sa pensée et ses actions politiques semblent offrir de nombreuses contradictions ; il se voulait à la fois, l'ami de la royauté légitime et de la liberté, défendant alternativement celle des deux qui lui semblait être en péril. Ses détracteurs lui ont reproché un style ampoulé et une vanité excessive qui éclateraient dans ses *Mémoires d'outre-tombe*. Mais c'est d'abord un polémiste de génie.

On observe dans ses *Mémoires d'outre-tombe* une dualité entre le Chateaubriand personnel qui exalte ses sentiments avec un lyrisme romantique et le Chateaubriand public qui établit une chronique de mémorialiste de son époque, qui a vu l'avènement de la démocratie à laquelle il s'opposait, estimant que la France n'était pas encore mûre (*Mémoires d'outre-tombe*, 6 juin 1833). On remarque que tout au long de son œuvre les deux personnages se regroupent en un seul, ils s'associent ainsi et l'on remarque que toute la vie politique de Chateaubriand fut influencée par ses sentiments personnels et sa solitude qui s'est transformée en une paranoïa et une peur à l'encontre d'un éventuel complot qu'il croyait formulé contre lui depuis qu'il avait été éloigné à plusieurs reprises du pouvoir monarchique.

Eduardo Chillida Juantegui, né le 10 janvier 1924 et mort le 19 août 2002 à Saint-Sébastien au Pays basque, est un sculpteur espagnol.

De 1943 à 1947, Chillida étudie l'architecture à Madrid. En 1947 il abandonne ses études et fréquente l'Académie d'Art à Madrid. Il décide alors de se consacrer à la sculpture et expose à Paris dès le début des années 1950, s'installant au Pavillon Espagnol de la Cité Universitaire. Il y fait la connaissance de Brancusi et des peintres et sculpteurs espagnols Tàpies, Xavier Oriach, Lobo, Parra, Pelayo et Palazuelo. En 1951 à San Sebastian fait sa première sculpture en fer, *Ilarik*.

En 1954 a lieu sa première exposition personnelle à la Galerie Clan, Madrid. Cette même année il sculpte les portes en bas relief de la basilique des moines franciscains d'Aranzu. En 1955 il exécute une sculpture en pierre pour commémorer Sir Alexander Flemming à San Sébastien. En 1956 a lieu sa première grande exposition à la Galerie Maeght de Paris et devient par la suite l'un des artistes de la Galerie. En 1958 il expose au Pavillon Espagnol à la Biennale de Venise et fait son premier voyage aux États-Unis, où il participe à une exposition au Salomon R. Guggenheim Museum de New York, et au Pittsburgh Museum of Art. Il reçoit le prix de la Fondation Graham, ainsi que le prix Kandinsky en 1961. En 1962 il fait une exposition personnelle au Kunsthalle de Bâle et participe à l'exposition «Trois espagnols : Picasso, Miró, Chillida» du Museum of Fine Arts à Houston. En 1964 reçoit le Prix Carnegie pour son sculpture au Pittsburgh International et participe à une exposition collective à la Tate Gallery.

Gaston Bachelard le surnommait « le forgeron » en raison de son goût pour les sculptures monumentales en métal. Chillida a aussi travaillé d'autres matériaux : le bois, le fer, le granit et les matériaux plus contemporains comme le béton et l'acier corten.

Ses œuvres sur papier sont une part importante de sa création. A l'encre, au crayon, ou à travers la technique de la gravure, ses œuvres suivent le même principe que ses sculptures. Pour créer différents niveaux dans ses œuvres, Chillida utilise le découpage et le collage de papier journal, papier d'emballage, etc. Il peut aussi trouser les supports papier et les maintenir ensemble avec des ficelles.

L'artiste a obtenu de nombreux prix pour ses estampes (gravures à l'eau forte) et pour ses sculptures. Ses œuvres, sculptures, dessins, gravures, livres illustrés, font partie des grandes collections privées et publiques à travers le monde.

Jean Cocteau, né le 5 juillet 1889 à Maisons-Laffitte, mort le 11 octobre 1963 à Milly-la-Forêt, est un poète français, artiste aux multiples talents, graphiste, dessinateur, auteur de théâtre, mais aussi cinéaste. Il fut élu à l'Académie française en 1955.

Comptant parmi les artistes qui ont marqué le XXe siècle, il côtoya la plupart de ceux qui animèrent la vie artistique de son époque. Il fut l'imprésario de son temps, le lanceur de modes, le bon génie d'innombrables artistes et posa sa touche inspirée sur tout ce qu'il créa avec une grâce particulière, une originalité de tous les instants et une intuition rare.

Il publie son premier livre de poèmes, « La Lampe d'Aladin », à 20 ans et devient alors connu dans les cercles artistiques bohémiens comme le « prince frivole ». C'est sous ce titre qu'il publie, en 1910, son second recueil de poèmes. Il est également fasciné par le maître des ballets russes, Serge de Diaghilev et ses artistes principaux, le peintre Léon Bakst et le danseur Vaslav Nijinsky. De sa collaboration avec les artistes russes naissent *Le Dieu bleu* en 1912, avec des costumes et décors de Léon Bakst et une musique composée par Reynaldo Hahn, puis *Parade*, ballet produit en 1917 avec des costumes et décors de Pablo Picasso et une musique composée par Erik Satie. Cette œuvre inspire à Guillaume Apollinaire le néologisme de surréalisme, repris ensuite par André Breton et Philippe Soupault pour la création du mouvement culturel que l'on connaît. Cocteau a une grande influence sur le travail des autres, dans le groupe même composé par ses amis : « Les Six ».

Dans les années 1920, Cocteau s'associe avec Marcel Proust, André Gide et Maurice Barrès.

Dans les années 1930, Cocteau aurait eu une liaison avec la princesse Nathalie Paley, fille morganatique d'un grand duc de Russie, elle-même modiste, actrice ou modèle. Cocteau entretient ensuite une relation de longue durée avec deux acteurs français, Jean Marais et Edouard Dermit, ce dernier officiellement adopté par Cocteau. Il aurait aussi entretenu une relation avec Panama Al Brown, un boxeur dont il prend en charge la carrière.

En 1940, *Le Bel Indifférent*, une pièce de Cocteau écrite pour Édith Piaf, est un énorme succès. Il travaille également avec Picasso et Coco Chanel sur plusieurs projets, est l'ami de la majeure partie de la communauté européenne des artistes, et lutte contre son penchant pour l'opium durant la plus grande partie de sa vie d'adulte. Jean Cocteau joue un rôle ambigu durant la Seconde Guerre mondiale, les résistants l'accusent de collaboration avec les Allemands, une partie de son passé (1939-1944) reste mystérieuse

Quelques immenses succès firent passer pour toujours Cocteau à la postérité : *Les Enfants terribles* (roman), *Les Parents terribles* (pièce de théâtre de 1938), *La Belle et la Bête* (film de 1946). Devenu une référence cinématographique, il préside le Festival de Cannes de 1953 et puis celui de 1954. En 1960, l'artiste tourne *Le Testament d'Orphée* avec le soutien financier de François Truffaut.

En octobre 1963, apprenant le décès de son amie Édith Piaf, Cocteau est pris d'une crise d'étouffement et succombe quelques heures plus tard d'une crise cardiaque dans sa demeure de Milly-la-Forêt. Il est enterré dans la Chapelle Saint-Blaise-des-Simples à Milly-la-Forêt (Essonne).

Auguste Comte (Isidore Marie Auguste François Xavier Comte), né le 19 janvier 1798 à Montpellier (Hérault) et mort le 5 septembre 1857 à Paris, est un philosophe français.

Il est considéré comme l'un des fondateurs de la sociologie, caractérisée comme l'aboutissement de son système « positiviste ». Il s'appuie sur les sciences dites « positives », aujourd'hui appelées « exactes » ou « dures » (notamment les mathématiques et la physique), afin de réaliser une triple tâche : éliminer les spéculations métaphysiques abstraites, établir les critères de la rationalité des savoirs, et comprendre les lois de l'organisation sociale.

Dans son livre 'Auguste Comte et le positivisme', John Stuart Mill résume la doctrine positiviste de Comte d'une manière à la fois claire et synthétique : "La doctrine fondamentale d'une philosophie véritable, d'après M. Comte, aussi bien que le caractère par lequel il définit la Philosophie Positive, se peuvent résumer de la façon suivante : Nous ne connaissons rien que des phénomènes ; et la connaissance que nous avons des phénomènes est relative, et non pas absolue. Nous ne connaissons ni l'essence, ni le mode réel de production, d'aucun fait : nous ne connaissons que les rapports de succession ou de similitude des faits les uns avec les autres. Ces rapports sont constants, c'est-à-dire toujours les mêmes dans les mêmes circonstances. Les ressemblances constantes qui lient les phénomènes entre eux, et les successions constantes qui les unissent ensemble à titre d'antécédents et de conséquents, sont ce qu'on appelle leurs lois. Les lois des phénomènes sont tout ce que nous savons d'eux. Leur nature essentielle et leurs causes ultimes, soit efficientes, soit finales, nous sont inconnues et restent, pour nous, impénétrables ».

Comme Mill l'indique par la suite, "M. Comte ne revendique aucune originalité pour cette conception du savoir humain. Il confesse qu'elle a été virtuellement mise en pratique, depuis les temps plus éloignés, par tous ceux qui ont apporté à la science quelque contribution véritable, et qu'elle s'est présentée d'une façon distincte aux esprits spéculatifs depuis Bacon, Descartes et Galilée, qu'il regarde comme étant collectivement les fondateurs de la Philosophie Positive."

On peut noter que le terme même de positivisme n'est nullement l'invention de Comte. Ainsi, on parlait déjà de *sciences positives* à la fin du XVIII^e siècle. Saint-Simon employait déjà le terme de *positivisme* ; Auguste Comte, qui fut son secrétaire pendant six ans, l'a étendu à la philosophie.

Si les fondements de la philosophie positive ne sont donc nullement une découverte d'Auguste Comte (ce qu'il n'a jamais nié), il a apporté à cette doctrine un nouveau tour en montrant ce qu'elle n'était pas. John Stuart Mill confirme cette idée : "Pour connaître convenablement ce qu'une chose est, nous avons besoin de connaître avec une égale netteté ce qu'elle n'est pas. Pour pénétrer le caractère réel d'un mode de penser, il nous faut comprendre quels sont les autres modes de penser qui rivalisent avec lui. M. Comte a pris garde que nous fassions ainsi. Les modes de philosopher qui, selon lui, disputent l'empire au mode Positif, sont au nombre de deux, et tous les deux antérieurs en date à ce dernier : ce sont le mode Théologique et le mode Métaphysique."

Salvador Domingo Felipe Jacinto Dalí i Domènech, 1^{er} Marquis de Púbol, connu sous le nom de **Salvador Dalí**, né le 11 mai 1904 – mort le 23 janvier 1989 était un peintre surréaliste, sculpteur et un scénariste (cinéma) espagnol. Il est né et mort à Figueras, en Catalogne. Le personnage turbulent a parfois fait oublier l'important travail du peintre. Dalí fut pourtant un peintre méticuleux et acharné, concevant longuement ses toiles et les réalisant avec un soin qu'il voulait proche de ses maîtres classiques, Raphaël ou Vermeer.

Plus que tout autre, la Renaissance italienne fut pour Dalí une référence permanente et indispensable. S'il se considérait comme le meilleur dessinateur de son époque, il reconnaissait que ses dessins « ne valent à peu près rien » face aux grands maîtres de la Renaissance. Admirateur de Léonard de Vinci (chez qui il trouve les racines de sa méthode paranoïa critique), il porta longtemps Raphaël au pinacle, proclamant qu'il était le seul contemporain capable de le comprendre. Vers la fin de sa vie, les personnages de Michel-Ange prirent une part considérable dans sa production picturale. Il eut aussi toute sa vie pour Velázquez une admiration sans borne. Vermeer fut un autre phare, dont il chercha longuement à imiter la technique, et il y parvint parfois.

Il subit très jeune l'influence impressionniste par la proximité de la famille Pitchot dont Ramon Pitchot (1872-1925), fut l'un des premiers impressionnistes catalans. Il admirait Renoir mais détestait Cézanne (« le plus mauvais peintre français »).

Il ne cessa de vanter Meissonier, dont il moquait le manque de génie mais dont la technique incroyablement méticuleuse l'impressionnait. Picasso fut une sorte de grand frère qui lui fit bon accueil quand il arriva à Paris. Dalí chercha toute sa vie à se confronter à lui, seul artiste contemporain dont il reconnaissait un génie au moins égal au sien.

Les premières peintures conservées montrent un réel talent précoce, dès l'âge de 6 ans. Ses premiers portraits de sa famille à Cadaques ont déjà une force picturale étonnante, notamment impressionniste. Jouant sur la matière, il mélangea un temps des graviers à la peinture (*Vieillard crépusculaire*, 1918). Durant son passage à l'académie des beaux-arts de Madrid, il regretta le manque de formation théorique. Commence alors une époque d'influences diverses, le jeune Dali s'imbibant comme une éponge des diverses techniques : pointillisme (*Nu dans un paysage*, 1922), cubisme (*Autoportrait cubiste*, 1923 ; *Mannequin barcelonais*, 1927), Picasso (*Vénus et un marin*, 1925)...

La rencontre déterminante avec le surréalisme libère son extraordinaire puissance créatrice. Il subit l'influence de René Magritte mais acquiert vite un style propre (*Le miel est plus doux que le sang*, 1926 ; *Cenicitas*, 1928). Son œuvre sera désormais remplie d'allusions personnelles, souvent cryptées, qu'il réutilise à son gré comme la figure obsédante du Grand masturbateur qu'il utilise de nombreuses fois en 1929 (*Portrait de Paul Éluard* ; *Le Grand masturbateur*).

Le thème de l'image double, voire multiple s'installe rapidement à partir des années 30, il y restera attaché pendant l'essentiel de sa carrière. L'œil génial de Dali perçoit dans une image anodine, une autre image qu'il utilise comme support pour troubler la réalité et le sens de la toile ; *L'Homme invisible* (1929) en est le premier exemple. Jusqu'à la fin de sa carrière, il s'attachera à jouer avec l'œil du spectateur.

À partir des années 50, Dalí passe ses hivers à Port-Lligat à peindre souvent une grande œuvre par an et d'autres toiles moins ambitieuses. C'est l'époque de la *La Madone de Port Lligat*

(1950), *Christ de Saint Jean de la Croix* (1951), *Corpus hypercubus* (1954), *La Pêche aux thons* (1967) et *Le Torero hallucinogène* (1970).

Découverte en gare de Perpignan, Dalí se passionnera à la fin de sa carrière à peindre des images doubles à l'effet stéréoscopique. Ces œuvres sont difficilement accessibles à la reproduction, elles sont très nombreuses au Musée Dalí (*Athènes brûle !*).

Dalí revendiquait une technique très classique, restant fidèle à la peinture à l'huile pour la quasi-totalité de son œuvre peinte. Le travail est presque toujours très minutieux, avec des dessins préparatoires très soignés et une exécution méticuleuse, souvent à la loupe. Certaines œuvres minuscules témoignent d'un véritable talent de miniaturiste (*Premier portrait de Gala ou Portrait de Gala avec deux côtelettes d'agneau en équilibre sur l'épaule*).

Dès les années 1930, Dalí s'essaye à la troisième dimension avec des objets surréalistes. Il crée des objets à fonctionnement symbolique *Buste de femme rétrospectif - Buste : pain et encrier* en assemblant une marotte de modiste en porcelaine peinte avec différents autres objets de récupération (1933). En 1936, Marcel Duchamp et Salvador Dalí collaboreront pour réaliser la *Vénus de Milo aux tiroirs*.

La sculpture restera longtemps anecdotique dans la création dalinienne, malgré de rares exceptions (*Buste rhinocérontique de la Dentellière de Vermeer*, 1955). Il reviendra à la création en trois dimensions dans les années 1960 et surtout 1970 avec la création du Teatre-Museu Gala Salvador Dalí. De cette époque date la réalisation de sculptures en bronze réalisées à partir de ses plus célèbres tableaux, telles que la *Persistance de la Mémoire*, le *Profil du Temps*, la *Noblesse du Temps*, *Vénus à la girafe*, *Le Toréador hallucinogène*, *La Vénus spatiale*, *Alice au pays des Merveilles*, l'*Éléphant spatial* témoignent avec une vigueur extrême de la force d'expression de ses images iconographiques surréalistes.

Les écrits de Dalí forment un important corpus. Il écrit au moins depuis l'adolescence, des poèmes, quelques textes littéraires et un journal. Il a publié aussi de nombreux textes qui exposent ses idées, sa conception de la peinture et donnent des éléments biographiques très intéressants pour comprendre la genèse de certains de ses tableaux. Deux textes autobiographiques restent les plus célèbres de l'auteur, écrits dans un style très personnel : *La vie secrète de Salvador Dalí*, qui donne les éléments biographiques les plus intéressants notamment sur son enfance, ses relations problématiques avec son père et la conviction acquise dès l'enfance qu'il était un génie et le *Journal d'un génie* qui couvre les années 1952 à 1963. Dalí a écrit, pendant la guerre, un unique roman *Visages Cachés*. Il y met en scène l'aristocratie française durant cette même guerre, et notamment la passion amoureuse de deux personnages, le duc de Grandsailles et Solange de Cléda. Cette dernière est l'illustration de ce qu'il a lui-même nommé le clédalisme ayant pour but de clore « la trilogie passionnelle inaugurée par le Marquis de Sade » dont les deux premiers éléments sont sadisme et masochisme.

Salvador Dalí a aussi illustré *Fantastic memories* (1945), *La Maison sans fenêtre*, *Le labyrinthe* (1949) et *La Limite* (1951) de Maurice Sandoz.

Achille-Claude Debussy est un compositeur français, né le 22 août 1862 à Saint-Germain-en-Laye et mort le 25 mars 1918 à Paris.

Plus encore que les romantiques, Debussy marque une rupture avec la forme classique, bien que la perfection formelle et le sens de l'unité qui structurent ses compositions en fassent, d'une certaine manière, un "classique". Sa musique se distingue en effet par une architecture secrète mais souveraine: inspirée parfois des musiques orientales, elle anticipe tantôt le jazz, tantôt la musique contemporaine, mais n'exprime souvent que son propre mystère. Les thèmes sont épars, disséminés, les recherches harmoniques audacieuses, les nuances infinies et les rythmes complexes. Ses œuvres sont sensorielles, elles visent à éveiller chez l'auditeur des sensations particulières en traduisant en musique des images et des impressions précises. Les titres évocateurs de ses pièces illustrent d'ailleurs assez bien cette ambition, même s'ils ne sont qu'indicatifs et ne constituent pas de « programme » : *Des pas sur la neige*, *La Fille aux cheveux de lin*, *Ce qu'a vu le vent d'Ouest*, *La Cathédrale engloutie*, etc.

Les *Préludes*, illustrent plutôt une conception nouvelle du temps et de l'espace musical, qui transcende les catégories esthétiques connues jusqu'alors, et s'affranchit précocement aussi bien du postromantisme que d'un impressionnisme strictement décoratif. La mobilité et l'imprévisibilité permanentes du discours musical sont des caractéristiques essentielles de l'esthétique debussyste, et non le signe d'un quelconque vice de forme. Sans aller jusqu'à établir des parallèles historiques (la modernité et sa marche accélérée), ou scientifiques (la physique quantique et sa liquidation de la temporalité linéaire), il est certain que les forces d'apesanteur et de déracinement qui singularisent la musique de Debussy, sont en réalité partie intégrante de l'économie générale de son œuvre, et contribuent à l'expression d'une vision du monde dont la portée est d'une profondeur incommensurable à la seule analyse esthétique. L'œuvre de Debussy est légère par gravité: on peut la taxer d'impressionniste, de fauviste ou de pointilliste, pourvu qu'on n'entende pas par là une configuration arbitraire des formes, mais une voie d'accès à l'être même des choses et comme la possibilité d'ouverture d'une porte étroite sur la vérité du monde.

Son génie de l'orchestration et son attention aiguë aux couleurs instrumentales font de Debussy le digne héritier de Berlioz et l'égal au moins de Ravel. Mais surtout, son art de l'instantané qui « fixe des vertiges » (*Images pour orchestre*) et s'affranchit de la logique rationnelle au profit d'un « dérèglement de tous les sens » (*L'Isle joyeuse*), jusqu'à adopter le point de vue de l'enfant "amoureux de cartes et d'estampes" (*Estampes*), font de lui un frère spirituel de Baudelaire et de Rimbaud, mais aussi de Verlaine. Mais grâce à la révolution qu'il opère dans l'histoire de la musique, à travers les ponts qu'il lance en direction des autres arts et des multiples sensations qu'ils éveillent (les sons et les parfums, les mots et les couleurs), il fait accéder sans doute mieux qu'aucun autre la musique française à l'universalité : celle du corps, de la nature et de l'espace.

Hilaire Germain Edgar de Gas, dit **Edgar Degas**, né le 19 juillet 1834 et mort le 27 septembre 1917 à Paris, est un peintre, graveur, sculpteur et photographe français.

La plupart des ouvrages consacrés à Edgar Degas, lorsqu'ils désirent le classer dans l'histoire de l'art, le rattachent au grand mouvement de l'impressionnisme, formé en France dans le dernier tiers du XIXe siècle en réaction à la peinture académique de l'époque. Les artistes qui en font partie, tels Claude Monet, Paul Cézanne, Auguste Renoir, Alfred Sisley, Mary Cassatt, Berthe Morisot ou Camille Pissarro, las d'être régulièrement refusés aux Salons officiels, s'étaient constitués en société anonyme afin de montrer leurs œuvres au public.

On résume souvent l'art impressionniste aux effets de lumières en plein air. Ces caractéristiques ne sont toutefois pas applicables à Degas : même s'il est un des principaux animateurs des expositions impressionnistes, il ne trouve sa place dans le mouvement qu'au nom de la liberté de peindre prônée par le groupe. Au plein air il préfère, et de loin, « ce que l'on ne voit plus que dans sa mémoire ». S'adressant à un peintre il dit : « A vous, il faut la vie naturelle, à moi la vie factice. ».

Si Degas fait officiellement partie des impressionnistes, il ne les rejoint pas dans leurs traits les plus connus. Sa situation d'exception n'échappe pas aux critiques d'alors, souvent déstabilisées par son avant-gardisme. Plusieurs de ses images ont semé la controverse, et encore aujourd'hui l'œuvre de Degas fait l'objet de nombreux débats auprès des historiens d'art.

Degas maîtrise les raccourcis elliptiques, la pratique des gros plans, le goût du regard ascendant ou plongeant, les oppositions heurtées, les variations sur le thème du contre-jour ; il invente un rôle dans la suggestion de l'espace à de splendides planchers éclaboussés de lumière, agence subtilement les rapports de reflets, les sources de lumière, attentif aux éclairages imprévus de la rampe qui jettent des taches colorées sur les visages. L'artiste ose couper, sectionner. Il sait faire la synthèse d'une suite de mouvements, les gestes qu'il suggère par un dessin de plus en plus cursif ont une surprenante valeur expressive.

Michel Deguy, né à Paris le 23 mai 1930, est un poète et écrivain français.

Philosophe, professeur émérite de lettres (à l'Université de Paris VIII), Michel Deguy participe par ailleurs aux revues Critique (« Conseil de rédaction ») et Les Temps modernes. Il a présidé de 1990 à 1992 le Collège international de philosophie, et de 1992 à 1998 la Maison des écrivains.

Il est rédacteur en chef de la revue Po&sie qu'il a créée en 1977. En 1998, il a reçu le Grand Prix national de la poésie et en 2004 le Grand Prix de poésie de l'Académie française.

Ferdinand-Victor-Eugène Delacroix, né le 26 avril 1798 à Charenton-Saint-Maurice (Seine) et mort de la tuberculose le 13 août 1863, à Paris est un peintre majeur du romantisme en peinture, apparu au début du XIXe siècle, en France.

L'œuvre de Delacroix inspirera nombre de peintres, tel Vincent Van Gogh. Ses tableaux témoignent en effet d'une grande maîtrise de la couleur.

Le petit-fils de Talleyrand, le duc de Morny, président du corps législatif et demi-frère de Napoléon III, fit de Delacroix le peintre officiel du Second Empire, bien que l'empereur lui préférât Winterhalter et Meissonnier.

En relation à la gravure, on peut noter qu'en 1827 l'éditeur et lithographe Charles Motte le persuade d'illustrer la première édition française du *Faust* de Johann Wolfgang von Goethe, lui-même se chargeant de lithographier les planches et de les colorier à l'aquarelle.

La plupart des œuvres de Delacroix sont d'inspiration littéraire. Il en était déjà ainsi de sa *La Barque de Dante*. Il en sera de même de son *Sardanapale*, inspiré d'un poème de Byron ; il en sera également ainsi de sa *Barque de don Juan*, tiré d'un autre poème de Byron, et il en sera encore ainsi de quantité d'autres peintures qui sortent tout droit des œuvres de Shakespeare, de Goethe ou d'autres écrivains, notamment Walter Scott, Dante et Victor Hugo. Les "Pirates africains enlevant une jeune femme", au Louvre, seraient vraisemblablement inspirés par une de ses Orientales (*la Chanson du Pirate*).

Olivier Delahaye est un homme de cinéma. Directeur, producteur exécutif, scénariste, directeur de photographie ou éditeur, il joue de rôles principaux dans l'activité cinématographique en France et dans le monde. Il a fait des études de Droit, d'Histoire et de Philosophie.

Il a fondé Planete Spots, une des plus importantes maisons de production de films en Europe. Avec cette société il a produit plus de 300 spots commerciaux pour la TV, 10 documentaires pour Arte, France2 ou France3, 15 films de courte durée et 50 programmes de courte durée pour Arte en relation aux inventions pendant le 20^{ème}. Siècle.

Ses films les plus connus sont : *Sotigue visite Kirili...à l'Orangerie des Tuileries* (2008), *Nothing but the Truth, une vérité sud-africaine* (2008), *La Caméra de Bois* (2003) et *Une aventure de Béatrice Matin* (1995).

Il a dirigé aussi des films sur des maladies génétiques et des films sur artistes (comme le peintre François Bard ou Sotigui Kouyaté). Comme écrivain, on peut signaler « Le Ventre lisse » (2006), l'histoire d'un garçon en quête de la signification de la vie.

Sonia Delaunay, née **Sarah Stern** le 14 novembre 1885 à Gradijsk, près d'Odessa en Ukraine) et morte le 5 décembre 1979 à Paris, est une artiste peintre d'origine russe et naturalisée française.

Arrivée à Paris en 1905, elle fréquenta l'Académie de la Palette à Montparnasse, mais s'en écarta, préférant parcourir les expositions et galeries. Cette année-là, on pouvait y découvrir les *Grandes Baigneuses* de Cézanne, ainsi que les travaux de Van Gogh, Gauguin, Bonnard, Vuillard, Derain ou Matisse. Au Salon d'automne, le critique d'art Louis Vauxcelles dénomma *Les Fauves* ces peintures aux couleurs vives Sonia fut quant à elle, très inspirée par ces artistes, sans pour autant parvenir à un travail original.

Elle rencontra le collectionneur et galeriste allemand, Wilhelm Uhde. Ils se marièrent en 1908. Bien que cette union ait été un échec, elle permit à Sonia d'être introduite dans l'élite artistique et littéraire de Paris. De plus, c'est dans la galerie d'Uhde que Sonia rencontra pour la première fois Robert Delaunay, un homme aspirant à être peintre et qui allait bientôt devenir son deuxième mari. C'était début 1909.

Au niveau artistique, pendant trente ans de vie commune, ils travaillèrent en association étroite. Ils aimaient échanger leurs idées, leurs points de vue, et se nourrir de leurs talents l'un et l'autre.

Tous deux étaient fascinés par la recherche sur la couleur d'Eugène Chevreul, chimiste qui publia en 1839 sa théorie sur les relations entre les couleurs dans *De la loi du contraste simultané des couleurs*. Tout comme Delacroix et les Impressionnistes, Robert Delaunay s'en inspira beaucoup pour peindre. Sonia, quant à elle, utilisait les couleurs de façon plus instinctive.

Ils fondent en 1911 un mouvement pictural, l'orphisme. Nom malheureux donné par leur ami Guillaume Apollinaire, qui ne comprenant pas ce qu'il voyait, a rendu un peu plus compliqué un mouvement déterminant de l'art du XX^e siècle. Ce mouvement se caractérise par l'utilisation de couleurs vives et des formes géométriques. Son travail s'applique à la peinture, la fabrication textile, la céramique...

Sonia refusait la distinction trop nette entre les *Beaux-arts* et l'art décoratif ou appliqué. Non seulement elle peignait des tableaux, mais elle fabriquait aussi des objets de décoration (des coussins, abat-jours, boîtes), ou créait des vêtements faits de formes géométriques de couleurs vives et matières variées. On aurait pu croire que ces créations vestimentaires étaient inspirées du cubisme, en réalité, elles étaient plutôt marquées par le souvenir du travail accompli par une paysanne russe.

Sonia Delaunay fut la première femme à avoir eu, de son vivant, une rétrospective au musée du Louvre (1964).

Denis Diderot, né le 5 octobre 1713 à Langres et mort le 31 juillet 1784 à Paris, est un écrivain, philosophe et encyclopédiste français.

Diderot est reconnu pour son érudition, son esprit critique et un certain génie. Il laisse son empreinte dans l'histoire de tous les genres littéraires auxquels il s'est essayé : il pose les bases du drame bourgeois au théâtre, révolutionne le roman avec Jacques le Fataliste, invente la critique à travers ses Salons et supervise la rédaction d'un des ouvrages les plus marquants de son siècle, la célèbre Encyclopédie. En philosophie également, Diderot se démarque en proposant plus de matière à un raisonnement autonome du lecteur plutôt qu'un système complet, fermé et rigide. Rien en fait ne représente mieux le sens de son travail et son originalité que les premiers mots de ses Pensées sur l'interprétation de la nature (1753).

Mal connu de ses contemporains, éloigné des polémiques de son temps et des conventions sociales, mal reçu par la Révolution, il devra attendre la fin du XIXe siècle pour recevoir enfin l'intérêt et la reconnaissance de la postérité dans laquelle il avait placé une partie de ses espoirs.

Diderot a touché à tous les genres littéraires tout en s'y montrant souvent novateur.

En tant qu'écrivain de fiction, Diderot s'est illustré dans le roman et au théâtre. Dans ces deux genres, malgré une production limitée il est parvenu à marquer l'histoire de la littérature par son style qui modernise le roman et le développement d'un nouveau genre théâtral, le drame bourgeois.

À partir de 1747, à 34 ans, Diderot dirige et rédige, avec D'Alembert, l'Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers. Il s'investira dans la rédaction, la collation, la recherche, la réalisation des planches de 1750 à 1765. Il a personnellement rédigé le *Prospectus* (paru en 1750) et plus d'un millier d'articles.

Diderot a mené une importante activité de critique publiée surtout dans la Correspondance littéraire, philosophique et critique. Diderot a rédigé de nombreux comptes rendus de lectures pour la Correspondance littéraire, philosophique et critique. Mais il a également rédigé plusieurs ouvrages ou « postface » à portée critique qui traitent de ses conceptions du théâtre ou d'auteurs en particulier.

On conserve de Diderot deux importants corpus de correspondance, outre sa correspondance générale. Le premier se constitue des 187 lettres conservées adressées à son amante, Sophie Volland. Le second est un échange avec Falconet sur l'immortalité de l'artiste, l'art et la postérité.

Fédor (Fiodor) Mikhaïlovitch Dostoïevski est un écrivain russe, né à Moscou le 30 octobre du calendrier julien/11 novembre 1821 et mort à Saint-Pétersbourg le 28 janvier du calendrier julien/9 février 1881. Il est généralement considéré comme l'un des plus grands romanciers russes, et a influencé de nombreux écrivains et philosophes.

Après une enfance difficile, il fréquente une école d'officiers et se lie avec les mouvements progressistes russes. Arrêté pour cette raison en 1849, il est déporté dans un bagne de Sibérie pendant quatre ans. Redevenu sous-lieutenant, il démissionne de l'armée en 1860 et s'engage vraiment dans l'écriture. Épileptique, joueur couvert de dettes et d'un caractère sombre, Dostoïevski mène d'abord une vie d'errance en Europe, dans lequel il devient un fervent « libéral » pour son pays et surtout un patriote convaincu, avant d'être reconnu à son retour en Russie en 1871 après la publication de *Crime et Châtiment* (1866) et de *L'Idiot* (1868) qui ouvrent la période de la maturité où l'auteur écrit ses œuvres les plus abouties : *L'Éternel Mari* (1870), *Les Démons* (1871) et *Les Frères Karamazov* (1880).

Ses romans sont parfois qualifiés de « métaphysiques » tant la question angoissée du libre arbitre et de l'existence de Dieu est au cœur de sa réflexion tout comme la figure du Christ. Cependant ses œuvres ne sont pas des « romans à thèse », mais des romans où s'opposent de façon dialectique des points de vue différents avec des personnages qui se construisent eux-mêmes, au travers de leurs actes et de leurs interactions sociales.

Jean Philippe Arthur **Dubuffet**, né au Havre le 31 juillet 1901 et mort à Paris le 12 mai 1985, est un peintre, sculpteur et plasticien français. Il est également l'auteur de vigoureuses critiques de la culture dominante, notamment dans son essai *Asphyxiante culture*.

L'œuvre de Dubuffet est constitué de milliers de peintures, dessins, sculptures qui s'étendent de 1942 à sa mort. Prolifique et protéiforme, il comprend de nombreuses périodes et styles différents, allant de la plus pure abstraction « matérielle » à des scènes pittoresques ressemblant aux dessins d'enfants, en passant par des collages de toutes sortes.

La fascination de Dubuffet pour la production picturale des malades mentaux, des prisonniers et des enfants l'amènera à développer un art dégagé de la sécheresse des codes bourgeois et de l'intellectualisme. Son travail et ses analyses se réclament souvent d'un art primitif, populaire ou enfantin.

Dubuffet semble faire table rase de tout savoir-faire. Marqués par les graffitis et les dessins d'enfants, on trouve beaucoup de portraits et de personnages traités de manière naïve ou grotesque. Volontairement malhabiles, ils sont peints de manière frontale, sans perspective. Parfois incisés dans la matière même du tableau, ils semblent en surgir, comme dans la série des *Corps de Dames* (1950-1951) qui fait la transition avec la partie totalement abstraite, matérielle, de la production de Dubuffet. Dans les années 1970, Dubuffet reviendra aux figures de personnages enfantins, dessinées de manière plus précises, aux traits épais, intégrés dans des assemblages (*Théâtres de Mémoire*) ou des compositions aux couleurs vives exécutées de manière spontanée et violente (*Psycho-sites* et *Sites Aléatoires* (1981-1982)).

Dans une volonté de dépersonnalisation, Dubuffet fait une plongée dans la matière et l'abstraction totale entre 1957 et 1960, avec des séries comme les *Célébrations du Sol* ou les *Matérialogies* qui le relieront à l'art informel. Dubuffet utilise alors des techniques mixtes de peinture à l'huile épaissie avec des matériaux comme le sable, le goudron et la paille, donnant à ses pièces une surface exceptionnellement texturisée et une consistance rugueuse.

Dès 1962, il fait des séries de dessins au stylo, de manière un peu automatique, débutant ainsi le cycle de l'*Hourloupe* qui durera jusqu'en 1974. Le nom est le titre d'un livre contenant des dessins au crayon à bille. Avec l'*Hourloupe*, il prend le contre-pied de ses œuvres antérieures, faisant disparaître toute texture pour une quadrichromie largement cloisonnée, avec hachures et aplats, qu'il décline en tableaux, sculptures et vastes installations.

Dubuffet abandonne alors la peinture à l'huile et les matériaux naturels pour les peintures vinyliques et les markers et, à partir de 1966, afin de passer à de grandes réalisations en volume, il apprend à maîtriser le polystyrène, le polyester, l'époxy, le béton projeté et les peintures polyuréthane. Essentiellement abstraite, cette vaste prolifération systématique peut former ici des objets, là des plantes, ou encore même des personnages pouvant se mouvoir et interagir.

Dubuffet a inventé l'expression Art Brut (dont il a « déposé » le brevet) pour désigner l'art produit par des non-professionnels travaillant en dehors des normes esthétiques convenues, restés à l'écart du milieu artistique, ou ayant subi une rupture sociale et psychologique suffisamment forte pour qu'ils se retrouvent totalement isolés et se mettent à créer. L'histoire de l'Art Brut est intimement liée à la vie de Dubuffet, et c'est avant tout l'histoire d'un collectionneur et d'un amateur passionné.

Marcel Duchamp (1887-1968) est un peintre, plasticien, homme de lettres français, naturalisé américain en 1955. Inventeur des ready-made au début du XXe siècle, sa démarche artistique exerce une influence majeure sur les différents courants de l'art contemporain.

Il est issu d'une famille de six enfants, dont le sculpteur Raymond Duchamp-Villon (1876-1918) et les peintres Jacques Villon (Gaston Duchamp, 1875-1963) et Suzanne Duchamp (1889-1963). C'est auprès de ses frères, de sa sœur et de leurs amis qu'il entreprend son apprentissage de la peinture. À ses débuts, il fréquente principalement des artistes d'inspiration cubiste tels que Fernand Léger et Robert Delaunay, ou encore Albert Gleizes et Jean Metzinger, auteurs de l'ouvrage *Du Cubisme* qui pose les bases théorique du cubisme en 1912.

En 1913, aux États-Unis, les nouvelles recherches européennes sont présentées lors de l'exposition Armory show à New York. Le Nu descendant un escalier provoque hilarité et scandale. Cette œuvre dénote des tendances cubistes au futurisme de la « photo-dynamique ». Il s'écarte de la peinture, vers 1913-1915, avec les premiers ready-made, objets « tout faits » qu'il choisit pour leur neutralité esthétique : *Roue de bicyclette* (1913), *Porte bouteilles* (1914), *Fontaine* (1917), un urinoir renversé sur lequel il y appose la signature « R. Mutt ». Cet objet est refusé par les organisateurs de l'Armory show. À New York entretient des liens avec Man Ray, Alfred Stieglitz et Francis Picabia avec qui il fonde la revue *291*.

Il eut un impact non négligeable sur le mouvement dadaïste, courant auquel on peut rattacher *Mariée mise à nu par ses célibataires, même* (1912-1923).

Duchamp était préoccupé par le temps, la vitesse et la décomposition des mouvements. Ce qui l'a justement amené, en 1925, à faire du cinéma expérimental, appelé l'« Optical cinema », avec son unique film *Anemic cinema* (35 mm, noir et blanc de 7 min). Son film présente des plaques rotatives qui deviendront plus tard, en 1935, les *Rotoreliefs*. Ces plaques tournantes comportent des jeux optiques, des jeux de mots, et de la géométrie.

À travers ses œuvres, Duchamp mène une réflexion sur la notion d'Art, sur l'esthétique, préparant ainsi ce qu'est l'art conceptuel. Le pop'art et le happening ont aussi fait de fréquents emprunts aux pratiques et démarches artistiques de Duchamp. Les écrits de Marcel Duchamp ont été publiés sous les titres *Duchamp du signe* (1958) et *Marchand du sel* (1958). Il fut également le créateur d'un personnage fictif, Rrose Sélavy, sculpteur et auteur d'aphorismes maniant la fausse contrepèterie et l'allitération.

Marcel Duchamp a révolutionné la conception académique de l'art qui, jusqu'alors, ne jugeait la valeur d'une œuvre qu'à l'aune des efforts et du travail dispensés pour une finalité édifiante. L'hétérogénéité de ses moyens d'expression et la complexité de ses œuvres, de la peinture (*Nu descendant un escalier* en 1913), à l'installation plastique la plus hermétique (*Étant donnés...*, "inachevée" en 1966) en passant par les objets « tout fait » (*Fontaine*, *Porte-bouteilles*) décrétés œuvres d'art par sa seule volonté, associées à sa constante revendication du « droit à la paresse », ne permettent de le classer dans aucun des mouvements artistiques du XXe siècle. Duchamp a traversé le cubisme, le futurisme, Dada et le surréalisme en s'excluant de lui-même de tout courant.

Raoul Dufy, né le 3 juin 1877 au Havre et mort le 23 mars 1953 à Forcalquier, est un peintre, dessinateur, graveur, illustrateur de livres, créateur de tissus, céramiste, créateur de tapisseries et de mobilier, décorateur d'intérieur, décorateur d'espaces publics et décorateur de théâtre français.

Raoul Dufy subit d'abord l'influence d'Eugène Boudin et de l'impressionnisme, mais il n'en retient pas la touche *en virgule* : la sienne devient par contre de plus en plus large et vigoureuse, comme on peut le voir dans *La Plage de Sainte-Adresse* (1904) et *Après le déjeuner* (1905-1906). Il faut souligner une maîtrise précoce de l'aquarelle, et déjà des indices de son style propre futur dans une œuvre comme le 14- juillet 1998 *au Havre* où les teintes sont complétées à l'encre de Chine.

Raoul Dufy découvre Matisse et Signac. Dans *La Place du village* (1906), les roses et les verts sont prises dans des traits assez épais soulignant les architectures. Les ombres sont franches. Un petit drapeau français dans un ciel encore impressionniste annonce les couleurs vives des rues pavoisées du Havre, qu'il peindra en compagnie de Marquet. Dans *Le Port du Havre* (1906), les fumées des bateaux sont parcourues de frémissements et d'ondulations qui s'accroîtront par la suite dans le style propre de Dufy. Les taches blanches des hangars et des bateaux viennent, avec quelques drapeaux français, éclairer un ensemble encore un peu trop terne pour être véritablement fauve.

Par contre, le *Nu rose au fauteuil vert (Claudine de dos)* (1906) est de facture très nettement fauviste. La palette est proche de celle du Matisse des *Intérieurs* de Collioure ou de *La Raie verte (Portrait de Madame Matisse)* de 1905. Il faut remarquer les plans secondaires traités par touches larges et parallèles, qui font penser à Cézanne, bien que Dufy n'ait pas encore une bonne connaissance de l'œuvre de ce peintre. Dans les arrière-plans de *La balançoire* (1905-1906), la touche *en bâtonnets* fait penser à certain van Gogh de Provence.

En 1907, Dufy peut admirer les tableaux de Cézanne lors de la rétrospective au Salon d'Automne. Afin de comprendre Cézanne sur les motifs mêmes qu'il a peints, il part pour l'Estaque avec Georges Braque. Dans *L'Estaque* (1908), les formes, tout juste suggérées par des lignes bleues dans les lointains, rappellent les *Montagne Sainte-Victoire* du Cézanne de la maturité. Les maisons du *Village au bord de la mer* (1908) sont réduites à une géométrie simple. Les touches sont « cézanniennes » (obliques et posées à la brosse plate), les tons sont peu contrastés. *L'Arbre à l'Estaque* (1908) de Dufy aurait pu être signé par le Georges Braque des *Maisons à l'Estaque* (1908). Équarries comme des morceaux de roche, les maisons de Braque et de Dufy, ne sont guère plus minérales que le ciel, la mer ou les arbres. Comme pour Cézanne, le vrai sujet de leurs tableaux est le volume et la profondeur. Toutefois Dufy s'évadera assez vite vers d'autres recherches, alors que Braque chercha à développer et épuiser les ressources de la géométrisation des motifs.

Raoul Dufy ne frôlera pas même la presque abstraction du cubisme synthétique. Il reste attaché à la lisibilité de ses toiles. Ses couleurs gagnent en éclat et en diversité. Il est possible que Dufy ait influencé Picasso qui souvent reprenait à son compte les idées d'autres peintres. *La Cage d'oiseaux* (1923) du peintre espagnol présente bien des parentés avec *La cage d'oiseau* (1913-1914), jusqu'au titre de l'œuvre qui ne diffère que par un pluriel. Mais alors que chez Picasso la couleur est solidaire du trait, les aplats de Dufy s'imposent sans relation nécessaire avec un dessin allusif, rudimentaire.

1913 est l'année charnière et *La grande baigneuse* aux formes massives est un adieu au cubisme. À l'arrière-plan de son corps massif, traité comme une articulation de parties cylindriques, s'étage un paysage réduit aux volumes mais dont les nombreuses maisons constituent une préfiguration des vues de Vence.

Dans *Le Jardin abandonné* (1913), le style propre de Raoul Dufy est presque mis en place : couleurs vives déterminant des zones relativement arbitraires auxquelles se surajoutent les dessins des divers éléments.

Dufy se rend compte que, pour l'œil, les couleurs n'appartiennent pas indéfectiblement à une chose : ce ne sont pas des qualités qui n'auraient pas d'existence hors une substance. Elles ont leur vie propre, débordent les objets, et cela surtout dans l'expérience de la perception du mouvement. D'où l'usage de ce que Pierre Cabanne appelle « *les flaques de couleurs juxtaposées* ». La dissociation entre la couleur et le dessin est parfois très poussée, et Dufy installe souvent les objets réduits à un contour.

L'aquarelle, la gouache, qui prennent de plus en plus d'importance après 1930, lui offrent davantage de possibilités pour poursuivre cette expérience. Les « flaques » du fond sont étendues sur un papier préalablement mouillé et tendu sur une planche à dessin. Quand elles sont sèches, il dessine au pinceau fin les divers objets du motif. *Le Bel Été* (1940) en est un remarquable exemple. Cette technique demande une très grande assurance, acquise par l'incessante pratique du dessin.

Ses dessins témoignent de plus que de l'habileté. Et même si, « *il lui arrivait de dessiner des deux mains en même temps* », l'art de Dufy ne tient pas dans une simple virtuosité contenant en soi seul son intérêt. C'est l'aboutissement d'un travail incessant couronné par le génie que n'explique jamais la facilité. La main obéit à un regard scrutateur et rapide. À première vue, ses dessins semblent fouillés, voire surchargés, mais un peu d'attention révèle que Dufy est allé droit à l'essentiel. Nous croyons d'abord avoir affaire à une œuvre baroque, et nous voyons vite que la plus grande simplicité, l'économie de moyens peut donner le sentiment de la richesse et presque de l'exhaustivité.

Dans *Le Grand Orchestre* (encre de Chine de 1936), contrebasses et violoncelles, grosse caisse et tambours font l'objet d'un dessin précis. Est-ce un hasard ? Dufy vient d'une famille où la musique tenait une très grande importance. Or ces sons graves, ces « *voix paternelles* » soutiennent de leur force et de leur profondeur la voltige des accords émanant des autres instruments. Ceux-ci sont suggérés, stylisés par des traits rapides.

La joie de vivre et de dévoiler la vie soutient chaque tableau, chaque gouache, chaque dessin. Dufy promène un regard émerveillé sur le monde et nous invite à une fête qui n'a rien de superficiel et de mondain. « *Si je pouvais exprimer toute la joie qui est en moi !* » disait-il. Il y est largement parvenu, et peu d'œuvres sont une telle invitation à cheminer vers un horizon de bonheur.

Environ 3 000 toiles, 6 000 grandes aquarelles, 6 000 dessins, des bois gravés, des lithographies, des tapisseries, des tissus...

Alexandre Dumas fils, né le 27 juillet 1824 à Paris et mort le 27 novembre 1895 à Marly-le-Roi, est un romancier et auteur dramatique français. Il fut comme son père un auteur à grand succès et reste connu principalement pour son roman *La Dame aux camélias* ainsi que ses deux pièces *Le Fils naturel* et *Un Père prodigue*.

Fils d'Alexandre Dumas et de Catherine Laure Labay, il fut placé très tôt en pension. Il fut déclaré enfant naturel, de père et de mère inconnus. Ses parents le reconnurent en mars 1831, à l'âge de sept ans. Après un difficile combat mené par ses parents pour sa garde, il fut confié à son père. C'est pourquoi il garda toute sa vie, envers son père, un profond ressentiment qui se manifesta dans ses œuvres, marquées par le thème de la désagrégation de la famille et inspirées par un certain moralisme et une certaine ténacité, il parvint tout de même à surmonter sa détresse.

Admirateur de George Sand, adapta pour la scène son roman *Le Marquis de Villemer*.

Il fut élu à l'Académie française en 1874.

Très marqué par son enfance douloureuse et son illégitimité, il se fera le porte parole des causes singulières et dénoncera les faits de société choquants. Dans *Le Fils naturel* ou *Un Père prodigue*, il critique vivement le sort réservé par la société aux femmes délaissées et aux enfants illégitimes. C'est pourquoi il fut catalogué comme auteur à scandales. Pour autant, l'écrivain se fera promoteur de la contestable Loterie des lingots d'or organisée par le pouvoir en 1851.

Il écrit en 1872 *La question de la femme* pour l'association de *L'émancipation progressive de la femme*, crée par Arlès-Dufour et Julie-Victoire Daubié. Ce texte, préfacé par la journaliste Julie-Victoire Daubié, sera interdit au colportage en 1873.

Jean Dutourd, né le 14 janvier 1920 à Paris est un romancier et essayiste français.

Jean Dutourd fut mobilisé et fait prisonnier au bout de quinze jours de guerre. Il s'évada six semaines plus tard, revint à Paris et passa une licence de philosophie à la Sorbonne. Ensuite de quoi il entra dans la Résistance. Arrêté au début de 1944, il s'évada à temps pour participer à la libération de Paris.

Son premier ouvrage, *Le Complexe de César*, parut en 1946 et obtint le prix Stendhal. Jean Dutourd a été conseiller littéraire au sein de la maison Gallimard de 1950 à 1966. Il a été aussi éditorialiste et a succédé à Paul Gordeaux comme critique dramatique au quotidien *France Soir*.

Il est longtemps intervenu presque quotidiennement au cours de l'émission *Les Grosses Têtes*, sur RTL, présentée par Philippe Bouvard, émission au cours de laquelle il n'hésitait pas à tricher. Par la suite, il répondait tous les jours par téléphone à deux questions posées par Philippe Bouvard et, une fois dans l'année, se rendait à l'émission en qualité d'invité d'honneur. Il a arrêté sa participation quotidienne à l'émission depuis septembre 2008.

De sensibilité monarchiste, Jean Dutourd est membre du comité de soutien du mouvement L'Unité capétienne, où l'on trouve les noms de Marcel Jullian, André Castellet, Gonzague Saint-Bris, Reynald Secher ou encore Georges Bordonove. Il s'est présenté sous les couleurs de l'Union démocratique du travail (mouvement des Gaullistes de gauche) aux élections législatives de 1962, dans la circonscription de Rambouillet mais fut battu par le député sortant. Par la suite, il s'affirmera et sera reconnu comme un homme de droite.

Jean Dutourd fut élu en 1978 à l'Académie française, au fauteuil de Jacques Rueff. Il est également élu à l'Académie nationale des Sciences, Belles-lettres et Arts de Bordeaux.

Peu avant son entrée à l'Académie française, il a été la cible d'un attentat qui détruisit son appartement parisien, le 14 juillet 1978, sans faire de victime.

Il a été influencé par le duc de Saint-Simon, Stendhal et Jean Giono.

Il préside l'association Défense de la langue française.

Thierry Fischer est un directeur d'orchestre et flûtiste suisse, naît à Genève le 28 Septembre 1957. Fischer a étudié la flûte avec Aurèle Nicolet et a commencé sa carrière en tant que flutiste principal à Hamburg et à l'Opéra de Zurich, où a fait ses études avec Nikolaus Harnoncourt. A commencé sa carrière de directeur à 30 ans à la Chamber Orchestra of Europe , où au même temps il était flutiste principal sous la direction de Claudio Abbado. Entre 1997 et 2001 il a été le Directeur principal de la Netherlands Ballet Orchestra, et à partir de 2001 et jusqu'à 2006 il a été le Directeur titulaire de la Ulster Orchestra à Belfast. En 2006 il a été nommé Directeur titulaire de la BBC National Orchestra of Wales et en avril 2008 de la Nagoya Philharmonic Orchestra. En Septembre 2009 en plus il a été nommé Directeur Musical de la Utah Symphony.

Alain-Fournier, demi-pseudonyme d'**Henri-Alban Fournier** (3 octobre 1886 - 22 septembre 1914) est un écrivain français, mort à l'âge de 27 ans après avoir écrit un unique roman, *Le Grand Meaulnes*.

Pour faire son service militaire en 1908-1909 au 288ème Régiment d'Infanterie à Mirande (Gers), il interrompt ses études en 1907 et ne les reprend pas. Il publie quelques textes, poèmes, essais, contes, réunis par la suite dans un recueil intitulé *Miracles*. Mais surtout il élabore lentement, douloureusement, l'œuvre qui le rendra célèbre.

Lieutenant de réserve, il quitte son domicile parisien (où il a écrit *Le Grand Meaulnes*) pour rejoindre en campagne dès la mobilisation de son régiment d'infanterie. Au front, une patrouille dont Alain-Fournier fait partie reçoit l'ordre d'attaquer une ambulance allemande et obéit. Les Allemands réagissent à ce crime de guerre en exécutant les soldats français, parmi lesquels Alain-Fournier. On porta Fournier disparu au cours des combats des Éparges, près de Verdun, le 22 septembre 1914, dans les premiers affrontements de la Première Guerre mondiale. Cette disparition fit travailler l'imaginaire de beaucoup de contemporains jusqu'à ce que Henri Alban Fournier fût officiellement déclaré mort pour la France en juin 1920 par un jugement du tribunal civil de la Seine et que son corps fût retrouvé et identifié en 1991 à quelques centaines de mètres de la Tranchée de Calonne. Il avait été enseveli dans une fosse commune creusée par l'armée allemande à Dommartin-la-Montagne, avec 20 autres soldats français originaires pour la plupart de la région de Mirande.

Il est inhumé l'année suivante dans le cimetière militaire de Saint-Rémy-la-Calonne.

Son nom figure sur les murs du Panthéon de Paris dans la liste des écrivains morts au champ d'honneur pendant la guerre 1914-1918.

La légende d'un écrivain qui n'aurait écrit qu'un seul roman a pu contribuer à caractériser la gloire d'Alain-Fournier. Cependant, le texte *Colombe Blanchet*, que Jean Paulhan contribua à mettre en forme en 1920, prouve que l'œuvre d'Alain-Fournier ne peut être restreinte au *Grand Meaulnes*.

Pierre Albert Émile Ghislain Francastel est un historien et critique d'art français, né le 8 juin 1900 à Paris, où il est mort le 2 janvier 1970. Il est une figure majeure de l'histoire de l'art au XXe siècle, considéré comme un des fondateurs de la sociologie de l'art.

Il est issu d'une famille d'artistes et de journalistes et, par sa mère d'une famille de la noblesse belge. Il passe la majeure partie de son enfance à Versailles et il est atteint de poliomyélite durant son adolescence dont il subit les séquelles jusqu'à la fin de sa vie. En parallèle à ses études littéraires classiques à la Sorbonne, il est attaché au service architecture du Château de Versailles en 1925. Il soutient sa thèse de doctorat en 1930 sur la sculpture dans ce domaine royal. Il est aussi chroniqueur dans plusieurs revues dont le *Journal des débats*. Nommé à l'Institut français de Varsovie il assure les enseignements d'histoire de l'art et côtoie à l'université de Varsovie les historiens de l'art des pays de l'Est et leurs théories matérialistes.

De retour en France, il est nommé en 1936 maître de conférences à l'Université de Strasbourg. Réfugié dans le maquis en 1943, il participe activement à la Résistance. Il est nommé conseiller culturel à l'ambassade de France en Pologne en 1945 où il organise plusieurs expositions. En 1948, Lucien Febvre lui confie un poste de directeur d'étude en sociologie des arts plastiques à la VI^e section de l'École pratique des hautes études qu'il vient de fonder (devenue depuis École des hautes études en sciences sociales, EHESS).

Il désigne sa théorie sous le terme "sociologie historique comparative" : pour lui, l'art n'est pas seulement un pur plaisir esthétique mais une production sociale en relation étroite avec son environnement politique, religieux et scientifique. L'histoire de l'art ne se limite plus seulement à l'analyse des œuvres et leur attribution mais surtout la confrontation de l'œuvre à son époque et à son contexte de création. Il est probablement le premier à introduire ces paradigmes en France, c'est la raison pour laquelle il devient proche des historiens de l'école des Annales. Il applique ses méthodes aussi bien à la Renaissance italienne, qu'à l'art français du XIXe siècle ou encore à l'Art moderne. Il développe ses théories dans ses principaux ouvrages que sont *Art et Sociologie* (1948) et *Peinture et Société* (1951).

Anatole France, de son nom exact **François-Anatole Thibault**, est un écrivain français, né le 16 avril 1844 à Paris, mort le 12 octobre 1924 à Saint-Cyr-sur-Loire (Indre-et-Loire). Il est considéré comme l'un des plus grands écrivains de la Troisième République dont il fut également l'un des plus importants critiques littéraires.

Il devint l'une des consciences les plus significatives de son temps, s'engageant en faveur de nombreuses causes sociales et politiques du début du XXe siècle.

Il reçut le Prix Nobel de littérature en 1921.

Les principaux thèmes de son œuvre en prose émergent du recueil *Balthazar* et du roman plusieurs fois remanié *Le Crime de Sylvestre Bonnard*. Marie-Claire Bancquart signale entre autres le personnage de l'érudit sensible, ridicule ou aimable, qui a sa vie derrière lui, la bibliothèque (qui possède une présence charnelle), l'action et la justice. Ces thèmes sont particulièrement exposés dans des discours ou des conversations par des personnages tels que Sylvestre Bonnard, Jérôme Coignard et M. Bergeret. Le style de France, souvent qualifié de classique, se caractérise par une ironie amusée, parfois douce et aimable, parfois noire et cruelle, qui exprime son scepticisme foncier à l'égard de la nature humaine, de ses aspirations et de la connaissance, en particulier l'histoire.

L'œuvre d'Anatole France tranche tant avec les courants littéraires de son temps (naturalisme) qu'avec la politique française en matière d'éducation après la guerre franco-allemande de 1870.

Il refuse le réalisme de Zola, qu'il juge brutal, et, à l'esprit scientifique en littérature, il oppose des écrivains comme Dickens et Sand.

C'est dans le même esprit qu'il aborde l'histoire, se défiant des prétentions scientistes, non pour réduire cette discipline à une fable, mais pour souligner les incertitudes qui lui sont inhérentes. L'histoire est un thème qui revient souvent dans ses œuvres. Le style qu'il utilise pour en parler est caractéristique de l'ironie et de l'humour franciens.

France utilise plusieurs types d'ironie : il peut s'agir de faire parler naïvement des personnages en sorte que le lecteur en saisisse le ridicule ou bien d'exprimer avec loquacité l'antithèse de ce que l'auteur pense, en faisant sentir l'ineptie des propos tenus. Le premier genre d'humour est le plus léger et imprègne tout particulièrement *L'Île des Pingouins*. La seconde sorte d'humour se manifeste surtout par une ironie noire qu'illustre par exemple le conte *Crainquebille*, histoire d'une injustice sociale.

Roger de la Fresnaye, né le 11 juillet 1885 au Mans et mort le 27 novembre 1925 à Grasse, est un peintre cubiste français.

À partir de 1908, il fut l'élève de Maurice Denis et Paul Sérusier à l'Académie Ranson. Il se fit construire un atelier de peinture et un atelier de sculpture au château de Beauvernay à Saint-Nizier-sous-Charlieu, propriété de ses ancêtres maternels où il passait la plupart des vacances depuis sa petite enfance. Il y a accueilli Jean Hugo et son épouse Valentine Gross, tous deux peintres, Irène Lagut, Alfred Courmes son seul élève, ainsi que des musiciens comme Georges Auric, Erik Satie, Francis Poulenc, etc.

La Fresnaye appartenait à une famille aristocratique dont les origines remontaient au XVe siècle. On pourrait épiloguer sur le côté "fin de race" d'un tempérament délibérément opposé à toute aventure. La Fresnaye est sans doute de ceux qui, avec Keyserling, pensent que "les révolutions sont faites pour sauvegarder les traditions". Et dans le Cubisme, ce qu'il verra surtout, c'est un ensemble d'éléments nouveaux susceptibles de contribuer à une renaissance de la tradition classique. Ses premières œuvres dénotent un sens vif et profond de la composition. Mais tout de suite s'affirme aussi chez lui un amour des aspects de la nature, amour à quoi son œuvre sera constamment fidèle. C'est donc à partir de la nature que La Fresnaye envisage l'art de peindre. Puis il exécute son œuvre sous le signe de la composition classique, ou sous celui de maîtres comme Le Greco ou Poussin. Naturellement, la discipline architecturale de Gauguin ou de Cézanne, préconisée à l'Académie Ranson, inspirera ses compositions des années 1910-1911, son *Eve*, ses *Nus dans les paysages* : œuvres simples, pures, robustes. C'est la mesure dite française, son élégance et son goût du bon ton.

Cependant, aux alentours de 1920, La Fresnaye abandonnera délibérément les fragmentations cubistes pour revenir à une conception définitivement réaliste, où le souvenir du Greco se manifestera. Loin de s'inspirer absolument du lyrisme échevelé du génial baroque, La Fresnaye penchera vers une préciosité stylisée et un jeu maniéré dont le charme est certain. En fait, son inspiration réaliste des dernières années ne contredisait pas tellement ses tentatives néo-cubistes, elle ajoutait seulement à celles-ci l'expression d'une mélancolie que légitimait peut-être le pressentiment d'une fin prochaine.

Eugène-Samuel-Auguste Fromentin, né le 24 octobre 1820 à La Rochelle, est mort le 27 août 1876 à Saint-Maurice (Charente-Maritime), il est un peintre et écrivain français.

Après une brillante scolarité, Eugène Fromentin partit en novembre 1839 à Paris où il obtint une licence en droit au début de l'année 1843. Son père lui donna alors l'autorisation d'entrer dans l'atelier du peintre Jean-Charles Rémond qu'il quitta bientôt pour celui de Louis Cabat, peintre spécialiste des paysages.

En 1846 il visita avec deux amis l'Algérie et put ainsi remplir ses carnets de croquis des paysages et des habitants de l'Afrique du Nord; il fut l'un des premiers dans le milieu artistique parisien à en faire des sujets de prédilections. Comme Théophile Gautier, il avait été fasciné par les envois de Prosper Marilhat au Salon de 1844.

Fromentin présenta au Salon de Paris de 1847, trois tableaux admis à l'unanimité (*Ferme aux environs de La Rochelle*, *Mosquée près d'Alger* et les *Gorges de la Chiffa*) puis à nouveau à celui de 1849 cinq tableaux dont une deuxième version des *Femmes d'Alger*; il exposa au Salon onze peintures en 1850, ainsi qu'en 1857 puis régulièrement entre 1859 et 1869, et aussi en 1872 et en 1876.

Fin 1852, il effectua le deuxième de ses trois voyages en Algérie : une mission archéologique lui fournit l'occasion d'approfondir son étude minutieuse des paysages et des mœurs algériennes. Ses notes lui permirent, à son retour, de donner à ses tableaux une exactitude réaliste. D'un certain point de vue, ses travaux ont été autant une contribution à l'ethnologie que des œuvres d'art.

Le style de Fromentin fut très influencé par Eugène Delacroix. Ses œuvres se distinguent par leur composition frappante, leur dextérité et l'utilisation de couleurs brillantes. Elles traduisent la grandeur inconsciente des attitudes barbares et animales.

La peinture de Fromentin n'est qu'une facette de son génie qui a été peut-être encore plus révélé dans la littérature, avec moins de profusion toutefois. En 1854, parut dans la *Revue de Paris*, *Un été dans le Sahara*, ce qui le fit élire membre correspondant de l'Académie de La Rochelle en 1856; encouragé par les critiques élogieuses, il entreprit la rédaction d' *Une année dans le Sahel* que publia d'abord *L'Artiste* en intitulant sa première partie « Alger, fragments d'un journal de voyage » en 1857. C'est la Revue des Deux Mondes qui reprit la publication en 1858 sous le titre *Une année dans le Sahel, journal d'un absent*.

Paul Gauguin (7 juin 1848 à Paris - 8 mai 1903 à Atuona, Hiva Oa, Îles Marquises) est un peintre postimpressionniste. Chef de file de l'École de Pont-Aven et inspirateur des Nabis, son œuvre est très largement considérée comme celle d'un peintre français majeur du XIXe siècle.

Début 1888, rejoint la Bretagne, où il est le centre d'un groupe de peintres expérimentaux connus comme l'école de Pont-Aven. Dans une lettre de 1888 écrite à Émile Schuffenecker, Paul Gauguin lui exprime son credo qui sera l'âme des contestations artistiques à venir : « *Un conseil, ne copiez pas trop d'après nature, l'art est une abstraction, tirez là de la nature en rêvant devant, et pensez plus à la création qu'au résultat. C'est le seul moyen de monter vers Dieu en faisant comme notre divin Maître, créer* ».

Sous l'influence du peintre Émile Bernard, son style évolue, il devient plus naturel et plus synthétique. Il cherche son inspiration dans l'art indigène, dans les vitraux médiévaux et les estampes japonaises. Cette année-là il peint *La vision après le sermon* aussi appelée *La Lutte de Jacob avec l'ange*, qui influencera Pablo Picasso, Henri Matisse et Edvard Munch.

Il découvre ces dernières à travers Vincent Van Gogh en 1888 alors qu'ils vivent ensemble deux mois (d'octobre à décembre) à Arles, dans le sud de la France, passant leur temps à peindre. Ils travaillent ensemble et peignent alors la série sur les Alyscamps.

En marge des Impressionnistes, Gauguin fut sans doute, avec Paul Cézanne et Vincent Van Gogh, le peintre de cette fin de XIX^e siècle qui eut le plus d'influence sur les mouvements de peinture du XX^e siècle. Cette influence réside probablement moins dans sa peinture que dans ses écrits, lesquels contiennent des formules qui, comme le dit Léon Gard, « flattent ce penchant des hommes pour les recettes mirifiques, en même temps que leurs instincts de garnements déchaînés qui se saoulent d'indiscipline », « Comment voyez-vous cet arbre ? Écrivait Gauguin, Vert? Mettez-donc le plus beau vert de votre palette; et cette ombre? Plutôt bleue? Ne craignez pas de la peindre aussi bleue que possible », ou encore : « Vous connaissez depuis longtemps ce que j'ai voulu établir : le droit de tout oser. »

Gauguin anima les mouvements mystiques et symbolistes de Pont-Aven, puis des Nabis où ses théories sur le cloisonnisme et le synthétisme étaient appuyées par les peintres Emile Bernard, Paul Sérusier et Maurice Denis et par le critique symboliste Albert Aurier. À la mort de Gauguin, à l'occasion d'expositions lui rendant hommage, ses idées s'étendirent, non sans extrapolation souvent, au Picasso de la période bleue et rose, puis aux groupes des fauves (André Derain, Raoul Dufy), des cubistes (Roger de La Fresnaye) et des expressionnistes allemands (Jawlensky, Mueller, Ernst Ludwig Kirchner).

Pierre Jules Théophile Gautier, né à Tarbes le 30 août 1811[] et mort à Neuilly-sur-Seine le 23 octobre 1872, est un poète, romancier, peintre et critique d'art français.

Le 27 juin 1829, Gautier rencontre celui qui allait devenir son « maître » en littérature, Victor Hugo. Cet événement précipite sa carrière d'écrivain. Tout en menant « toutes les grandes campagnes romantiques », il écrit un premier recueil de vers. L'œuvre sort en 1830 et passe totalement inaperçu. Il continue à fréquenter Victor Hugo et ses proches. C'est dans ce cénacle qu'il fait la connaissance de Célestin Nanteuil, qui trois ans plus tard, lorsque Gautier réimprime ses premiers vers dans un nouveau recueil, *Albertus*, l'illustre d'« une eau-forte ultra-excentrique ». Il rencontre également l'éditeur romantique Eugène Renduel, qui vient de publier les *Soirées de Walter Scott*, de Paul Lacroix. À sa demande il écrit en 1833 *Les Jeunes-France*, qui rendent compte avec truculence de la vie des artistes qui forment le Cénacle. Dans cet ouvrage « baroque », Gautier se fait le témoin lucide et ironique de ces « Précieuses Ridicules du Romantisme ». Honoré de Balzac, qui apprécie ces jeunes talents, lui propose de contribuer au journal *La Chronique de Paris* en 1836. Gautier y publie des nouvelles comme *La Morte amoureuse* et *La Chaîne d'or* et des critiques d'art. Il sera fort impressionné par le « maître » et plus tard, il contribuera à sa légende avec des portraits biographiques d'Honoré de Balzac.

Il travaille également pour le magazine de Charles Malo, *La France littéraire*, et pour le quotidien d'Émile de Girardin, *La Presse*. Dans ce journal, Gautier se charge d'abord de la critique d'art. On évalue à plus de deux mille le nombre des feuilletons et articles qu'il aurait rédigés pour ce journal. À côté de son travail de critique, qu'il poursuit au Moniteur, Gautier garde toujours une prédilection pour la poésie : elle demeure sa passion, sa distraction, son exercice quotidien. Ainsi, en 1852, paraît la première version de *Émaux et Camées*, recueil qui jusqu'en 1872 s'enrichit de poésies nouvelles.

En 1857, Gautier s'installe à Neuilly-sur-Seine, dans une petite maison où il se plaît à recevoir ses amis : Baudelaire qu'il rencontre régulièrement, Dumas fils, Ernest Feydeau, Gustave Flaubert, Puvis de Chavannes ou encore Gustave Doré.

Lors des salons littéraires de la princesse Mathilde, dont il est nommé bibliothécaire, Gautier rencontre également des écrivains comme Taine, Sainte-Beuve, Prosper Mérimée, les Goncourt ; des peintres comme Paul Baudry, Gustave Boulanger, Jean-Léon Gérôme ; des sculpteurs comme Carpeaux ; des savants comme Claude Bernard, Pasteur ou Berthelot. À cette époque Gautier fait figure de chef d'école. Baudelaire se déclare son disciple (il lui dédie *Les Fleurs du mal*, le qualifiant de « poète impeccable ») et Théodore de Banville lui dédie ses vers. En 1844 Théophile Gautier fonde le club des Hashischins avec Jacques-Joseph Moreau, club voué à l'étude du cannabis.

Élu en 1862 président de la Société nationale des Beaux-Arts, il est entouré d'un comité composé des peintres les plus prestigieux : Eugène Delacroix, Pierre Puvis de Chavannes, Édouard Manet, Albert-Ernest Carrier-Belleuse et Gustave Doré.

Profondément ému par les événements militaires de 1870, Gautier revient à Paris, où il finit ses jours, rongé par la maladie, mais conscient du devoir d'enseignement et d'exemple dont il est investi auprès des jeunes générations.

Philippe Geluck est un artiste belge né à Bruxelles le 7 mai 1954. Il est surtout connu pour être l'auteur de la série de bande dessinée *Le Chat*. Il participe également à plusieurs émissions télévisées en tant que chroniqueur, notamment en collaboration avec Laurent Ruquier.

Comédien de formation, il monte sur les planches du Théâtre national de Belgique en 1975. Il y joue *Roméo et Juliette*, *L'Opéra de quat'sous* ou encore *Faust*. En 1982, il crée seul en scène *Un certain plume* d'Henri Michaux et rencontre le succès.

À partir de 1978, il devient animateur d'émissions humoristiques au ton mordant à la RTBF : *Lollipop* (avec Malvira), *L'esprit de famille*, *L'empire des médias* ou encore *Les imbuables* et *Un peu de tout* avec les comédiens du Magic Land Théâtre.

En 1983, sur commande du quotidien belge francophone, *Le Soir*, il crée *Le Chat*, personnage de bande dessinée qui le rendra célèbre. Depuis sa première publication son succès n'a cessé de grandir et a largement dépassé les frontières de son pays natal puis de la francophonie.

Parallèlement à sa carrière de dessinateur, Philippe Geluck poursuit sa carrière en radio et télévision à la RTBF dans les émissions de Jacques Mercier. Entre 1988 et 1999, il fait partie de l'équipe du *Jeu des dictionnaires* et de *La Semaine infernale*. Il devient à partir de 1992 chroniqueur dans plusieurs émissions radiophoniques et télévisées françaises, notamment *Vivement dimanche prochain* (2000-2005 ; 2008-...), avec Michel Drucker, *On va s'gêner* (1999-), *On a tout essayé* (2000-2007) avec Laurent Ruquier.

Il contribue aussi régulièrement dans l'hebdomadaire satirique *Siné Hebdo*.

Alberto Giacometti, né à Borgonovo (commune de Stampa) dans le Val Bregaglia le 10 octobre 1901 et mort à Coire le 11 janvier 1966, est un sculpteur et peintre suisse.

Son père, Giovanni Giacometti, lui-même peintre, le pousse à s'intéresser à l'art. Il fait ses premières œuvres dans le domicile familial, essentiellement des portraits des membres de sa famille ou de ses condisciples, reprenant le style postimpressionniste paternel. Au terme de ses écoles obligatoires, Alberto part étudier à l'École des beaux-arts de Genève avant d'arriver à Paris en janvier 1922. Il fréquente l'atelier d'Antoine Bourdelle à l'académie de la Grande Chaumière de Montparnasse. Il découvre le cubisme, l'art africain et la statuaire grecque et s'en inspire dans ses premières œuvres. Ses sculptures sont en plâtre, parfois peintes secondairement, ou coulées en bronze, technique qu'il pratiquera jusqu'à la fin de sa vie.

Après avoir créé des sculptures « plates » ("Femme", 1929) et « ouvertes » (*Homme et Femme*, 1929), Giacometti se rapproche des surréalistes et expose à partir de 1930 aux côtés de Joan Miró et Jean Arp. Il rencontre Tristan Tzara, René Crevel, Louis Aragon, André Breton, Salvador Dalí, André Masson... Il adhère officiellement au groupe surréaliste parisien en 1931. Il y crée diverses œuvres ainsi que des gravures ou des dessins servant d'illustration pour des livres de René Crevel, Tristan Tzara ou André Breton. Il participe à la rédaction des revues du groupe.

Avec *La Boule suspendue*, Giacometti crée le premier « objet à fonctionnement symbolique » (1930) et une série de sculptures surréalistes qui enchantent Breton : *L'Objet invisible* (1934), ou "Le Palais à 4 heures du matin", à propos duquel il publie un texte capital. L'inquiétude, l'onirisme, l'incertitude, la violence sont les caractéristiques des sculptures de cette époque : "Cube", "Femme qui marche", *Femme couchée qui rêve*, *Femme égorgée*, *Cage*, *Fleur en danger*, *Objet désagréable à jeter*, *Table*, *Tête crâne*... La plupart de ses œuvres de jeunesse ou surréalistes sont connues par l'édition en bronze commencée dans les dix dernières années de la vie de l'artiste.

Exclu du groupe surréaliste (1935), Giacometti garde toutefois des relations amicales avec Michel Leiris et Georges Limbour, et ses sculptures ne cesseront d'être présentées dans les diverses expositions surréalistes.

A partir de 1935, Giacometti délaisse l'anecdote et les titres littéraires pour poursuivre une quête de la représentation de la réalité, produisant des séries de têtes pour lesquelles posent un modèle et son frère.

En septembre 1945, Giacometti revient à Paris. En octobre 1946, André Breton, de retour des États-Unis, déclare à la presse: "Au terme de ses nouvelles recherches, j'ai vérifié avec enthousiasme qu'en sculpture Giacometti était parvenu à faire la synthèse de ses préoccupations antérieures, de laquelle m'a toujours paru dépendre la création du style de notre époque." Néanmoins Giacometti décline la proposition de Breton de le rejoindre et de participer activement à l'exposition que Breton prépare à la galerie Maeght, "Le Surréalisme en 1947". Certaines de ses œuvres font néanmoins écho au surréalisme ("Le Nez" (1947-49), "La Main" (1947))

C'est dans cette période (1946-1947) que s'affirme le nouveau style de Giacometti, caractérisé par des hautes figures filiformes. Sa production est stimulée par les relations qu'il renoue avec le marchand new-yorkais Pierre Matisse, qui accueille sa première exposition personnelle d'après-guerre en janvier 1948. C'est seulement en juin 1951 qu'a lieu sa première exposition

d'après-guerre à Paris, à la galerie Maeght. Il y présente des œuvres déjà montrées chez Matisse, et plusieurs œuvres nouvelles, toutes en plâtre, dont le "Chat" et le "Chien".

En 1948, Jean-Paul Sartre avait signé la préface de sa première exposition à New York, "La recherche de l'absolu". En 1951, ce sont Leiris et Ponge qui accompagnent l'exposition chez Maeght. En 1954, Sartre écrit un autre texte de référence sur l'artiste. La même année, Giacometti rencontre Jean Genet, dont il fait le portrait, et c'est pour la publication de la galerie Maeght, "Derrière le miroir", que Genet écrit en 1957 un des plus brillants essais sur l'artiste, "L'Atelier d'Alberto Giacometti".

A partir du milieu des années 50, Giacometti réduit ses motifs à des têtes, des bustes et des figures. Représentant la France à la Biennale de Venise en 1956, Giacometti expose une série de figures féminines un peu moins grandes que nature, connues par la suite sous l'appellation de "Femmes de Venise", même si certaines furent montrées pour la première fois à Berne la même année.

A la fin de sa vie, Giacometti est comblé d'honneurs. Il remporte le prix Carnegie International en 1961, le grand prix de sculpture de la Biennale de Venise en 1962.

Les peintures et les dessins sont un pan important de l'œuvre de l'artiste. Il est connu essentiellement pour ses portraits, même s'il a fait quelques paysages ou natures mortes dans sa jeunesse. Il a également peint des tableaux abstraits dans les années 1920 et 1930.

Ses portraits sont faits soit d'après modèles mais également de mémoire. Le nombre de ses modèles est relativement limité.

Les portraits de Giacometti se caractérisent par l'absence de décor, le caractère quasi monochrome et sombre de la palette, l'attitude figé du modèle, toujours de face, qui contraste avec l'abondance des retouches au niveau du visage, jusqu'à en effacer l'esquisse initiale.

André Gide est un écrivain français né le 22 novembre 1869 à Paris, où il est mort le 19 février 1951.

Avec la volonté de liberté et d'affranchissement à l'égard des contraintes morales et puritaines, son œuvre s'articule autour de la recherche permanente de l'honnêteté intellectuelle : comment être pleinement soi, jusqu'à assumer son homosexualité, sans jamais démeriter à l'égard de ses valeurs.

Né dans une famille de la grande bourgeoisie protestante, partageant sa vie entre Paris et la Normandie, André Gide se découvre différent des autres. Passé par la Suisse pour soigner son état nerveux, il écrit *Paludes*, recueil de poésie symboliste et achève *Les Nourritures terrestres*, dont le lyrisme est salué par une partie de la critique à sa parution en 1897.

Il soutient le combat des Dreyfusards mais sans militantisme, préférant les amitiés littéraires comme avec Paul Valéry ou Francis Jammes, amitiés qui s'effaceront parfois au fil du temps. Il crée avec ses amis la Nouvelle Revue Française (NRF) dont il est le chef de file et joue alors un rôle important dans les lettres françaises d'autant que la revue s'est adossée aux éditions Gallimard pour créer une collection qui marquera tout le XXe siècle.

Parallèlement, André Gide publie des romans sur le couple comme *L'Immoraliste* ou *La Porte étroite* qui le font connaître. Ses romans publiés avant et après la Première Guerre mondiale (*Les Caves du Vatican* ; *La Symphonie pastorale*, qui traite du conflit entre la morale religieuse et les sentiments ; *Les Faux-monnayeurs*, à la narration non linéaire) l'établissent comme un écrivain moderne de premier plan auquel on reproche parfois une certaine préciosité. Cependant, les préoccupations d'une vie privée assumée et le désir de bousculer les tabous seront à l'origine de textes plus personnels comme *Corydon* ou *Si le grain ne meurt*, autobiographie qui relate sa petite enfance de grand bourgeois, ses attirances homosexuelles et sa vénération pour sa cousine Madeleine qu'il épousera.

Son œuvre trouve ensuite un nouveau souffle avec la découverte des réalités du monde auxquelles il est confronté. Ainsi le voyageur esthète découvre l'Afrique noire et choqué par la barbarie coloniale, il publie en 1927 le *Journal de son Voyage au Congo* dans lequel il dénonce le colonialisme : le texte fait grand bruit, mais Gide refuse de s'engager politiquement.

Au début des années 1930, il s'intéresse au communisme, s'enthousiasmant pour l'expérience russe dans laquelle il voit un espoir, un laboratoire de l'homme nouveau, mais désillusionné par son voyage en URSS en 1936, il publie son témoignage la même année, *Retour de l'URSS* qui lui vaut les attaques haineuses des écrivains communistes et du PCF. Il persiste cependant dans sa dénonciation du totalitarisme soviétique au moment des procès de Moscou et s'engage dans le combat des intellectuels contre le fascisme.

En 1940, accablé par les circonstances, il abandonne la NRF et quasiment l'écriture en se repliant sur la Côte d'azur puis en Afrique du nord durant la guerre. Mis à l'écart de la vie littéraire mais honoré par le Prix Nobel de littérature en 1947, il se préoccupe dès lors de la publication de son *Journal*.

Carlo Goldoni, né le 25 février 1707 à Venise et mort le 6 février 1793 à Paris, est un auteur dramatique italien, de langues italienne, vénitienne et française. Créateur de la comédie italienne moderne, il s'était exilé en France en 1762 à la suite de différends esthétiques avec ses confrères.

Au total, Carlo Goldoni a écrit en 20 ans plus de 200 pièces d'importance diverse et dans différents genres : tragédies, intermèdes, drames, livrets d'opéra ou saynètes de carnaval ; mais ce sont ses comédies, écrites après 1744 qui assurent sa célébrité.

Carlo Goldoni a transformé la comédie italienne par ses productions plus que par ses écrits théoriques (*Il teatro comico*, 1750). Il a su garder le dynamisme de la commedia dell'arte et le jeu des masques en les associant à la comédie d'intrigue et en recherchant un certain réalisme dans la représentation des comportements. En Italie, il s'était heurté aux choix esthétiques de ses confrères, s'étant fait moquer par le dramaturge traditionaliste Carlo Gozzi, qui condamnait son réalisme dangereux, et critiquer par les partisans du théâtre baroque comme Chiari avec son théâtre bouffon et poétique. Ces oppositions et la désaffection du public le conduisirent à l'exil en France.

Il se proclamait toujours admirateur de Molière, tout en reconnaissant ne pouvoir égaler son génie. Il s'en différencie cependant par la légèreté des thèmes et par l'absence de pessimisme. Son œuvre est en effet marquée par sa confiance dans l'homme, et son approche humaniste défend les valeurs de l'honnêteté, de l'honneur, de la civilité et de la rationalité. Certains de ses thèmes le rapprochent également de Marivaux.

Les personnages qu'il a créés ne sont ni des abstractions vertueuses ni des monstres immoraux, mais des représentants ordinaires du peuple et de la bourgeoisie. Ce regard amusé et moqueur sur les classes sociales dans un monde changeant fait toujours le charme de ses comédies, qui s'inscrivent aussi dans le courant des Lumières en luttant contre l'intolérance et les abus de pouvoir. Toutefois, dans ses pièces italiennes, Goldoni n'aborde jamais les sujets touchant l'Église et la religion, alors que ses comédies en français ont souvent un ton anticlérical et critiquent l'hypocrisie des moines et du clergé.

Les pièces italiennes sont écrites en toscan littéraire, à la base de l'italien moderne, ou en dialecte vénitien, selon les moments et les lieux où elles ont été écrites.

Alekseï Maksimovitch Pechkov né le 16 mars 1868 à Nijni Novgorod et mort le 18 juin 1936 à Moscou, plus connu sous le pseudonyme de **Maxime Gorki** – parfois orthographié Gorky –, est un écrivain russe soviétique considéré comme un des fondateurs du réalisme socialiste en littérature et un homme engagé politiquement et intellectuellement aux côtés des révolutionnaires bolcheviques.

Enfant pauvre et autodidacte, formé par les difficultés et les errances de sa jeunesse, passé par le journalisme, il devient un écrivain célèbre dès ses débuts littéraires. Auteur de nouvelles pittoresques mettant en scène les misérables de la Russie profonde (*Essais et Histoires*, 1898), de pièces de théâtre dénonciatrices comme *Les Bas-fonds* en 1902 ou de romans socialement engagés comme *La Mère*, publié en 1907, il racontera aussi sa vie dans une trilogie autobiographique : *Enfance/ Ma vie d'enfant* (1914), *En gagnant mon pain* (1915-1916), *Mes universités* (1923).

Dès ses débuts littéraires, Gorki partage l'idéal des partis progressistes et se lie avec les bolcheviques et avec Lénine. Plusieurs fois emprisonné pour ses prises de position, en particulier lors de la révolution avortée de 1905, il quitte la Russie et voyage aux États-Unis pour collecter des fonds pour le mouvement bolchevique. À son retour en 1906, il doit s'exiler à Capri pour des raisons à la fois médicales et policières.

Rentré en Russie à la suite d'une amnistie en 1913, Maxime Gorki est proche de Lénine et des révolutionnaires mais formule des critiques dès novembre 1917 qui lui valent les menaces du pouvoir : inquiet et malade de la tuberculose, il quitte la Russie en octobre 1921 et se fixe de nouveau dans le sud de l'Italie en 1924.

Encouragé par Staline, il rentre en URSS en 1929 et s'y réinstalle définitivement en 1932 : il devient un membre éminent de la nomenklatura soviétique et participe à la propagande du régime qui l'honore mais le surveille en même temps. Il meurt en juin 1936 dans des circonstances qui ont prêté au soupçon, mais ses funérailles nationales l'établissent comme l'écrivain soviétique exemplaire qu'immortaliseront écrits et statues.

Gorki écrivait constamment, considérant la littérature moins comme un exercice esthétique (encore qu'il travaillât durement le style et la forme) que comme un acte moral et politique capable de changer le monde. À la fois auteur de romans, de nouvelles, de récits autobiographiques et de pièces de théâtre, Maxime Gorki écrivit aussi de nombreux textes de réflexion comme des articles, des essais ou des livres de souvenirs sur la politique (Lénine) ou le monde littéraire et artistique (Tolstoï, Tchekhov...).

On trouve au cœur de toute son œuvre sa foi dans la valeur profonde de la personne humaine. Il opposait la vitalité des individus animés par leur dignité naturelle, leur énergie et leur volonté à ceux qui succombaient à cause des conditions de vie dégradante qui leur étaient imposées. D'ailleurs, ses livres comme ses lettres révèlent un « homme tourmenté », cherchant à résoudre des sentiments contradictoires d'espoir et de scepticisme, d'amour de la vie et de dégoût de la vulgarité et de la petitesse de l'humanité.

On reconnaît aujourd'hui à Gorki le mérite d'avoir exprimé la complexité morale de la Russie moderne et d'illustrer à la fois les promesses et les dangers de la Révolution russe. On salue sans restriction la veine réaliste et pittoresque des écrits autobiographiques qui restituent la vie russe de la fin du XIX^e siècle et son parcours personnel attachant.

Francisco José de Goya y Lucientes, né à Fuendetodos, près de Saragosse, le 30 mars 1746 et mort à Bordeaux le 16 avril 1828, est un peintre et graveur espagnol.

En 1775, Goya s'établit à Madrid et y obtint, probablement par l'entremise de Francisco Bayeu, sa première commande importante : des cartons (modèles de tapisserie) pour la Manufacture royale de Santa Barbara. Ces tapisseries, destinées à décorer les salles à manger du prince des Asturies (futur Charles IV) aux palais de l'Escorial et du Pardo, occupèrent Goya jusqu'en 1778 et furent suivies, entre 1778 et 1780, par une nouvelle commande du même type destinée à fournir des tapisseries pour la chambre à coucher et l'antichambre de ce même prince au Pardo.

Ayant obtenu l'autorisation de graver les œuvres de Diego Velázquez, Goya réalisa des aquatintes bientôt remarquées par Charles III. Cette étude des tableaux du grand maître du Siècle d'Or exerça une influence décisive sur l'œuvre de Goya.

Entré ainsi au service de la famille royale, Goya s'intégra aux cercles des ilustrados, ces "intellectuels" progressistes influencés par les idées des Lumières. Il rencontra ainsi le juriste Jovellanos, lié à Pedro de Campomanes et à José Moñino y Redondo de Floridablanca, le graveur Sepulveda ou le financier basque Francisco Cabarrus.

Sollicité par les chanoines du Pilar pour peindre une coupole de la basilique, il se heurta à la jalousie croissante de Bayeu qui, après avoir exigé en vain des corrections aux travaux de son beau-frère, était allé dénoncer aux commanditaires l'attitude récalcitrante de Goya, qui fut alors obligé de s'exécuter (1780-1781).

C'est en 1783 qu'il entra au service de Don Luis, un frère du roi, réalisant pour lui plusieurs portraits de famille dont une *Famille de don Luis* (1784), un portrait de groupe baigné d'un clair-obscur intimiste inspiré de Rembrandt. Don Luis mourut l'année suivante, mais Goya retrouva un mécène en la personne du marquis de Peñafiel, futur duc d'Osuna, qui l'emploiera à plusieurs reprises.

Fort de ces hautes protections, il devint, le 4 mai 1785, directeur adjoint de la peinture à l'Académie de San Fernando (il remettra par exemple un rapport sur l'enseignement de l'art en octobre 1792).

Le 25 juin 1786, Francisco de Goya est nommé peintre du roi d'Espagne avant de recevoir une nouvelle commande de cartons de tapisseries pour la salle à manger royale et la chambre à coucher des infantes. Cette tâche, qui l'occupa jusqu'en 1792, lui donna l'occasion d'introduire certains traits de satire sociale (évidents dans *Le Pantin* ou *Le Mariage*) qui tranchent déjà fortement avec les scènes galantes ou complaisantes des cartons réalisés dans les années 1770.

En 1788, l'arrivée au pouvoir de Charles IV et de son épouse Marie-Louise renforça la position de Goya à la Cour, le faisant accéder au titre de *peintre de la Chambre* dès l'année suivante.

Cependant, l'inquiétude royale vis-à-vis de la Révolution française de 1789 provoqua la disgrâce des Ilustrados en 1790 : Cabarrus fut arrêté, Jovellanos contraint à l'exil, et Goya temporairement tenu éloigné de la Cour.

En novembre 1792 il tomba gravement malade lors d'un voyage à Cadix. Après plusieurs mois de maladie qui le laissèrent temporairement et partiellement paralysé, il resta physiquement faible et définitivement sourd.

Après la mort de Francisco Bayeu, en 1795, Goya sollicite le titre de *premier peintre de la Chambre* porté par son défunt beau-frère. Il n'obtint pas satisfaction mais, à la même époque, il fut élu directeur de la peinture à San Fernando. La même année, il rencontra la duchesse d'Albe dont il réalisa plusieurs portraits et dont il fut, dit-on, l'amant.

C'est au tournant du siècle que Goya réalisa ses plus fameux chefs-d'œuvre.

Parmi ceux-ci, il faut inclure plusieurs commandes royales, telles que la coupole de la chapelle royale de San Antonio de la Florida, à Madrid (1798) ou le célèbre portrait de groupe de *La famille de Charles IV* (1800), où le peintre rend hommage aux Ménines de Velázquez. Il est alors à l'apogée de sa carrière. Il travailla également pour l'ambitieux Manuel Godoy, dont il immortalisa la maîtresse et future épouse Pepita Tudó sous les traits de la sulfureuse Maja nue (v. 1799-1800) et de la Maja vêtue .

Mais ce point culminant de la carrière de Goya est aussi marqué par une grande déception : ses *Caprices* (*Los Caprichos*), un recueil de gravures à l'eau-forte et à l'aquatinte publié en février 1799, sont censurés sous la pression de l'Inquisition. L'artiste y avait en effet glissé, parmi des images sinistres et énigmatiques mêlant la bamboche populaire au fantastique préromantique, de violentes attaques contre l'archaïsme d'une société espagnole où l'Église exerçait encore une influence liberticide à l'aube du XIX^e siècle.

L'invasion française de 1808 joua un rôle crucial dans la vie de l'artiste. Favorable aux idées libérales apportées par les Français mais blessé dans son patriotisme, Goya hésita en effet pendant un certain temps entre la résistance incarnée par la Junte centrale de Séville et les idées de 1789 portées par le roi Joseph, frère de Napoléon I^{er}. L'année 1810, pendant laquelle il commença à graver *Les Désastres de la Guerre*, un réquisitoire féroce contre les exactions françaises, tout en réalisant le portrait de Joseph I^{er}, montre bien le tiraillement qu'il ressentit alors et qui lui valut, quelques années plus tard, une réputation d'afrancesado.

En août 1812 Wellington fit son entrée dans Madrid. Goya réalisa alors le portrait de celui qui avait vaincu les Français, manifestant ainsi son rejet de l'occupant français et son ralliement à la légitimité nationale (et, surtout, libérale) incarnée par les Cortes de Cadix.

Ainsi, quand ces dernières institutions décidèrent d'organiser un concours pour commémorer l'insurrection madrilène du 2 mai 1808, Goya s'empressa de proposer de « perpétuer par le moyen du pinceau les plus notables et héroïques actions de notre glorieuse insurrection contre le tyran de l'Europe ». C'est ainsi que l'artiste peignit les célèbres *Dos et Tres de Mayo* (1814).

Le retour d'exil de Ferdinand VII allait cependant sonner le glas des projets de monarchie constitutionnelle et libérale auxquels Goya adhérait. S'il conserva sa place de *Premier peintre de la Chambre*, Goya s'alarma de la réaction absolutiste qui s'amplifia encore après l'écrasement des libéraux par le corps expéditionnaire français en 1823. Inquiété par l'Inquisition pour avoir peint *La Maja nue*, frappé à nouveau par la maladie, écœuré par la politique réactionnaire de son souverain, Goya fixa ses angoisses et ses désillusions dans les fameuses *Peintures noires* dont il décora les parois de la « maison du sourd » (située dans les environs de Madrid et achetée par le peintre en 1819).

Ce contexte sombre explique pourquoi Goya, prétextant un voyage de santé, quitta l'Espagne le 24 juin 1824 pour s'installer à Bordeaux, lieu d'exil d'autres afrancesados libéraux. C'est dans cet exil français (ponctué de quelques séjours en Espagne) qu'il réalisa un recueil de lithographies sur le thème de la tauromachie intitulé *Les Taureaux de Bordeaux* (1825) et faisant suite aux estampes de la *Tauromachie* parues en 1816.

Moins connue que ses tableaux, son œuvre gravée est pourtant importante, beaucoup plus personnelle et révélatrice de sa personnalité et de sa philosophie.

Ses premières gravures à l'eau-forte datent des années 1770. Dès 1778, il édite, avec cette technique, une série de gravures sur des œuvres de Diego Vélasquez. Il s'initie alors à l'aquatinte qu'il emploie dans ses *Caprices*, série de quatre-vingt planches éditées en 1799 sur des thèmes sarcastiques sur ses contemporains.

Entre 1810 et 1820, il grave une autre série de quatre-vingt deux planches sur la période troublée suivant l'invasion de l'Espagne par les troupes napoléoniennes. Le recueil, appelé *Les Désastres de la Guerre*, comporte des gravures témoignant de l'atrocité du conflit (scènes d'exécution, de famines...). Goya y joint une autre série de gravures, les *Caprices emphatiques*, satiriques sur le pouvoir en place mais ne peut éditer l'ensemble. Ses plaques ne seront découvertes qu'après la mort du fils de l'artiste en 1854 et finalement éditées en 1863.

En 1815, il commence une nouvelle série sur la tauromachie qu'il édite un an plus tard sous le titre : *La Tauromaquia*. L'œuvre se compose de trente trois gravures, eaux fortes, aquatintes. Il débute une nouvelle série cette même année, *Les Disparates* (*Disparate de la canalla con lazanas, media luna, banderillas*), gravures également sur le thème de la tauromachie. Cette série sera également seulement redécouverte à la mort de son fils.

Nicos Hadjinicolaou, est né à Salonique (Grèce) le 27 Septembre 1938. Il est Professeur d'Histoire de l'Art à l'Université de Crête. Il a été Lecturer d'histoire de l'art à l'University of Maryland (Munich Campus) les années 1964 et 1965. Et juste après il a fait des études à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales à Paris avec les professeurs Pierre Francastel, Lucien Goldmann et Pierre Vilar. Il a été aussi co-fondateur de la Société Histoire et Critique des Arts. En 1980 il est devenu Docteur ès Lettres et Sciences Humaines après défendre une thèse de Doctorat d'Etat sur « La lutte des classes en France dans la production d'images de 1829 à 1931 ». Depuis 1985 il est professeur d'Histoire de l'Art à l'Université de Crête et il a été Doyen de la Faculté de Lettres de cette Université entre 1990 et 1994. Il a été aussi co-fondateur, en 2001, de la « Society of Greek Art Historians » et président de cette société jusqu'à 2003. Entre ses publications il faut mentionner « Histoire de l'art et lutte des classes » (1973).

Hans Hartung, né le 21 septembre 1904 à Leipzig et décédé le 7 décembre 1989 à Antibes, était un peintre français d'origine allemande, l'un des plus grands représentants de l'art abstrait.

En 1924 et 1925, Hartung poursuit des études de philosophie et d'histoire de l'art à Leipzig et s'inscrit en 1925 et 1926 à l'Académie des Beaux-arts de Dresde où il découvre le parcours de la peinture française de l'impressionnisme au cubisme.

Après la mort de son père et face à la montée du nazisme, Hartung quitte l'Allemagne pour les Baléares et construit une petite maison sur la côte nord de Minorque. N'acceptant pas le régime nazi, il parvient à passer en France et s'installe définitivement à Paris. Il s'y lie avec Jean Hélion et Henri Goetz, rencontre Kandinsky, Mondrian, Alberto Magnelli, César Domela, Miro et Calder avec qui il expose. Entre 1934 et 1938, il peint la série de ses « taches d'encre ».

Face à de grandes difficultés matérielles, Hartung bénéficie de l'hospitalité de Goetz et travaille dans l'atelier du sculpteur Julio González. En 1939, il s'inscrit sur la liste des volontaires contre l'hitlérisme en cas de guerre. Après la mort de Julio González en 1942 et l'occupation de l'ensemble de la France, Hartung passe en 1943 en Espagne. Incarcéré, puis placé dans un camp de concentration durant sept mois, il rejoint l'Afrique du Nord et s'engage à nouveau dans la Légion. Grièvement blessé durant l'attaque de Belfort en novembre 1944, il est amputé de la jambe droite à Dijon. De retour à Paris en 1945, il est aidé par Calder et il est naturalisé français.

Dans les années suivantes, Hartung participe à plusieurs expositions et se fait remarquer par les critiques. Alain Resnais réalise sur lui un film qui est présenté en 1948 en Allemagne et en 1950 à Paris. À partir de 1949, il réalise plusieurs expositions personnelles et fait la connaissance de Schneider, Soulages, Mathieu, Baumeister et Rothko. Il est alors reconnu comme l'un des chefs de file de l'Art informel. Multipliant les expositions de ses peintures, gravures et lithographies, il reçoit en 1960 le grand Prix international de peinture de la Biennale de Venise. À partir de 1961, le procédé du grattage est à l'origine d'un renouvellement de sa peinture.

À l'occasion de la publication du catalogue de ses gravures, celles-ci sont dans leur totalité exposées à Brunswick en 1965. Hans Hartung reçoit le Prix d'honneur de la Biennale de gravure de Ljubljana en 1967 et le Grand Prix des Arts de la ville de Paris en 1970. Hartung est élu en 1977 à l'Académie des Beaux-arts de l'Institut de France et le Centre Pompidou organise une exposition itinérante de ses gravures et lithographies. Hartung se voit consacrer en 1982 une salle personnelle permanente à la Statsgalerie Moderner Kunst de Munich

Dans les dernières années de sa vie Hartung va peindre au pistolet à peinture, cela lui permit de faire plus 300 toiles l'année de sa mort, en 1989.

Pierre Hebey est un écrivain français qui a obtenu le Prix Chateaubriand en 1992 pour « Juin 40-Juin 41 : des intellectuels à la dérive ».

L'aventure littéraire de Pierre Hebey débute avec la découverte de quelques numéros de *La Nouvelle Revue française* publiés de 1911 à 1940, dévorés pendant les vacances. Cet avocat d'affaires y trouve « des trésors : articles littéraires, de fonds, ou encore économiques ».

« Vingt-cinq mille pages de bonheur plus tard », Pierre Hebey publie son premier ouvrage, « *L'Esprit NRF* ». Un succès. En deux jours, le livre est épuisé. Pierre Hebey a alors 60 ans, il sent qu'il commence à vieillir, l'écriture lui apporte « un supplément de vie ».

Avec le gotha du cinéma français comme clients, cet avocat a toujours côtoyé le monde de l'art. D'ailleurs, « ce ne sont pas vraiment les questions de droit qui m'intéressaient mais les personnes en cause ». De toute façon, il ne pouvait pas être avocat à plein temps. « Il m'a toujours fallu autre chose, des passions annexes, des récréations. » Les peintres d'abord, puis les meubles. Les bureaux surtout, jusqu'à en posséder quatorze. Avec l'écriture, Pierre Hebey passe enfin de l'autre côté. Il n'est plus seulement spectateur de la vie des autres, mais, à son tour, acteur. Il avoue qu'il devait être au moins conscient que ses amis, ses clients, « menaient une vie plus intéressante »

Le premier ouvrage écrit, les autres s'enchaînent naturellement. Pour ce qui est de son cabinet, il est obligé de lever le pied. Et il compte bien poursuivre dans cette voie ! « Je suis plus un dépanneur qu'un avocat à part entière. » Il conserve seulement de vieux clients devenus des amis. En cinquante-quatre années de barreau, il a largement épuisé toutes les joies du métier, et c'est sans regret qu'il s'en remet à ses jeunes collaborateurs. A 75 ans, il est devenu un auteur à part entière. Il écrit n'importe où, n'importe quand. Même la nuit. Déjà treize ouvrages à son actif. Dont quelques romans et un recueil de nouvelles. Pour ce recueil, « j'ai laissé quartier libre à mon imagination ; elle m'a offert seize nouvelles. Mais pas une de plus. Un moment de grâce, pendant lequel le plaisir d'écrire fut total. » Un plaisir qui lui « donne l'impression de vivre ». Car, chaque jour, les séquelles de l'âge se font davantage sentir, quand l'écriture, elle, est « une transfusion de vie ».

Entre ses œuvres on peut citer deux anthologies : *L'Esprit NRF 1908-1940* (1990) et *La NRF des années sombres* (1992), des recueils de nouvelles (*Gardez-moi les journaux*), des romans : *Le Goût de l'inactuel* et *Les Passions modérées*, ou des essais (*Alger 1898, grande vague antijuive*).

Georg Wilhelm Friedrich Hegel (1770-1831) est un philosophe allemand. Son œuvre, postérieure à celle de Kant, est l'une des plus représentatives de l'Idéalisme allemand et a eu une influence décisive sur l'ensemble de la philosophie contemporaine.

Hegel enseigne la philosophie sous la forme d'un système de tous les savoirs suivant une logique dialectique. Le système est présenté comme une « phénoménologie de l'esprit » puis comme une « encyclopédie des sciences philosophiques », titres de deux de ses ouvrages, et englobe l'ensemble des domaines philosophiques, dont la métaphysique et l'ontologie, la philosophie de l'art et de la religion, la philosophie de l'histoire, la philosophie morale et politique ou la philosophie du droit.

La philosophie de Hegel est une philosophie systématique et encyclopédique qui se développe à partir de l'idée logique. Son déploiement dialectique constitue la réalité et son devenir, et son retour à soi dans la forme de la pensée, la seule qui soit vraiment adéquate à son contenu. Cette dialectique a pu être considérée comme une théologie de l'histoire, mais elle a également donné lieu à de nombreuses interprétations contradictoires du fait de sa difficulté.

Olivier Lorain-Broca, dit **Helbé**, est un dessinateur français (1947), sorti de l'ESSEC, qui a trouvé la source de son inspiration dans une expérience industrielle de plus de dix ans. Il affirme qu'avec un peu d'humour, on fait passer des choses pas faciles. Avec sa femme Christine, ils sont illustrateurs, et se sont attachés à aider les entreprises à communiquer. Olivier Lorain-Broca raconte ses débuts : 3J'ai découvert ce métier après un parcours commercial : j'étais chargé d'animer des réseaux, de faire accepter des changements. Devant un mur d'incompréhension, j'ai eu l'idée d'utiliser le dessin pour expliquer notre démarche...et ça a marché ! Les gens se sont mis à rire, à discuter, ils étaient rassurés. C'est à ce moment-là que je me suis dit que c'était un véritable métier : répondre à la difficulté de faire passer des messages, en matérialisant des idées ». Entre ses œuvres on peut signaler : « *1001 citations pour le manager entrepreneur* » et « *Histoire d'un morceau de sucre* ».

Hippocrate le Grand ou **Hippocrate de Cos**, né vers 460 av. J.-C dans l'île de Cos et mort vers 370 av. J.-C à Larissa, est un médecin grec du siècle de Périclès, considéré comme le « père de la médecine ». Il a fondé l'école de médecine hippocratique qui a révolutionné intellectuellement la médecine en Grèce antique, en instituant cet art comme une discipline distincte des autres disciplines de la connaissance auxquelles elle avait traditionnellement été rattachée (notamment la théurgie et la philosophie), faisant ainsi de la médecine une profession à part entière.

Cependant, les œuvres des écrivains du corpus, des praticiens de la médecine hippocratique et les actions d'Hippocrate lui-même sont souvent confondues. On sait très peu de choses sur la vie d'Hippocrate, sa pensée et ses écrits. Néanmoins, Hippocrate est couramment décrit comme le parangon du médecin de l'Antiquité. En particulier, il est généralement admis qu'il a fait considérablement avancer l'étude systématique de la clinique médicale en compilant la somme des connaissances médicales des écoles précédentes et en instituant des règles éthiques pour les médecins à travers le serment d'Hippocrate et d'autres travaux.

Victor-Marie Hugo, né le 26 février 1802 à Besançon et mort le 22 mai 1885 à Paris, est un écrivain, dramaturge, poète, homme politique, académicien et intellectuel engagé français, considéré comme l'un des plus importants écrivains romantiques de langue française.

Victor Hugo occupe une place importante dans l'histoire des lettres françaises et celle du XIX^e siècle, dans des genres et des domaines d'une remarquable variété. Il est à la fois poète lyrique avec des recueils comme *Odes et Ballades* (1826), *Les Feuilles d'automne* (1832) ou *Les Contemplations* (1856), mais il est aussi poète engagé contre Napoléon III dans *Les Châtiments* (1853) ou encore poète épique avec *La Légende des siècles* (1859 et 1877).

Il est également un romancier du peuple qui rencontre un grand succès populaire avec *Notre-Dame de Paris* (1831) ou *Les Misérables* (1862). Au théâtre, il expose sa théorie du drame romantique dans sa préface de *Cromwell* en 1827 et l'illustre principalement avec *Hernani* en 1830 et *Ruy Blas* en 1838.

Son œuvre multiple comprend aussi des discours politiques à la Chambre des pairs, notamment sur la peine de mort, l'école ou l'Europe, des récits de voyages (*Le Rhin*, 1842, ou *Choses vues*, posthumes, 1887 et 1890), et une correspondance abondante.

Victor Hugo a fortement contribué au renouvellement de la poésie et du théâtre ; il a été admiré par ses contemporains et l'est encore, mais il a été aussi contesté par certains auteurs modernes. Il a aussi permis à de nombreuses générations de développer une réflexion sur l'engagement de l'écrivain dans la vie politique et sociale grâce à ses multiples prises de position qui le condamneront à l'exil pendant les vingt ans du Second Empire.

Ses choix, à la fois moraux et politiques, durant la deuxième partie de sa vie, et son œuvre hors du commun ont fait de lui un personnage emblématique que la Troisième République a honoré à sa mort par des funérailles nationales qui ont accompagné le transfert de sa dépouille au Panthéon de Paris, le 31 mai 1885.

David Hume, né **David Home** (26 avril 1711/ 7 mai 1711 à Édimbourg – 25 août 1776), philosophe, économiste et historien, est l'un des plus importants penseurs des Lumières écossaises (avec Adam Smith et Thomas Reid) et est considéré comme l'un des plus grands philosophes et écrivains de langue anglaise.

Fondateur de l'empirisme moderne (avec Locke et Berkeley), l'un des plus radicaux par son scepticisme, il s'opposa tout particulièrement à Descartes et aux philosophies considérant l'esprit humain d'un point de vue théologico-métaphysique : il ouvrit ainsi la voie à l'application de la méthode expérimentale aux phénomènes mentaux. Son importance dans le développement de la pensée contemporaine est considérable : Hume eut une influence profonde sur Kant, sur la philosophie analytique du début du XX^e siècle et sur la phénoménologie. On ne retint pourtant longtemps de sa pensée que le scepticisme destructeur ; mais les commentateurs de la fin du XX^e siècle se sont attachés à montrer le caractère positif et constructif de son projet philosophique.

Aldous Leonard Huxley est un écrivain britannique, né le 26 juillet 1894 à Godalming (Royaume-Uni) et mort le 22 novembre 1963 à Los Angeles (États-Unis), plus particulièrement connu du grand public pour son roman *Le Meilleur des mondes*.

Connu comme romancier et essayiste, il a aussi écrit quelques nouvelles, de la poésie, des récits de voyage et des scénarios de film. Dans ses romans et ses essais, Huxley se pose en observateur critique des usages, des normes sociales et des idéaux et se préoccupe des applications potentiellement nuisibles à l'humanité du progrès scientifique. Alors que ses premières œuvres étaient dominées par la défense d'un certain humanisme, il s'intéresse de plus en plus aux questions spirituelles, et particulièrement à la parapsychologie et à la philosophie mystique, un sujet sur lequel il a beaucoup écrit. Dans certains milieux, Huxley était considéré à la fin de sa vie comme l'un des phares de la pensée contemporaine. Le courant de pensée dit du « New Age » se réfère fréquemment à ses écrits mystiques et d'étude des hallucinogènes.

Il termine son premier roman (non publié) à l'âge de dix-sept ans et se tourne de façon décisive vers l'écriture à l'âge de vingt ans. Il publie alors des poèmes. Journaliste et critique d'art, il voyage et fréquente l'intelligentsia européenne de l'époque. Il rencontre les surréalistes à Paris. Il écrira de nombreux essais littéraires sur ces thèmes. Profondément préoccupé par les bouleversements que connaît la civilisation occidentale, il écrit pendant les années 1930 de grands romans, sur les graves menaces que fait peser le mariage du pouvoir, du progrès technique et des dérives de la parapsychologie telles le behaviorisme (*Le Meilleur des mondes*), contre la guerre et le nationalisme (*La Paix des profondeurs*).

Déjà reconnu comme satiriste et chroniqueur dans *Jaune de Chrome* (1921), il caricaturera la manière de vivre à Garsington. En 1926, il écrit un roman à fort succès *Contrepoint*, où il donne une vision ironique de la *society* comme il faut. Certains de ses personnages se rapprochent des mondains de Balzac ou d'André Gide.

Par la suite, ses écrits sont fortement influencés par le mysticisme et par ses expériences hallucinatoires avec la mescaline. Il a décrit ces années où il s'est soumis aux psychotropes comme un paradis habituellement arrosé de bourbon. Ses écrits sur les expériences psychédéliques devinrent des classiques parmi les premiers hippies. À partir de cette époque, il fréquente beaucoup la région de Big Sur avec d'autres écrivains progressistes.

Ses idées furent à la base du Human Potential Movement. Il fut également invité à s'exprimer dans plusieurs prestigieuses universités américaines. Dans un de ces discours, prononcé à l'Ucla le 20 Mars 1962, Huxley expose en détail sa vision d'une société totalitaire et en profite pour comparer la vision de George Orwell dans 1984 avec la sienne, qu'il juge bien plus efficace et durable.

Parmi les penseurs humanistes, Huxley fut considéré comme un intellectuel pour les intellectuels. Bien que les contraintes financières l'aient souvent amené à produire des articles et des livres en abondance, sa pensée et ses meilleurs écrits lui valent une haute estime. Ses œuvres ont été régulièrement inscrites dans la liste d'étude des cours de philosophie britannique moderne dans les lycées et universités d'Amérique.

Jean-Auguste-Dominique Ingres (29 août 1780 à Montauban - 14 janvier 1867 à Paris) est un peintre français néo-classique.

Son père, Jean-Marie-Joseph Ingres, peintre et sculpteur, a favorisé ses penchants artistiques. Il est formé à l'Académie de Toulouse où il entre à l'âge de 11 ans, puis se rend à Paris, en 1796, pour étudier sous la direction de David. Il s'éloigne de son classicisme par son dévouement à un idéal de beauté fondé sur de difficiles harmonies de lignes et de couleurs.

Il remporte le Prix de Rome en 1801 avec *Les ambassadeurs d'Agamemnon*. En 1806, Ingres découvre à Rome Raphaël et le Quattrocento, qui marquent définitivement son style. Ces années de travail sont les plus fécondes avec les nus, les paysages, les dessins, les portraits et les compositions historiques. Il est en pleine possession de son art. En France, cependant, ses toiles peintes en Italie ne plaisent pas. L'artiste décide alors de rester à Rome.

À la chute de Napoléon Ier, des difficultés économiques et familiales l'entraînent dans une période assez misérable pendant laquelle il peint, avec acharnement, tout ce qu'on lui commande. Il trouve finalement le succès en France avec la présentation, lors du salon de 1824, du *Vœu de Louis XIII*, destiné à la cathédrale de Montauban. Il est directeur de l'Académie de France à Rome de 1835 à 1840.

Ingres attache au dessin une grande importance et déclarait à ce sujet : « *Une chose bien dessinée est toujours assez bien peinte* ». La galerie de portraits réalistes qu'il laisse, constitue un miroir de la société bourgeoise de son temps, de l'esprit et des mœurs d'une classe à laquelle il appartient et dont il trace les vertus et les limites. Ingres s'intéresse beaucoup à la texture des vêtements et des étoffes (velours, soie, satin, cachemire...) qu'il intègre dans ses œuvres de façon à ce que la classe sociale du personnage représenté soit mise en valeur. Il s'inspire, à ses débuts, des techniques droites et raides de l'art grec, avant de se convertir à une approche des courbes et des drapés réalistes. Ingres aimait tellement les courbes qu'il rajouta quelques vertèbres à sa Grande Odalisque.

Son œuvre recouvre essentiellement trois genres : la peinture d'histoire, essentiellement lors de son séjour italien ; les portraits, même s'il considérait ce genre comme mineur durant sa jeunesse ; et les nus féminins.

Dominique Ingres est aussi violoniste et devient, durant un temps, deuxième violon à l'Orchestre du Capitole de Toulouse. De ce loisir naît l'expression « violon d'Ingres ».

Son influence se ressent dans la peinture académique et jusque chez les impressionnistes Auguste Renoir et Edgar Degas. Au XX^e siècle, Pablo Picasso fait plusieurs fois référence à son œuvre avec, en particulier, une *Grande odalisque d'après Ingres* peinte en 1907. Dans un autre genre, Man Ray a repris le thème des nues de dos dans son célèbre *Violon d'Ingres* (vers 1920), photographie d'une modèle dénudée sur laquelle il a dessiné les ouïes de l'instrument de musique.

Eugène Ionesco, né **Eugen Ionescu** le 26 novembre 1909 à Slatina, Roumanie et mort le 28 mars 1994 à Paris, est un auteur dramatique et écrivain roumain et français. Représentant du théâtre de l'absurde, il a écrit de nombreuses œuvres dont les plus connues sont *La Cantatrice chauve*, *Les Chaises* ou bien encore *Rhinocéros*.

Dans son expression la plus simple, Ionesco est réduit quelques fois à « l'auteur de *La Cantatrice chauve* ». Rien de plus réducteur : le roman, les contes, les nouvelles, les journaux intimes, les pamphlets, les essais politiques et esthétiques d'Ionesco ont été trop souvent mésestimés, voire occultés, peut-être à cause de la difficulté à les relier directement à la dramaturgie avant-gardiste de leur auteur.

Dans l'espace littéraire de l'après-guerre (avec *La Cantatrice chauve* ou *L'Impromptu de l'Alma*), Ionesco devient auteur, ou plutôt un « anti-auteur », présentant au public des « anti-pièces » qui s'écartent de l'horizon d'attente de celui-ci. Ionesco est alors un personnage iconoclaste et avant-gardiste. Arrivé sur les planches par le truchement de circonstances inattendues, il côtoie les rangs du collège de Pataphysique, et déroute la critique parisienne par ses facéties et son esprit de contradiction.

Ionesco est un de ces rares auteurs à avoir été reconnu de son vivant comme un « classique ». Ce succès public a été enfin confirmé par une reconnaissance institutionnelle: l'élection à l'Académie française. Dramaturge, essayiste, romancier, conférencier qui se fait remarquer par son engagement politique, Ionesco devient, avec *Rhinocéros*, *Le roi se meurt*, *La Soif* et *la Faim*, *Jeux de massacre* et *Macbett*, série de grandes pièces tragiques, un écrivain occupant une place essentielle dans la littérature mondiale.

Enfin, un autre versant de cette figure d'auteur apparaît dans son retrait de la scène littéraire. À Saint-Gall, en Suisse, Ionesco abandonne ainsi les mots pour une peinture naïve et chargée de symboles. Le dernier visage d'Ionesco est celui du mystique épris de philosophie orientale, passionné par la Kabbale, dans le sillage de son ami Mircea Eliade. Les essais de cette époque, d'*Antidotes* à *La Quête intermittente*, en passant par *Un homme en question*, sont autant de monologues nostalgiques et métaphysiques, au travers desquels Ionesco s'oriente vers une écriture intimiste où il se cherche, s'analyse lui-même et se révèle.

La coexistence intermittente de ces trois figures ne fait aucun doute. En effet, l'introspection est déjà présente dans *Les Chaises* et dans *Amédée* ou *Comment s'en débarrasser*, de même que dans les journaux intimes, *Journal en miettes* et *Présent passé. Passé présent*, que sont publiés dans les années 1960, soit à l'époque où il investit les grandes scènes aux côtés de Jean-Louis Barrault. À l'inverse, alors qu'Ionesco semble s'être retiré de la vie publique, il transmet un réquisitoire célèbre contre le génocide du régime roumain, renouant avec la figure de l'intellectuel engagé.

Eugène Ionesco est considéré, avec l'Irlandais Samuel Beckett, comme le père du théâtre de l'absurde, pour lequel il faut « sur un texte burlesque, un jeu dramatique ; sur un texte dramatique, un jeu burlesque ». Au-delà du ridicule des situations les plus banales, le théâtre d'Ionesco représente de façon palpable la solitude de l'homme et l'insignifiance de son existence. Il refusait cependant lui-même la catégorisation de ses œuvres sous la dénomination de théâtre de l'Absurde. « Je préfère à l'expression absurde celle d'insolite. » Il voit dans ce dernier terme un caractère d'effroi et d'émerveillement face à l'étrangeté du monde alors que l'absurde serait synonyme de non-sens, d'incompréhension.

Edmond Jaloux (19 juin 1878 à Marseille - 22 août 1949 à Lutry) est un romancier et critique littéraire français.

Après des études au lycée de Marseille, Edmond Jaloux fonda à dix-huit ans la *Revue méditerranéenne*, avant de collaborer au *Gaulois*, à *La Revue hebdomadaire*, aux *Nouvelles littéraires* et à *Candide*.

Chargé de mission littéraire en Suisse par le gouvernement français, Edmond Jaloux devait s'installer à Lausanne, puis sur les bords du lac Léman où il devait demeurer une grande partie de sa vie.

On doit à ce fin critique d'avoir su attirer l'attention de son temps sur les littératures étrangères modernes et contemporaines, grâce à ses articles, réunis plus tard en recueils : *L'Esprit des livres*, *De Pascal à Barrès*, *d'Eschyle à Giraudoux* et grâce encore à ses essais : *Figures étrangères*, *Rainer Maria Rilke*, *Perspective et personnages*, *Vie de Goethe*. On lui doit également une *Introduction à l'Histoire de la littérature française*.

Fondateur de la société de poésie en 1945, Edmond Jaloux s'essaya également au roman. Son œuvre romanesque, quelque peu oubliée aujourd'hui, comporte de nombreux titres : *Agonie de l'amour* (1902), *Le Reste est silence* (1909), *L'Incertaine* (1918), *Fumées dans la campagne* (1918), *La Fin d'un beau jour* (1922), *L'Escalier d'or* (1922), *L'Alcyone* (1925), *L'Ami des jeunes filles* (1926), *Ô toi que j'eusse aimée* (1927), *La Balance faussée* (1932), *La Grenade mordue* (1934), *Le Voyageur* (1935), *La Capricieuse* (1939), *Le vent souffle sur les flammes* (1942), etc.

Maurice Martin du Gard a tracé de lui dans ses *Mémorables* le portrait suivant : « Edmond Jaloux est un Monsieur avec une canne de lapis-lazuli paisible, un bourgeois, l'air d'un médecin, plutôt suisse que de Marseille où il est né, de Provençaux. Dans l'abord, une sorte d'enjouement sceptique et aristocratique que lui ajouta une société de femmes sensibles et titrées, délicieuses, où il pénétra d'emblée, par un concours heureux, en arrivant sur le tard à Paris. »

Joseph Joubert, né à Montignac (Périgord) le 7 mai 1754 et mort à Paris le 4 mai 1824, est un moraliste et essayiste français.

À partir de l'âge de 14 ans, il suivit les cours d'un collège religieux de Toulouse, où il enseigna lui-même par la suite, jusqu'en 1776. En 1778, il monta à Paris où il rencontra D'Alembert et Diderot et se lia d'amitié avec Chateaubriand.

Il vécut entre Paris, auprès de ses amis, et sa maison de Villeneuve-sur-Yonne.

De son vivant, Joubert ne publia jamais rien, mais il écrivit de nombreuses lettres, ainsi que des notes et des journaux où il reportait ses réflexions sur la nature de l'homme, sur la littérature, et sur d'autres sujets, dans un style poignant, volontiers aphoristique.

À sa mort, sa veuve confia ces notes à Chateaubriand, qui en fit publier un choix sous le titre *Recueil des pensées de M. Joubert* en 1838. Des éditions plus complètes allaient suivre, ainsi que celles de la correspondance.

James Augustine Aloysius Joyce (2 février 1882 à Dublin - 13 janvier 1941 à Zurich), romancier et poète irlandais expatrié, considéré comme un des écrivains les plus influents du XXe siècle. Ses œuvres majeures sont un recueil de nouvelles *Les Gens de Dublin* (1914), et des romans *Dedalus* (1916), *Ulysse* (1922), et *Finnegans Wake* (1939).

Bien qu'il ait passé la majeure partie de sa vie en dehors de son pays natal, l'expérience irlandaise de Joyce est essentielle dans ses écrits et est la base de la plupart de ses œuvres. Son univers fictionnel est ancré à Dublin et reflète sa vie de famille, les événements, les amis (et les ennemis) des jours d'école et de collège. Ainsi, il est devenu à la fois le plus cosmopolite et le plus local des grands écrivains irlandais.

Son œuvre est marquée par sa maîtrise de la langue et l'utilisation de nouvelles formes littéraires, associées à la création de personnages qui, comme Leopold Bloom (Stephen le héros) et Molly Bloom (Ulysse), constituent des individualités d'une profonde humanité.

Joyce a été l'objet de nombreuses études. Il a exercé une grande influence sur des écrivains aussi divers que Samuel Beckett, Jorge Luis Borges, Flann O'Brien (qui fait de l'écrivain un des protagonistes de son roman *L'archiviste de Dublin*), Máirtín Ó Cadhain, Alain Robbe-Grillet, Salman Rushdie, Philippe Sollers, Raymond Queneau, Thomas Pynchon, William Burroughs, Jack Kerouac, Victor-Lévy Beaulieu, Robert Anton Wilson, Joseph Campbell, Barry McCrea et bien d'autres.

Nombre de critiques du XXe siècle ont prétendu que l'œuvre de Joyce avait eu un effet désastreux sur la fiction moderne et postmoderne, créant des générations d'écrivains qui abandonnaient la grammaire, la cohérence et la trame de leur histoire en faveur de divagations nombrilistes illisibles. Des écrivains comme Vladimir Nabokov ou Jorge Luis Borges portaient un regard mitigé sur les ouvrages de Joyce, encensant certains livres tout en condamnant d'autres.

L'influence de Joyce s'exerce aussi dans d'autres domaines que la littérature. Ainsi, la phrase « *Three Quarks for Muster Mark* » dans *Finnegans Wake* est à l'origine du mot quark utilisé en physique nucléaire ; il a été proposé par le physicien Murray Gell-Mann, qui en avait fait la découverte scientifique. La phrase est chantée par un chœur d'oiseaux de mer et signifie « trois acclamations » ou -- d'après les notes de Joyce -- « trois railleries ».

Le philosophe Jacques Derrida a écrit un livre sur l'usage du langage dans *Ulysse*, et le philosophe américain Donald Davidson a comparé *Finnegans Wake* avec les textes de Lewis Carroll. Le psychanalyste Jacques Lacan a consacré ses séminaires de 1975-1976 à l'exposition d'un de ses grands concepts, le "sinthome", inspiré par son étude de l'œuvre et de la personnalité de Joyce.

Joyce est fêté chaque année le seize juin à Dublin par le Bloomsday.

Vassily Kandinsky (*Vassili Vassilievitch Kandinski*) est un peintre russe et un théoricien de l'art né à Moscou le 4 décembre 1866 et mort à Neuilly-sur-Seine le 13 décembre 1944. Peintre, aquarelliste, dessinateur, graveur, illustrateur, peintre de décors et costumes de ballets.

Considéré comme l'un des artistes les plus importants du XX^e siècle aux côtés notamment de Picasso et de Matisse, il est le fondateur de l'art abstrait : il est généralement considéré comme étant l'auteur de la première œuvre non figurative de l'histoire de l'art moderne, une aquarelle de 1910 qui sera dite « abstraite ».

La création par Kandinsky d'une œuvre purement abstraite n'est pas intervenue comme un changement abrupt, elle est le fruit d'un long développement, d'une longue maturation et d'une intense réflexion théorique fondée sur son expérience personnelle de peintre et sur l'élan de son esprit vers la beauté intérieure et ce profond désir spirituel qu'il appelait la *nécessité intérieure* et qu'il tenait comme un principe essentiel de l'art.

Kandinsky est né à Moscou mais il passe son enfance à Odessa. Il s'inscrit à l'Université de Moscou et choisit le droit et l'économie. Il décide de commencer des études de peinture (dessin d'après modèle, croquis et anatomie) à l'âge de 30 ans.

En 1896 il s'installe à Munich où il étudie à l'Académie des Beaux-arts. Il retourne à Moscou en 1918 après la révolution russe. En conflit avec les théories officielles de l'art, il retourne en Allemagne en 1921. Il y enseigne au Bauhaus à partir de 1922 jusqu'à sa fermeture par les nazis en 1933. Il émigre alors en France et y vit le reste de sa vie, acquérant la nationalité française en 1939.

Les analyses de Kandinsky sur les formes et sur les couleurs ne résultent pas de simples associations d'idées arbitraires, mais de l'expérience intérieure du peintre qui a passé des années à créer des peintures abstraites d'une incroyable richesse sensorielle, à travailler sur les formes et avec les couleurs, observant longuement et inlassablement ses propres toiles et celles d'autres artistes, constatant simplement leur effet subjectif et pathétique sur son âme d'artiste et de poète d'une très grande sensibilité aux couleurs.

Il s'agit donc d'une forme d'expérience purement subjective que chacun peut faire et répéter en prenant le temps de regarder ses peintures et de laisser agir les formes et les couleurs sur sa propre sensibilité vivante. Il ne s'agit pas d'observations scientifiques et objectives, mais d'observations intérieures radicalement subjectives et purement phénoménologiques qui relèvent de ce que le philosophe Michel Henry appelle la subjectivité absolue ou la vie phénoménologique absolue.

La *nécessité intérieure* est pour Kandinsky le principe de l'art et le fondement de l'harmonie des formes et des couleurs. Il la définit comme le principe de l'entrée en contact efficace de la forme et des couleurs avec l'âme humaine. Toute forme est la délimitation d'une surface par une autre, elle possède un contenu intérieur qui est l'effet qu'elle produit sur celui qui la regarde avec attention. Cette nécessité intérieure est le droit de l'artiste à la liberté illimitée, mais cette liberté devient un crime si elle n'est pas fondée sur une telle nécessité. L'œuvre d'art naît de la nécessité intérieure de l'artiste de façon mystérieuse, énigmatique et mystique, puis elle acquiert une vie autonome, elle devient un sujet indépendant animé d'un souffle spirituel.

Emmanuel Kant est un philosophe allemand, fondateur de l'« idéalisme transcendantal ». Né le 22 avril 1724 à Königsberg, capitale de la Prusse-Orientale, il y est mort le 12 février 1804. Grand penseur de l'Aufklärung, Kant a exercé une influence considérable sur l'idéalisme allemand, le néokantisme, la philosophie analytique, la phénoménologie et la philosophie postmoderne. Son œuvre, considérable et diverse dans ses intérêts, mais centrée autour des trois *Critiques*, à savoir la Critique de la raison pure, la Critique de la raison pratique et la Critique de la faculté de juger, fait ainsi l'objet d'appropriations et d'interprétations successives et divergentes.

Les enjeux de la philosophie kantienne sont multiples car Kant a apporté d'importantes contributions tant en théorie de la connaissance, qu'en éthique, en métaphysique ou en philosophie politique.

Sa première grande contribution fut d'avoir fondé, dans la Critique de la raison pure, la théorie de la connaissance en tant que telle : il en fit une discipline indépendante aussi bien de la métaphysique que de la psychologie.

D'autre part, et à partir des acquis de la *Critique de la raison pure*, Kant élabore une philosophie morale profondément nouvelle qui part du concept de loi morale valable pour tout être raisonnable, universelle et nécessaire, et de son corrélat, la « liberté transcendantale ».

Exposée en particulier dans la Critique de la raison pratique, l'éthique kantienne a été qualifiée de déontologique, c'est-à-dire qu'elle considère l'action en elle-même et le devoir ou obligation morale, indépendamment de toute circonstance empirique de l'action. Elle s'oppose donc aussi bien à l'éthique conséquentialiste, qui estime la valeur morale de l'action en fonction des conséquences prévisibles de celles-ci, qu'à l'eudémonisme, qui considère que l'éthique doit viser le bonheur. Du fait du caractère absolument impératif de la notion de devoir, et de la connexion non nécessaire entre le bonheur et la morale, la position kantienne a souvent été qualifiée de rigoriste.

Enfin, dans la Critique de la faculté de juger, il exposa une théorie esthétique qui est le fondement de la réflexion esthétique moderne. La troisième *Critique* est aussi une réflexion sur la nature et la téléologie.

Il existe de façon incontestable un « avant » et un « après » Kant dans ces trois domaines. La réflexion kantienne fut prise en compte, dès son élaboration, par l'idéalisme allemand (Fichte, Schelling, Hegel), avant d'être poursuivie par le néo-kantisme (Cassirer, etc.).

Paul Klee est un peintre allemand naturalisé suisse né le 18 décembre 1879 à Münchenbuchsee, près de Berne et mort le 29 juin 1940 dans un hôpital de Muralto dans le canton du Tessin.

Son catalogue compte plus de neuf mille titres. Sa réflexion sur l'art évoque, par son ampleur, celle de Léonard de Vinci. Ainsi, Klee reste l'une des personnalités déterminantes du XXe siècle, référence irrécusable de la pensée esthétique actuelle. Les titres de ses tableaux témoignent de cette amplitude poétique: *Carillon de la lune d'argent*, *Doux paysages des tropiques*, *Paillasse en tranches*, *Exercice en bleu et orange*, *Croissance des plantes nocturnes*. Toujours la réalité visible est dépassée. Sa peinture rejoint aussi la musique. Des signes et écritures marquant ainsi son goût pour l'Orient.

La démarche décorative, longtemps limitée aux expressions mineures dans la culture occidentale, se confond dans le monde islamique avec l'art tout entier. C'est bien cette harmonie que recherche la peinture de Klee. Le « motif » disparaît au profit d'une perception synthétique, ici plus abstraite encore. Préparant la structure en carrés de son œuvre future, Klee « s'attaque », selon ses propres termes, « à la synthèse architecture urbaine-architecture du tableau ». Voilà que s'élabore ce que pressentait Macke dans l'Almanach du *Blaue Reiter* (1911) : la fusion de l'Europe et de l'Orient, dans ce « troisième style » qui caractérise en effet bien des œuvres de la modernité. L'orientalisme semble ainsi, plus qu'une fantaisie, une véritable « obsession ». Elle est entretenue par le voyage au Moyen-Orient ou en Afrique du Nord, vite devenu parcours initiatique, à l'image du séjour romain pour les générations précédentes. Klee a en effet effectué en 1929 un séjour en Égypte qui marque certaines de ses toiles comme *Route principale et routes secondaires*.

En relation à son parcours, il expose à Munich ses premières eaux-fortes. Pendant l'hiver 1911, il se rapproche du groupe des peintres du Der Blaue Reiter (Le Cavalier bleu), il y retrouve Kandinsky et se lie d'amitié avec Franz Marc, August Macke et Alexej von Jawlensky. Il participe à plusieurs expositions de ce groupe. En avril 1912, il rencontre Robert Delaunay, dans son atelier parisien et découvre les œuvres d'Henri Rousseau, Picasso et Georges Braque. Il achève des illustrations pour le « *Candide* » de Voltaire.

En octobre 1920, l'architecte allemand Walter Gropius l'appelle au *Staatliches Bauhaus*, sorte d'institut des arts et des métiers fondé par ce dernier en avril 1919 à Weimar. De 1921 à 1924, Klee y enseigne dans la branche de la peinture sur verre, puis du tissage. Plus tard, il se verra confier personnellement un cours de peinture. En collaboration avec Kandinsky, il donne des leçons régulières sur la forme et expose la première théorie systématique des moyens picturaux purs, qui conduit à une clarification exceptionnelle des possibilités suggestives contenues dans les procédés abstraits.

Cependant, sur le plan lexical, la terminologie commune (composition, ton, gamme, harmonie, rythme, accord, fugue, etc.) fournit à Klee nombre de titres dont *fugues en rouge*. Dans ce contexte, Klee imagine une peinture polyphonique qui « surpasse la musique dans la mesure où le temporel y est davantage spatial » (Journal 1081).

Ses écrits, d'autre part, couvrent de multiples domaines : introspection et poésie jusqu'à la Première Guerre mondiale ; théorie et didactique durant les années du Bauhaus.

Gustav Klimt Né le 14 juillet 1862 à Baumgarten près de Vienne et mort le 6 février 1918 à Vienne, est un peintre symboliste autrichien, l'un des membres les plus en vue du mouvement Art nouveau de Vienne. Peintre de compositions à personnages, sujets allégoriques, figures, nus, portraits, paysages, dessinateur, décorateur, peintre de cartons de tapisseries, cartons de mosaïques, céramiste, lithographe.

Son œuvre comprend 230 tableaux dont 54 tableaux représentant des paysages. Ses principaux travaux incluent les peintures, les fresques, les croquis et autres objets d'art, dont plusieurs sont exposés à la galerie *Vienna Secession*. La profusion des détails, la richesse des décors et de la coloration en sont caractéristiques, ainsi que la précision des portraits. Il utilise souvent les formes phalliques dans ces œuvres notamment dans *Judith 2* (1909), dans *Le Baiser* (1907-1908) mais surtout dans *Danaë* (1907). Un des thèmes récurrents du travail de Klimt est la femme dominatrice personnifiée par la femme fatale.

Klimt est connu pour son utilisation de l'or dans les peintures, qu'il découvre après avoir vu des mosaïques byzantines à Ravenne. Mais ses inspirations sont éclectiques. Les historiens de l'art répertorient des inspirations aussi diverses que celles de la Grèce classique, minoenne et égyptienne. Il est aussi inspiré par les ciselures d'Albrecht Dürer, les peintures européennes de la fin du Moyen Âge et de l'école Japonaise de Rimpa.

Klimt peint également quelques paysages, privilégiant une toile carrée (comme beaucoup d'artistes de la *Sécession*), avec une absence totale de personnages, ce qui donne une ambiance de particulière sérénité. Ces tableaux sont peints "sur le vif" et terminés en atelier.

Alphonse de Lamartine, de son nom complet **Alphonse Marie Louis de Prat de Lamartine**, né à Mâcon le 21 octobre 1790 et mort à Paris le 28 février 1869, est un poète et prosateur en même temps qu'un homme politique français. Il représente l'une des grandes figures du romantisme poétique en France.

Alphonse de Lamartine naît dans une famille de la petite noblesse attachée au roi et à la religion catholique à Mâcon : il passe son enfance et son adolescence en Bourgogne du sud, en particulier à Milly. Après un voyage en Italie et une éphémère fonction militaire auprès de Louis XVIII, il revient en Bourgogne où il mène une vie de jeune homme oisif, séducteur et perdant beaucoup d'argent au jeu.

En 1816 il rencontre Julie Charles à Aix-les-Bains et vit avec elle un amour tragique puisque Julie mourra quelques mois plus tard. Il écrit alors les poèmes des Méditations dont le recueil est publié en 1820 et obtient un grand succès. Alphonse occupe alors des fonctions de secrétaire d'ambassade en Italie avant de démissionner en 1830. Il publie d'autres poèmes comme, en 1823, *Nouvelles Méditations poétiques* et *La mort de Socrate*, ou, en juin 1830, *Harmonies Poétiques et Religieuses* après avoir été élu à l'Académie française en 1829.

En 1830, il entre en politique et se rallie à la Monarchie de juillet mais échoue à la députation. Il voyage alors en Orient visite la Grèce, le Liban et les lieux saints du christianisme. En 1833, il est élu député et le restera jusqu'en 1851 : il évolue du royalisme au républicanisme et prononce des discours remarquables et joue un rôle important au moment de la Révolution de 1848 mais il se retire de la politique après sa lourde défaite lors de l'élection présidentielle qui porte au pouvoir Louis Napoléon Bonaparte en décembre 1848. Lourdemment endetté, il doit vendre Milly en 1860 et écrire des œuvres alimentaires comme de nombreuses compilations historiques (peu solides aux yeux des historiens d'aujourd'hui) ou son *Cours familier de littérature* (1856-1869) à côté de textes plus réussis mais mineurs comme *Le tailleur de pierre de Saint-Point* (1851) ou *Graziella* (1852). Son dernier grand poème *La vigne et la maison* est écrit en 1857.

Le lyrisme associé à une expression harmonieuse fait la qualité des meilleurs poèmes de Lamartine, la partie la plus marquante de son œuvre étant constituée par les poèmes pleins de sensibilité inspirés par Julie Charles, avec les thèmes romantiques de la nature, de la mort, de l'amour (*Le Lac*, *L'Isolement*, *L'Automne...*) mais l'œuvre - immense : 127 volumes - est en grande partie vieillie avec de nombreux textes de faible valeur (poèmes religieux et poèmes de circonstances par exemple). Certains de ses contemporains étaient déjà très sévères avec lui comme Flaubert qui parle de « lyrisme poitrine » ou Rimbaud, qui écrit : « Lamartine est quelquefois voyant, mais étranglé par la forme vieille » (*Lettre du voyant*).

Paul-Maximilien Landowski, né à Paris le 4 juin 1875 et mort à Boulogne-Billancourt le 27 mars 1961, est un sculpteur français d'origine polonaise.

Élève de Louis-Ernest Barrias, il est lauréat du Prix de Rome en 1900 avec son *David combattant*. De retour de son séjour à la villa Médicis, il s'installe en 1906, suivi par tout un milieu d'architectes, d'artistes et de mécènes, à Boulogne Billancourt.

Il réalisa dans l'après-guerre plus de 80 monuments aux morts dont Les Fantômes. Héros aux préoccupations humanistes, il devient quasiment le sculpteur officiel de la France pacifiste de l'après guerre et obtient plusieurs importantes commandes monumentales à Paris (la statue de Sainte Geneviève sur le pont de Tournelle, les fontaines de la porte de Saint Cloud, le tombeau du maréchal Foch) ou à l'étranger (Christ de Corcovado).

En 1928 il participe au concours d'art des IXème Jeux olympiques (Amsterdam) et obtint la médaille d'Or au concours de sculpture pour une statue *Le Boxeur*.

Il est directeur de l'Académie de France à Rome de 1933 à 1937. En 1939, il est nommé directeur de l'Ecole des Beaux-arts de Paris où il travaille à une réforme mettant en œuvre ses conceptions de l'enseignement de l'art.

En novembre 1941, il fait avec Paul Belmondo et André Derain le fameux « voyage à Berlin », en réalité à travers toute l'Allemagne jusqu'à Weimar, répondant comme de nombreux autres artistes français à l'invitation d'Otto Abetz à collaborer sur le plan intellectuel au projet de Goebbels de faire émerger une nouvelle Europe. En tant que directeur des Beaux Arts et en tant qu'ancien ami proche d'Otto Abetz, avant que celui ci ne s'engage pour le nazisme, il est en effet pressé d'agir pour ses élèves retenus prisonniers en Allemagne depuis la débâcle. Au cours de son procès d'épuration il expliquera avoir agi dans le but de contribuer par sa fonction au secours des prisonniers français en reversant son cachet au Pécule des prisonniers et dans l'espoir de faire libérer de jeunes artistes. Il ajoutera, ce que ne ferons pas tous, regretter son geste, reconnaissant par là le marché de dupes.

À sa mort, il laisse également deux œuvres littéraires, l'une publiée de son vivant, *Peut-on enseigner les Beaux-arts ?*, et l'autre qui ne le sera, partiellement, qu'après sa mort, son *Journal*, témoignage personnel et fascinant sur le métier de sculpteur avant la Première Guerre mondiale jusqu'à la fin de sa vie.

Jean-Marie Gustave Le Clézio, plus connu sous la signature **J. M. G. Le Clézio**, né le 13 avril 1940 à Nice, est un écrivain de langue française, de nationalités française et mauricienne. Dès 23 ans, il devient célèbre lorsque paraît *Le Procès-verbal*, récit esthétiquement proche de *L'Étranger* d'Albert Camus et des recherches narratives du Nouveau Roman, baigné par le climat de la Guerre d'Algérie finissante, et est couronné par le prix Renaudot en 1963. Jusqu'au milieu des années 1970, son œuvre littéraire porte la marque des recherches formelles du Nouveau Roman. Par la suite, influencé par ses origines familiales, par ses incessants voyages et par son goût marqué pour les cultures amérindiennes, Le Clézio publie des romans qui font une large part à l'onirisme et au mythe (*Désert* et *Le Chercheur d'or*), ainsi que des livres à dominante plus personnelle, autobiographique ou familiale (*L'Africain*). Il est l'auteur d'une quarantaine d'ouvrages de fiction (romans, contes, nouvelles) et d'essais.

À la fin des années 1970, Le Clézio opère un changement dans son style d'écriture et publie des livres plus apaisés, à l'écriture plus sereine, où les thèmes de l'enfance, de la minorité, du voyage, passent au premier plan. Cette manière nouvelle séduit le grand public. En 1980, Le Clézio est le premier à recevoir le Grand prix de littérature Paul-Morand, décerné par l'Académie française, pour son ouvrage *Désert*. En 1990, Le Clézio fonde en compagnie de Jean Grosjean la collection « L'Aube des peuples », dédiée à l'édition de textes mythiques et épiques, traditionnels ou anciens. Son intérêt pour les cultures éloignées se déplace dans les années 2000 vers la Corée, dont il étudie l'histoire, la mythologie et les rites chamaniques, tout en occupant une chaire de professeur invité à l'Université d'Ewha.

En mars 2007, il est l'un des quarante-quatre signataires du manifeste « Pour une littérature-monde », qui invite à la reconnaissance d'une littérature de langue française qui ne relèguerait plus les auteurs dits « francophones » dans les marges ; et à retrouver le romanesque du roman en réhabilitant la fiction grâce notamment à l'apport d'une jeune génération d'écrivains sortis de « l'ère du soupçon. » Dans un entretien paru en 2001, Le Clézio déplorait déjà que « l'institution littéraire française, héritière de la pensée dite universelle des Encyclopédistes, [ait] toujours eu la fâcheuse tendance de marginaliser toute pensée de l'ailleurs en la qualifiant d'"exotique" ». Lui-même se définit d'ailleurs comme un écrivain « français, donc francophone », et envisage la littérature romanesque comme étant « un bon moyen de comprendre le monde actuel. »

En octobre 2008, alors que paraît *Ritournelle de la faim*, inspiré par la figure de sa mère, il se voit décerner le prix Nobel de littérature.

Depuis de nombreuses années, il parcourt de nombreux pays dans le monde, sur les cinq continents, mais vit principalement à Albuquerque, et en France, à Nice et à Paris. Il a publié une quarantaine de volumes : contes, romans, essais, nouvelles, deux traductions de mythologie indienne, ainsi que d'innombrables préfaces et articles et quelques contributions à des ouvrages collectifs.

Charles-Édouard Jeanneret-Gris, né le 6 octobre 1887 à La Chaux-de-Fonds, dans le canton de Neuchâtel (Suisse), et mort le 27 août 1965 à Roquebrune-Cap-Martin, plus connu sous le pseudonyme **Le Corbusier** est un architecte, urbaniste, décorateur, peintre et homme de lettres de nationalité suisse, naturalisé français en 1930. C'est l'un des principaux représentants du mouvement moderne avec, entre autres, Ludwig Mies van der Rohe, Walter Gropius, Alvar Aalto ou Theo van Doesburg.

En 1900, il entame une formation de graveur-ciseleur à l'école d'art de La Chaux-de-Fonds dans le Haut-Jura suisse (son père était horloger). Son professeur de dessin, Charles L'Eplattenier, le dirige vers l'architecture en 1904 et le pousse à réaliser sa première villa à l'âge de dix-sept ans. Dès 1909, il apprend la technique du béton armé en travaillant en tant que dessinateur chez l'architecte Auguste Perret à Paris. En 1910, on le voit employé chez Peter Behrens où il rencontre Ludwig Mies Van Der Rohe et Walter Gropius.

Dès 1917, il ouvre un premier atelier d'architecture à Paris. Avec Amédée Ozenfant, il jette les bases en 1918 du purisme, courant artistique contemporain du cubisme mais ne le partageant pas du tout. Il définit le sens du nouveau mouvement qu'il invente dans leur revue *L'Esprit Nouveau* dans laquelle il produit de nombreux articles manifestes sur l'homme moderne. C'est au lancement de cette revue en 1920 qu'il utilise pour la première fois son pseudonyme « Le Corbusier », qui est une adaptation du nom de son ancêtre du côté maternel « Lecorbésier », d'origine albigeoise. Il continue quand même à utiliser son nom pour signer certains de ses articles dans cette même revue. En 1922 il s'associe avec son cousin architecte Pierre Jeanneret.

La décennie 1920-1930 le voit réaliser un ensemble remarquable de projets de villas manifestes, construites ou non, où l'on voit se formaliser les éléments du langage architectural corbuséen.

Le Corbusier a également œuvré dans l'urbanisme et le design. Il est connu pour être l'inventeur de l'Unité d'habitation, sujet sur lequel il a commencé à travailler dans les années 1920, comme une réflexion théorique sur le logement collectif. "L'unité d'habitation de grandeur conforme" (nom donné par Le Corbusier lui-même) sera seulement construite au moment de la reconstruction après la Seconde Guerre mondiale en cinq exemplaires tous différents. Elle prendra valeur de solution aux problèmes de logements de l'après-guerre. Sa pensée envisage dans un même bâtiment tous les équipements collectifs nécessaires à la vie — garderie, laverie, piscine, école, commerces, bibliothèque, lieux de rencontre.

Tout en pratiquant son métier d'architecte, il mène une réflexion théorique sur l'urbanisme, par des projets qui provoquent de violentes polémiques comme le Plan Voisin en 1925, dans lequel il propose de ré-urbaniser Paris, en détruisant les habitations le long des quais et du centre (sauf les monuments historiques reconnus) pour y construire de vastes immeubles gratte-ciel. Il organise, en 1928, le Congrès international d'architecture moderne (CIAM). L'année 1929 le voit également présenter une ligne de mobilier dessinée avec Charlotte Perriand.

En même temps il mène les réalisations, de la cité-refuge de l'Armée du salut de 1929 Paris, le Pavillon Suisse de la Cité internationale universitaire de Paris (1930-1932) ou encore, en collaboration avec l'architecte brésilien Oscar Niemeyer le ministère de l'Éducation nationale à Rio de Janeiro (1936-1943).

De 1945 à 1952, Le Corbusier construit la Cité radieuse de Marseille, un immeuble d'habitation sous la forme d'un parallélépipède sur pilotis (en forme de piètements évasés à l'aspect rugueux), qui constitue une innovation importante dans la conception architecturale des résidences d'habitations. Dans cet immeuble, il a tenté d'appliquer ses principes d'architecture pour une nouvelle forme de cité en créant un *village vertical*, composé de 360 appartements en duplex distribués par des *rues intérieures*.

En 1950, il se lance dans l'aventure de la reconstruction de la chapelle Notre-Dame-du-Haut à Ronchamp en Franche-Comté, détruite par les bombardements de septembre 1944. Il participera à l'édification de deux autres bâtiments culturels : le couvent de Sainte-Marie de la Tourette à Évieux de 1957 à 1959, et l'église Saint-Pierre de Firminy. Jamais terminée de son vivant, c'est seulement en 2006 qu'elle sera achevée.

Il va appliquer ses principes urbains et architecturaux à l'échelle d'une ville quand les autorités indiennes, dans les années 1950, lui confient le projet de la ville de Chandigarh, nouvelle capitale du Penjab. Il dessine les bâtiments du complexe administratif pour cette ville indienne (palais de Justice, palais du Capitole, Secrétariat et palais de l'Assemblée). Il y fait une synthèse entre les théories novatrices de ses débuts et l'utilisation de nouvelles formes.

Les choix de Le Corbusier en architecture sont ceux qui définissent le purisme : simplicité des formes, organisation, rigueur. Cette vision est mêlée d'utopie, le bonheur étant l'une des clés de ses réflexions sur l'urbanisme. Son « langage » architectural s'applique aussi bien au logement économique qu'à la villa de luxe. Dès 1926, Le Corbusier définit "UNE architecture moderne " (et non pas "l'architecture moderne") en cinq points (ce sont les Cinq points de l'architecture moderne) : les pilotis ; le toit terrasse ; le plan libre ; la fenêtre-bandeau et la façade libre.

Le Corbusier a consigné ses théories et ses recherches dans 35 ouvrages écrits entre 1912 et 1966. En même temps que sa pratique architecturale, Le Corbusier n'a de cesse de nourrir sa réflexion par une pratique régulière des arts plastiques. On l'a vu, sa collaboration avec Amédée Ozenfant a été féconde (l'esprit nouveau, le purisme, etc.).

Il pratique toute sa vie la peinture, et compte de nombreuses expositions. Son premier "voyage d'Orient" le fait passer par Vienne où il rencontre entre autres Gustav Klimt.

Fernand Léger, né le 4 février 1881, à Argentan (Orne) et mort le 17 août 1955, à Gif-sur-Yvette (Essonne), est un peintre français. Peintre, peintre de cartons de tapisseries, cartons de vitraux, décorateur, céramiste, sculpteur, dessinateur, illustrateur. « Pionnier du cubisme », « paysan de l'avant-garde » ou « cubiste », il a été l'un des premiers à exposer publiquement des travaux d'orientation cubiste.

Ses origines normandes, son physique de « brute magnifique » qu'il attribue à un père éleveur et son franc-parler ont souvent fait passer Fernand Léger pour le « paysan de l'avant-garde ». À dix-neuf ans, il découvre Paris. Lentement, s'imprégnant patiemment du mouvement dynamique de la ville, il troquera son tire-ligne pour les pinceaux : l'assurance d'un métier stable contre la promesse d'une liberté risquée.

Dès 1903, Léger partage un atelier avec le peintre André Mare. Après son échec aux Beaux-arts, il s'exerce dans diverses académies. Daniel-Henry Kahnweiler, qui deviendra son marchand, se souvient ainsi de Léger allant dessiner le nu presque tous les soirs à l'académie de la Grande Chaumière. En 1907, comme de nombreux peintres parisiens, il est très marqué par la rétrospective consacrée à Cézanne qui oriente définitivement sa peinture. La même année, il découvre le cubisme de Picasso et de Braque.

Léger défie Cézanne dans un impitoyable *Compotier sur la table* (1909). Sans doute y inscrit-il déjà sa peur de la grande influence du peintre d'Aix sur lui. Le peintre se fond bientôt dans l'effervescence de la vie artistique parisienne et, dès 1908, travaille aux côtés de Modigliani, Laurens, et surtout Archipenko. Installé à la Ruche en 1908, il se lie avec Blaise Cendrars, Max Jacob et Guillaume Apollinaire et dialogue, entre autres, avec le peintre Robert Delaunay.

Il peint en 1909 *La Couseuse*, qui ouvre sa période cubiste. Amas de lignes géométriques logé dans un espace court, la toile est proche des figures massives de Picasso peintes la même année. Pourtant, dès *Nu dans la forêt* (1909-1910), Léger propose un cubisme personnel, même s'il s'est certainement inspiré de l'œuvre de Picasso portant le même titre. S'il partage le souci cubiste de créer un réalisme non figuratif, il se distingue des Montmartrois en imposant un cubisme non pas intellectuel mais visuel. Son souci n'est pas, en effet, de figurer la totalité de l'objet, mais de distinguer chaque objet en volume et en plan au sein d'un espace idéal.

En 1918, il rencontre le cinéaste Jean Epstein, collabore au film d'Abel Gance *La Roue* et réalise les décors pour le film de Marcel L'Herbier *L'Inhumaine*. Engagé par les Ballets suédois, il crée successivement les costumes et les décors de *Skating Rink* (1922) et de *La Création du monde* (1923). En 1924, avec l'aide de Dudley Murphy, il tourne le film Ballet mécanique. La même année, Fernand Léger se rapproche des puristes et participe à la revue *L'Esprit nouveau*.

Il pratique le « tubisme ». Déboîtés, les volumes géométriques ne sont plus statiques et indissociables, mais autonomes, créant entre eux un antagonisme dynamique. Il s'éloigne des thèmes intimistes et traditionnels de Braque et Picasso, et peint des sujets contemporains (*Le Passage à niveau*). Il entame une série de contrastes de formes (*La Femme en bleu*), dans laquelle il réintroduit vivement la couleur et expérimente brièvement l'abstraction. Apollinaire baptise alors l'art de Robert Delaunay et de Léger de « cubisme orphique ». Pourtant, si Delaunay prône la suprématie de la couleur, Léger aspire à « un équilibre entre les lignes, les formes et les couleurs ».

Chaim Jacob Lipchitz (né le 22 août 1891 à Druskininkai en Lituanie - mort le 26 mai 1973 à Capri) est un sculpteur naturalisé français puis américain.

Il arrive à Paris en 1909 sans n'avoir suivi aucune formation artistique. Il suit les cours de l'École des Beaux-arts un temps puis il fréquente l'Académie Julian à Montparnasse. Par ailleurs, il s'intéresse à l'avant-garde cubiste.

En 1913, il crée *La femme au serpent* et *La danseuse* qui sont ses véritables premières œuvres dégagées des traditions du XIXe siècle. Ces deux œuvres placent Lipchitz parmi les grands sculpteurs cubistes que furent Henri Matisse, Alexander Archipenko, Juan Gris ou Henri Laurens. La filiation avec d'autres sculpteurs majeurs de l'époque, comme Umberto Boccioni, Raymond Duchamp-Villon, Pablo Picasso ou Constantin Brâncuși, est moins évidente bien qu'il ait connu leurs œuvres, voire fréquenté ces artistes.

En 1915, il signe son premier contrat avec un marchand d'art (Léonce Rosenberg). Il expose *Homme à la guitare* qui fait sensation. En 1920, arrive la première exposition personnelle chez L. Rosenberg. Lipchitz produit à cette époque le très réaliste portrait de Gertrude Stein et aussi des statues d'un cubisme abstrait comme la série des *baigneurs*. En 1930, exposition de 100 œuvres à la galerie Jeanne Bucher. Les plans lisses se coupant à angle droit sont désormais abandonnés au profit de surfaces courbes et complexes.

En 1972, grande exposition au Metropolitan Museum à New York et publication de son autobiographie *Ma vie en sculpture*.

René François Ghislain Magritte, né le 21 novembre 1898 à Lessines en Belgique, dans le Hainaut, et mort à Bruxelles le 15 août 1967, est un peintre belge surréaliste.

De 1916 à 1918 Magritte fréquente l'Académie royale des beaux-arts de Bruxelles où il suit les cours de Van Damme, Sylva, Ghisbert Combaz et le symboliste Constant Montald. Il travaille en 1919 et 1920 dans l'atelier de Pierre-Louis Flouquet qui lui fait découvrir le cubisme et le futurisme. Avec Flouquet et les frères Pierre et Victor Bourgeois, il collabore à la revue *Au volant* que dirige Pierre Bourgeois.

En 1924 Magritte rencontre Camille Goemans et Marcel Lecomte qui l'introduisent dans le milieu dada. Il doit alors à Lecomte, sa plus grande émotion artistique : la découverte d'une reproduction du *Chant d'amour* de Giorgio De Chirico (1914).

Le rapprochement du groupe de *Correspondance*, qui réunit dès 1924 Nougé, Goemans et Lecomte, avec Mesens et Magritte, leur confection d'un tract commun en septembre 1926 contre Jean Cocteau, auquel s'associe le musicien André Souris, leur participation commune en 1927 au dernier numéro de la revue *Marie* créée par Mesens en juin 1926, marquent l'ébauche de la constitution du groupe surréaliste de Bruxelles, que rejoignent en juillet Louis Scutenaire et Irène Hamoir.

En août 1927, Magritte quitte la Belgique et séjourne au Perreux-sur-Marne. Il rencontre les surréalistes (André Breton, Paul Éluard, Max Ernst, Salvador Dalí) et participe à leurs activités. Il publie en 1929 *Le Sens propre*, suite de cinq tracts reproduisant chacun l'un de ses tableaux avec un poème de Goemans, et *Les Mots et les images* dans *La révolution surréaliste*. Magritte dessine en 1934 *Le Viol* pour la couverture de *Qu'est-ce que le surréalisme ?* D'André Breton.

De 1943 à 1945, Magritte utilise la technique des impressionnistes durant sa période du surréalisme *en plein soleil* ou *période Renoir*. En mars 1948, il peint en six semaines une quarantaine de tableaux et de gouaches aux tons criards (*période vache*) destinées, en un acte typiquement surréaliste, à dérouter les marchands parisiens et scandaliser le bon goût français. De 1952 à 1956 Magritte dirige la revue *La Carte d'après nature*, présentée sous forme de carte postale.

Ses peintures jouent souvent sur le décalage entre un objet et sa représentation. Il s'agit en fait de considérer l'objet comme une réalité concrète et non pas en fonction d'un terme à la fois abstrait et arbitraire. La peinture de Magritte s'interroge sur sa propre nature, et sur l'action du peintre sur l'image. La peinture n'est jamais une représentation d'un objet réel, mais l'action de la pensée du peintre sur cet objet. Son mode de représentation, qui apparaît volontairement neutre, académique, voire scolaire, met en évidence un puissant travail de déconstruction des rapports que les choses entretiennent dans la réalité, il possède un talent décoratif qui se manifeste dans l'agencement géométrique de la représentation. L'élément essentiel chez Magritte, c'est son dégoût inné de la peinture plastique, lyrique, picturale. Magritte souhaitait liquider tout ce qui était conventionnel.

Peintre de la métaphysique et du surréel, Magritte a traité les évidences avec un humour corrosif, façon de saper le fondement des choses et l'esprit de sérieux. Il s'est glissé entre les choses et leur représentation, les images et les mots. Au lieu d'inventer des techniques, il a préféré aller au fond des choses, user de la peinture qui devient l'instrument d'une connaissance inséparable du mystère.

Étienne Mallarmé, dit **Stéphane Mallarmé**, né à Paris le 18 mars 1842 et mort à Valvins (commune de Vulaines-sur-Seine, Seine-et-Marne) le 9 septembre 1898, est un poète français.

Auteur d'une œuvre poétique ambitieuse et difficile, Stéphane Mallarmé a été l'initiateur, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, d'un renouveau de la poésie dont l'influence se mesure encore aujourd'hui auprès de poètes contemporains.

En 1872, Mallarmé fait la connaissance d'un jeune poète, Arthur Rimbaud, qu'il fréquente brièvement, puis, en 1873, du peintre Édouard Manet, qu'il défend lorsque ses tableaux sont refusés au Salon de 1874. C'est par Manet qu'il rencontre ensuite Zola. Mallarmé publie une revue, *La Dernière Mode*, qui a huit numéros et dont il est l'unique rédacteur sous divers pseudonymes, la plupart féminins. Nouveau refus des éditeurs en juillet 1875 de sa nouvelle version de *L'Après-midi d'un faune*, qui paraît néanmoins l'année suivante, illustrée par Manet. Il préface la réédition du *Vathek* de William Beckford. Dès 1877, des réunions hebdomadaires, devenues vite célèbres, se tiennent le mardi chez Mallarmé. Il fait la rencontre de Victor Hugo en 1878 et publie en 1879 un ouvrage sur la mythologie *Les Dieux antiques*.

En lisant Hegel, Mallarmé a découvert que si « le Ciel est mort », le néant est un point de départ qui conduit au Beau et à l'Idéal. À cette philosophie devait correspondre une poétique nouvelle qui dise le pouvoir sacré du Verbe. Par le rythme, la syntaxe et le vocabulaire rare, Mallarmé crée une langue qui ressuscite « l'absente de tous bouquets ». Le poème devient un monde refermé sur lui-même dont le sens naît de la résonance. Le vers se fait couleur, musique, richesse de la sensation, « concours de tous les arts suscitant le miracle ». C'est avec Mallarmé que la « suggestion » devient le fondement de la poétique antiréaliste et fait du symbolisme un impressionnisme littéraire. Son œuvre est alors celle de l'absence de signification qui « signifie davantage » et le poète cherche à atteindre les « splendeurs situées derrière le tombeau ».

André Malraux, né à Paris le 3 novembre 1901 et mort à Créteil (Val-de-Marne) le 23 novembre 1976, de son nom complet **Georges André Malraux**, est un écrivain, un aventurier et un homme politique français.

Essentiellement autodidacte et tenté par l'aventure, André Malraux gagne l'Indochine où il participe à un journal anticolonialiste et est emprisonné en 1923-1924 pour trafic d'antiquités khmères. Revenu en France il transpose cette aventure dans son roman *La Voie royale* publié en 1930 et atteint la célébrité avec la parution en 1933 de *La Condition humaine* un roman d'aventure et d'engagement qui s'inspire des soubresauts de la Chine et obtient le Prix Goncourt.

Militant antifasciste, André Malraux combat en 1936-1937 aux côtés des Républicains espagnols. Son engagement le conduit à écrire son roman *L'Espoir*, publié en décembre 1937, et à en tourner une adaptation filmée *Espoir, sierra de Teruel* en 1938. Il rejoint la Résistance en mars 1944 et participe aux combats lors de la Libération de la France. Après la guerre, il s'attache à la personne du général de Gaulle, joue un rôle politique au RPF, et devient après le retour au pouvoir du général de Gaulle, ministre de la Culture de 1959 à 1969.

Il écrit alors de nombreux ouvrages sur l'art comme *Le Musée imaginaire* ou *Les Voix du silence* (1951) et prononce des oraisons funèbres mémorables comme lors du transfert des cendres de Jean Moulin au Panthéon le 19 décembre 1964. En 1996, pour le 20^e anniversaire de sa mort, ce sont les cendres de Malraux qui sont à leur tour transférées au Panthéon.

Édouard Manet (né à Paris le 23 janvier 1832 - mort à Paris le 30 avril 1883) est un peintre français majeur de la fin du XIXe siècle. Peintre de compositions à personnages, figures, nus, portraits, paysages, paysages urbains animés, natures mortes.

Refusant d'entrer à la faculté de droit comme le souhaitait son père, Édouard Manet tente le concours du Borda où il échoue. Il embarque néanmoins sur un bateau-école et part pour le Brésil d'où il ramène de nombreux dessins. De retour en France, il entre à l'atelier de Thomas Couture où il commence sa formation de peintre, et dès 1860, il présente ses premières toiles parmi lesquelles : *Portrait de M. et Mme Auguste Manet*.

Ses tableaux suivants, *Lola de Valence*, *L'Homme mort*, *Combat de taureau*, *le Déjeuner sur l'herbe* ou *Olympia*, font scandale. Manet est rejeté des expositions officielles, il joue alors un rôle de premier plan dans la « bohème élégante ». Il y fréquente des artistes qui l'admirent comme Fantin-Latour ou Edgar Degas et des hommes de lettres comme le poète Baudelaire ou le romancier Émile Zola dont il peint un portrait resté célèbre. C'est aussi à cette époque qu'il peint *Joueur de fifre* (1866) et le sujet historique de *L'Exécution de Maximilien* (1867) inspiré de la gravure de Francisco de Goya. Son œuvre comprend aussi des marines comme *Clair de lune sur le port de Boulogne* (1869) ou des courses : *Courses à Longchamp* en 1864 qui valent au peintre un début de reconnaissance.

Il peint aussi des natures mortes et des compositions florales (*Roses et tulipe dans un vase*, 1883), et des portraits de femmes (*Nana*, 1877, *Femme blonde avec seins nus*, 1878) ou de ses familiers comme le poète Stéphane Mallarmé en 1876 ou Georges Clemenceau en 1879-1880.

Au fur et à mesure que Manet gagne en âge, un nombre grandissant de jeunes artistes se revendiquent de son esprit en s'opposant à leur tour à l'esthétisme officiel. Prônant la peinture en plein air et se qualifiant eux-mêmes, tour à tour, d'Intransigeants, de Réalistes ou encore de Naturalistes, la critique va finalement, avec ironie, les surnommer « Impressionnistes ». Parmi ces jeunes talents, certains vont se rapprocher de Manet et former le groupe dit « des Batignolles », ainsi nommé en référence au quartier des Batignolles où se trouvaient l'atelier de Manet et les principaux cafés que la bande fréquentait. On compte notamment dans ce groupe les peintres Paul Cézanne, Auguste Renoir, Frédéric Bazille ou Claude Monet.

De tous ces jeunes disciples, l'ami le plus intime de Manet est incontestablement Claude Monet, futur chef de file de l'impressionnisme. Cette admiration réciproque n'empêche cependant pas les deux hommes de développer, indépendamment l'un de l'autre, leurs propres styles. Édouard Manet est également très lié au peintre Edgar Degas, bien que ce dernier n'ait pas fait spécifiquement partie du groupe des Batignolles. Les deux hommes sont inséparables aux heures sombres de la guerre franco-allemande de 1870. Manet et Degas se trouvent d'autres affinités pendant la Commune de Paris par leur opposition conjointe au parti versaillais. Bien que les deux hommes se soient souvent querellés et affrontés pour obtenir la prééminence dans l'avant-garde artistique, Degas conservera toujours une grande estime pour Manet et contribuera à promouvoir l'œuvre de ce dernier après sa mort.

André Masson, né le 4 janvier 1896 à Balagny-sur-Thérain, Oise et mort le 28 octobre 1987 à Paris, était un peintre français qui participa au mouvement surréaliste du début des années 1920 à la fin des années 1950.

André Masson passe son enfance à Bruxelles, et devient dessinateur professionnel de broderie en Belgique.

En 1912 s'installe à Paris où il est l'élève de Paul Baudouin. Pendant la première guerre mondiale, il est gravement blessé au Chemin des Dames et il gardera toute sa vie une profonde répulsion pour la guerre et le bellicisme.

Après la guerre, il produit ses premières toiles cubistes et se lie d'amitié avec Roland Tual et Max Jacob. En 1923 rencontre les premiers surréalistes et se rallie à *La Révolution surréaliste* avec Antonin Artaud, Miró, Georges Limbour et Michel Leiris.

En 1924, Masson rencontre Georges Bataille avec lequel il restera lié toute sa vie par une profonde amitié.

En 1928, il illustre anonymement le texte sulfureux *Histoire de l'œil* écrit par Georges Bataille sous le pseudonyme de *Lord Auch*. La même année illustre *Justine* de Sade.

1929 c'est l'année de la rupture avec André Breton. Deux ans plus tard, illustre à la pointe sèche le texte de Georges Bataille : *Dossier de l'œil pinéal. L'anus solaire*.

Entre 1934-1936, André Masson part vivre en Espagne.

Pendant la période 1937-1939, participe à l'aventure de la revue *Acéphale* mais n'adhère pas à la société secrète de Bataille. Son style semble être influencé par l'expressionnisme. Produit des dessins sous forme de « séries » : *Destin des animaux* ; *Massacres* ; *Portraits imaginaires*.

Après avoir passé le temps de la deuxième guerre mondiale aux Etats-Unis, rentre en France en 1945 et illustre de nombreux décors de théâtre (*La Putain Respectueuse* de Jean-Paul Sartre). En 1954 obtient le Prix national des arts et en 1965 peint le plafond du Théâtre de l'Odéon à Paris.

Henri Matisse (Henri Émile Benoît Matisse), né le 31 décembre 1869 au Cateau-Cambrésis et mort le 3 novembre 1954 à Nice, est un artiste-peintre, dessinateur et sculpteur français.

Il fut le chef de file du fauvisme ; Pablo Picasso le considérait comme son grand rival et néanmoins ami.

En 1890, Matisse abandonne définitivement les études de droit pour se consacrer à la peinture et l'année suivante, il s'installe à Paris. Après avoir été admis à l'école nationale supérieure des beaux-arts, il fréquente l'atelier de Gustave Moreau en 1895. Il y rencontre Georges Rouault, Albert Marquet et visite les expositions de Jean-Baptiste Camille Corot et celles de Paul Cézanne.

En 1896, Matisse expose pour la première fois au « Salon des Cent » et au Salon de la Société nationale des beaux-arts dont il devient membre associé sur proposition de Pierre Puvis de Chavannes. Cette fonction lui permet notamment d'exposer sans passer par un jury. Il passe l'été à Belle-Île-en-Mer et rencontre l'australien John Peter Russell qui l'introduit auprès d'Auguste Rodin et Camille Pissarro. Il commence à s'intéresser à la peinture impressionniste qu'il découvre en 1897 au musée du Luxembourg.

En 1898, il passe une semaine à Londres où, sur les conseils de Pissarro, il découvre la peinture de Joseph Mallord William Turner. À partir de 1900, Matisse travaille à l'Académie de la Grande Chaumière sous la direction d'Antoine Bourdelle et fréquente également l'atelier d'Eugène Carrière. Il y fait la connaissance d'André Derain, de Jean Puy et de Maurice de Vlaminck. Au Salon d'automne de 1905, l'accrochage des œuvres de Matisse, Albert Marquet, Vlaminck, Derain et Kees Van Dongen provoque un scandale par leurs couleurs pures et violentes posées en aplat. À la vue de ces tableaux regroupés dans une même salle, le critique Louis Vauxcelles compare l'endroit à une « cage aux fauves ». L'appellation de « fauve » est aussitôt adoptée et revendiquée par les peintres eux-mêmes. Cette période marque également la reconnaissance de son travail, lui permettant enfin une relative aisance matérielle. Matisse devient le chef de file du fauvisme.

Il entreprend de nombreux voyages qui seront autant de sources d'inspiration : Algérie, Italie, Allemagne, Maroc, Russie, États-Unis et Tahiti.

Entre 1908 et 1912, ses œuvres sont exposées à Moscou, Berlin, Munich et Londres. En 1913, Matisse est exposé à l'*Armory Show* de New York à côté d'œuvres de Marcel Duchamp et Francis Picabia, comme autant de représentants de l'art le plus moderne qui soit.

Dès le déclenchement de la Première Guerre mondiale, il quitte Collioure qu'il fréquentait régulièrement depuis 1905. Après avoir passé une partie de l'hiver 1916-1917 à Nice, Matisse décide de rester plus longuement sur la Côte d'Azur, qu'il considère comme un paradis, dont il recherche la transcription dans ses toiles. En 1919, il reçoit la commande d'Igor Stravinski et Serge Diaghilev pour dessiner les costumes et les décors du ballet « Le Chant du rossignol » présenté à Londres.

Après un séjour aux États-Unis, il revient à Paris pour la mise en place de *La Danse* à Merion, pour la Fondation Barnes en 1933. Il travaille à l'illustration du roman de James Joyce « *Ulysse* » et aux décors et aux costumes de *Rouge et noir* pour les Ballets russes de Monte-Carlo (1934-1938).

Il s'installe à Vence et renoue avec le dessinateur et écrivain André Rouveyre, connu à l'atelier de Gustave Moreau, une amitié épistolaire assidue.

En 1945, une grande rétrospective est organisée au Salon d'Automne. Il réalise les cartons de tapisserie *Polynésie, le Ciel* et *Polynésie, la Mer* (1946) et commence à travailler à partir de 1949 au décor de la chapelle du Rosaire de Vence.

En 1952 a lieu l'inauguration du musée Matisse du Cateau-Cambrésis, sa ville natale.

Il réalise la gouache découpée *La Tristesse du roi*, tableau « plus proche même de la peinture classique que Matisse ne l'a jamais été..., son dernier autoportrait..., le portrait d'un vieillard ».

Jackson Pollock, Mark Rothko, Barnett Newman ... Tous ont partagé une même vénération pour Matisse. La confrontation des collections du musée de sa ville natale avec des œuvres de ces génies de l'abstraction met en valeur cette filiation.

Tout au long de son œuvre Matisse travaille la sculpture afin de perfectionner son approche de la ligne. Avec la série des Nus de dos qui s'étend de 1909 à 1930, il affronte tour à tour les problèmes picturaux qu'il rencontre: le tracé des figures monumentales (la réalisation de Nu de dos I, 1909, est contemporaine de celle des grandes compositions *La Musique* et *La Danse*), le rapport forme et fond (les fresques destinées à la Fondation Barnes sont réalisées en 1930 comme Nu de dos IV). Toutefois, bien que la série ne semble pas avoir été conçue pour être présentée en une seule entité (la fonte des pièces en bronze n'a été faite qu'après la mort de Matisse), ces quatre sculptures constituent un ensemble plastique.

Guy de Maupassant, né Henry-René-Albert-Guy de Maupassant le 5 août 1850 au château de Miromesnil à Tourville-sur-Arques et mort le 6 juillet 1893 à Paris, est un écrivain français.

Lié à Gustave Flaubert et à Émile Zola, il a marqué la littérature française par ses six romans, dont *Une Vie* en 1883, *Bel-Ami*, *Pierre et Jean*, mais surtout par ses nouvelles (plus de 300), parfois intitulées contes, comme *Boule de Suif*, les *Contes de la bécasse* ou *le Horla*. Ces œuvres retiennent l'attention par leur force réaliste, la présence importante du fantastique et par le pessimisme qui s'en dégage le plus souvent mais aussi par la maîtrise stylistique. La carrière littéraire de Guy de Maupassant se limite à une décennie avant qu'il ne sombre peu à peu dans la folie et ne meure à quarante-deux ans. Reconnu de son vivant, Guy de Maupassant conserve un renom de premier plan, renouvelé encore par les nombreuses adaptations filmées de ses œuvres.

Pour lui, le romancier qui doit tout mettre en œuvre « pour produire l'effet qu'il poursuit c'est-à-dire l'émotion de la simple réalité, et pour dégager l'enseignement artistique qu'il en veut tirer, c'est-à-dire la révélation de ce qu'est véritablement l'homme contemporain devant ses yeux », pour lui en effet « les grands artistes sont ceux qui imposent à l'humanité leurs illusions particulières ».

Rejetant le roman romantique et sa « vision déformée, surhumaine, poétique » comme le roman symboliste marqué par les excès du psychologisme et de l'écriture artiste, Maupassant adhère à l'idéal d'un « roman objectif » à la recherche du réalisme mais conscient des limites de ce dernier. Pour lui, « le réalisme est une vision personnelle du monde qu'il (le romancier) cherche à nous communiquer en la reproduisant dans un livre » et pour ce faire le romancier effectue, à partir de sa personnalité, un choix dans le réel. « C'est toujours nous que nous montrons », déclare-t-il comme il affirme que le roman est une composition artistique, « un groupement adroit de petits faits constants d'où se dégagera le sens définitif de l'œuvre ». Maupassant rejette donc également le naturalisme avec sa lourde documentation et avec son ambition démonstratrice d'un réalisme total à la Zola mais il pratique un réalisme sans exclusive morale vis à vis de la réalité sordide.

Maupassant recherche la sobriété des faits et gestes plutôt que l'explication psychologique, Cette sobriété s'applique aussi aux descriptions, rompant ainsi fortement avec l'écriture balzacienne. Ce goût pour la densité conduit d'ailleurs Maupassant à privilégier l'art de la nouvelle. Enfin Maupassant rendant hommage à Flaubert reprend la formule de Buffon selon laquelle « le talent est une longue patience » et revendique une « langue claire, logique et nerveuse », opposée à l'écriture artiste des années 1880-1890 qu'illustrent par exemple les frères Goncourt.

André Maurois, de son nom d'origine **Émile Salomon Wilhelm Herzog**, né le 26 juillet 1885 à Elbeuf et mort le 9 octobre 1967 à Neuilly-sur-Seine, est un romancier, conteur et essayiste français.

Issu d'une riche famille d'industriels juifs alsaciens, Maurois a pour professeur au lycée de Rouen le philosophe Alain, à qui il sera redevable de son orientation esthétique. Il préfère en effet la carrière d'écrivain à la direction de l'usine familiale et s'illustre d'abord par des romans qui lui gagnent un public féminin : *Climats*, *Les Roses de septembre*.

Interprète militaire et officier de liaison pendant la Première Guerre mondiale, il écrit en 1918 *Les Silences du colonel Bramble*, qui connaîtra un vif succès, tant en France que dans les pays anglo-saxons, et qui sera suivi des *Discours du docteur O'Grady*. Les événements de cette Guerre lui fournissent son pseudonyme "Maurois", nom d'un village du Nord de la France. Après la guerre, il a fait partie de la rédaction du journal des Croix-de-feu, *Le Flambeau*.

C'est dans ses biographies que l'écrivain excelle : il les consacre, avec une fraternité inspirée, à des écrivains comme Shelley, Victor Hugo, George Sand ou Balzac, mais aussi à des personnages politiques comme Disraeli et le général Lyautey, ou scientifiques comme Alexander Fleming .

Revendiquant une "plume d'instituteur", il est également très apprécié dans le monde anglo-saxon pour ses *Histoires d'Angleterre et des États-Unis*. Il a en outre écrit une Histoire de France fort complète, mais non dépourvue de prise de position, et par laquelle il cherche à sensibiliser son lecteur au destin unique de la France.

Il écrit également pour la jeunesse, avec *Le Pays des trente-six mille volontés ou Patapoufs et Filifers*, fable prophétique évoquant l'absurdité de la constitution des groupes humains autour de simples critères physiques (ici, la minceur et l'obésité). Le jeune illustrateur de ce dernier album, Jean Bruller, deviendra plus tard l'écrivain Vercors.

Il est également l'auteur de plusieurs ouvrages de science-fiction comme *Le Chapitre suivant* ou *Le Peseur d'âmes*. Grâce aux relations de son épouse, qui connaît Pétain, le Maréchal soutiendra sa candidature à l'Académie française où il est élu le 23 juin 1938, au fauteuil 26 qu'occupait René Doumic.

Exilé aux États-Unis pendant la Seconde Guerre mondiale, il admire Churchill et se méfie de Pétain.

Henri Michaux (Namur, 24 mai 1899 – Paris, 19 octobre 1984) est un écrivain, poète et peintre d'origine belge d'expression française naturalisé français en 1955.

Adolescent angoissé, ses premières expériences littéraires sont marquées par la fréquentation de Tolstoï et Dostoïevski. Même s'il lit beaucoup pendant ses études chez les jésuites, il ne s'oriente pas tout d'abord vers l'écriture mais vers la médecine, qu'il abandonnera assez vite pour s'engager comme matelot. Il navigue en 1920 et 1921, mais doit débarquer, son bateau étant désarmé. À peu près à la même époque, la découverte de Lautréamont le pousse à écrire. Il en sortira *Cas de folie circulaire* en 1922, premier texte qui donne déjà une idée de son style. Ensuite les écrits se succèdent (*les Rêves et la Jambe* en 1923, *Qui je fus* en 1927...) et les styles se multiplient.

Dans les années 1920, il collabore activement à la revue d'avant-garde *Le Disque vert* fondée par Franz Hellens. Pendant cette période, il émigre à Paris. Dès lors, il ne cessera de renier tout ce qui le rattache à la Belgique. En revanche, il gardera jusqu'à la fin de sa vie une réelle affinité avec la France et avec Paris en particulier - même s'il ne cessera pas de voyager dans le monde entier.

A Paris, Michaux fut ami avec plusieurs personnes qui jouèrent un grand rôle dans le monde artistique, comme Brassai, Claude Cahun, Jean Paulhan son éditeur à la NRF, le libraire-éditeur Jacques-Olivier Fourcade . Outre les textes purement poétiques, il rédige des carnets de voyages réels (Ecuador en 1929, Un barbare en Asie en 1933) ou imaginaires (Ailleurs en 1948, parmi beaucoup d'autres), des récits de ses expériences avec les drogues, et notamment la mescaline (*Misérable miracle* en 1956, *Connaissance par les gouffres* en 1961,...), des recueils d'aphorismes et de réflexions (*Passages* en 1950, *Poteaux d'angle* en 1971...), etc.

Parallèlement à l'écriture, dès 1925, il commence à s'intéresser à la peinture et à tous les arts graphiques en général. Exposé pour la première fois en 1937, il ne cesse ensuite de travailler, au point même que sa production graphique prend en partie le pas sur sa production écrite. Durant toute sa vie, il pratiquera autant l'aquarelle que le dessin au crayon, la gouache que la gravure ou l'encre. Il s'intéresse également à la calligraphie qu'il utilisera dans nombre de ses œuvres.

À la fin de sa vie, Michaux était considéré comme un artiste fuyant ses lecteurs et les journalistes, ce qui contraste avec les nombreux voyages qu'il a faits pour découvrir les peuples du monde, et avec les nombreux amis qu'il compta dans le monde artistique.

Michelangelo di Lodovico Buonarroti Simoni dit, en français, **Michel-Ange** (né le 6 mars 1475 au château de Caprese, au nord d'Arezzo en Toscane - 18 février 1564 à Rome), est un peintre, un sculpteur, un poète et un architecte italien de la Renaissance.

Né de Francesca di Neri del Miniato di Siena et de Lodovico di Leonardo Buonarroti Simoni, magistrat et podestat de Caprese et Chiusi. La famille revient dans sa maison de Settignano près de Florence, après que le père a fini sa charge de podestat.

Allant contre les vœux de son père et de ses oncles, réfractaires à l'art, Michel-Ange, après avoir étudié auprès du grammairien Francesco da Urbino, choisit malgré tout, grâce à son ami Francesco Granacci, d'être l'apprenti de Domenico Ghirlandaio pour trois ans à partir de 1488.

Impressionné par son travail, Domenico le recommande au maître de Florence, Laurent de Médicis. De 1490 à 1492, Michel-Ange est élève à l'école de Laurent et est influencé par un milieu libre qui fait évoluer ses idées sur l'art. Il admire les collections de statues grecques antiques collectionnées par les Médicis, et il se promet de devenir un sculpteur.

Il pratique l'étude du corps humain et l'anatomie à l'hôpital Santo Spirito de Florence vers 1490 collaborant à l'illustration d'un traité d'anatomie avec Realdo Colombo, médecin et ami. Les corps de Michel-Ange sont plus soumis à l'art, qu'au respect strict de l'anatomie humaine.

Après la mort de Laurent en 1492, Pierre II de Médicis refuse d'être le mécène de Michel-Ange. C'est à cette époque que les idées de Savonarole deviennent populaires à Florence. Sous ces deux pressions, Michel-Ange décide de quitter Florence et s'installe durant trois ans à Bologne chez son ami Gianfrancesco Aldobrandini. Il y réalisera les statues de saint Pétrone et saint Proculé dans l'église Saint-Dominique. En 1496, influencé par l'antiquité romaine, il réalise deux statues : Bacchus et La Pietà, commandées par le cardinal français Jean Bilhères de Lagraulas.

Quatre ans plus tard, Michel-Ange retourne à Florence pour y créer son œuvre la plus célèbre, le David sculpté dans un bloc de marbre extrait des carrières de Carrare. Il peint également *La Sainte Famille à la tribune* dite Tondo Doni. La Seigneurie lui confie une fresque dans la Salle du Conseil, la Bataille de Cascina, dite *les Baigneurs*, dont il réalisera le carton mais jamais la fresque.

Michel-Ange est de nouveau demandé à Rome en 1503 par le nouveau pape, Jules II qui le charge de réaliser son tombeau. Michel-Ange travailla durant quarante ans sans achever la tombe, qui après un projet initial de quarante statues, se finira avec sept statues, dont le Moïse. En 1506, il fuit Rome pour se réfugier à Florence mais doit faire allégeance devant Jules II à Bologne. Il réalise pendant un an la statue en bronze de Jules devant la cathédrale de Bologne. Cette statue sera détruite puis fondue après le retour des Bentivoglio à Bologne.

Michel-Ange reprend le projet du tombeau, cependant, sous la direction de Jules II, il doit sans cesse interrompre son travail afin d'effectuer de nombreuses autres tâches. La plus célèbre d'entre elles est la peinture monumentale du plafond de la chapelle Sixtine qui lui prend quatre ans (1508-1512). En mai 1508, l'artiste signe le contrat prévoyant la réalisation de fresques représentant les douze apôtres dans les pendentifs et des motifs ornementaux dans les parties restantes. Sur la requête de Michel-Ange qui juge le sujet trop pauvre, et aidé par les théologiens de la cour papale, il réalise les fresques des neuf histoires centrales

représentant les épisodes de la Genèse, l'humanité *ante Legem*, avant la loi de Moïse. Dans ses *Poèmes*, il décrit ces quatre ans comme extrêmement éprouvants. La chapelle est ouverte le jour de la Toussaint de 1512, dans l'enthousiasme général.

En 1513, le pape Jules II meurt. Son successeur Léon X, un Médicis, demande à Michel-Ange de terminer la façade extérieure de l'église San Lorenzo de Florence et de l'orner de sculptures. Il accepte à contrecœur, en fait les plans mais est incapable d'accéder à cette demande : la façade d'église est restée nue jusqu'à ce jour. Après la mort de Léon X, l'austère pape Adrien VI n'a aucune commande pour lui.

De retour à Florence, de 1519 à 1531, Michel-Ange réalise pour les Médicis la *Sagrestia Nuova* (sacristie neuve) et une des *Cappelle Medicee* (chapelles Médicis), où il sculpte notamment les tombeaux des ducs Laurent et de Julien avant de laisser terminer l'ensemble par ses élèves. Durant le même séjour, la famille florentine lui commande la bibliothèque Laurentienne : débutée en 1524, elle reste inachevée lors du départ de l'artiste et ne fut achevée qu'entre 1551 et 1571 par Ammanati.

En 1527, les citoyens de Florence, encouragés par le sac de Rome, renversent les Médicis et restaurent la république. Un siège de la ville suit, où Michel-Ange vient en aide à sa Florence bien-aimée en travaillant sur les fortifications de la ville, de 1528 à 1529. La ville chute en 1530 et le règne des Médicis est restauré.

En 1532, Michel-Ange revient à Rome après un séjour de plusieurs années à Florence — au cours duquel il avait pris parti contre le pape dans le conflit avec l'empereur Charles Quint — et Clément VII, lui ayant pardonné, lui demande de peindre les deux murs latéraux de la chapelle Sixtine. Il devait y représenter la *Chute des anges rebelles* et le Jugement dernier. Clément VII étant mort (en 1534), il songe à renoncer à ce travail pour reprendre le Tombeau de Jules II, quand le pape Paul III s'y oppose et le nomme en 1535 architecte, peintre et sculpteur du Vatican. La fresque du Jugement dernier sur le mur d'autel fut seule exécutée et ne fut achevée qu'en 1541.

Le projet du tombeau de Jules II devient un mausolée contenant un simple cénotaphe dans la basilique Saint-Pierre-aux-Liens en 1545 (soit quarante ans après la commande initiale).

À partir de 1546, il est nommé architecte de la basilique Saint-Pierre. Il revient au plan de croix grecque proposé par Bramante et simplifie le dôme, lui donnant un aspect plus léger. En 1561, le pape Pie IV lui confie la construction de la basilique Sainte-Marie-des-Anges-et-des-Martyrs dans les thermes de Dioclétien, œuvre qu'il ne pourra mener à son terme.

Michel-Ange meurt à Rome à l'âge de 88 ans. Deux jours avant sa mort, il travaillait encore à la Pietà Rondanini. Selon ses volontés, son corps est rapatrié à Florence, où il est enterré dans la basilique de Santa Croce.

Jean-François Millet (4 octobre 1814 - 20 janvier 1875) est un artiste-peintre, pastelliste, graveur et dessinateur du XIXe siècle, l'un des fondateurs de l'école de Barbizon. Il est particulièrement célèbre pour ses scènes champêtres et de la paysannerie. Il fut influencé par Courbet.

Ses tableaux, comme *Des Glaneuses* (1857), dépeignant les plus pauvres des femmes de la campagne se penchant dans les champs pour glaner les restes du champ moissonné, sont une présentation forte et éternelle de la classe paysanne qui résonne encore à ce jour.

Son *Angélus* (1858) a été très largement reproduit sur différents objets et supports et copié ou réinterprété par d'autres artistes du XIXe et XXe siècles. Salvador Dalí a été en particulier fasciné par ce travail, et a écrit un livre entier l'analysant (*Le Mythe tragique de l'Angélus de Millet*). Des variations de ce tableau de Millet apparaissent dans plusieurs de ses propres peintures.

Millet est considéré comme un peintre réaliste, mais il a eu une grande influence sur des impressionnistes tels que Claude Monet et Camille Pissarro, et surtout sur Vincent Van Gogh, qui a reproduit à sa façon la plupart de ses scènes rurales.

Pieter Cornelis Mondriaan, appelé **Piet Mondrian** à partir de 1912, né le 7 mars 1872 à Amersfoort aux Pays-Bas et mort le 1er février 1944 à New York aux États-Unis, est un peintre néerlandais reconnu comme un des pionniers de l'abstraction.

Il est, avec les Russes Kandinsky et Kazimir Malevitch, parmi les premiers peintres à s'être exprimé en utilisant un langage graphique abstrait. L'abstraction fut un courant artistique majeur du XXe siècle. La réputation de Mondrian s'est construite sur environ 22 œuvres abstraites, réalisées de 1917 à 1944. À ses débuts, il s'est d'abord distingué comme un grand traducteur de la nature et de la lumière, et l'on peut considérer comme un successeur de Jongkind. Ainsi, *Moulin au soleil* (1908) peut être rapproché de *En Hollande, des barques près d'un moulin* (1868) tout en soulignant l'originalité de l'angle de vue et la transcendance du traitement de la lumière par Mondrian. Peu à peu, ses travaux sur la lumière et la perspective l'ont conduit vers une abstraction croissante. Il y a dans ses compositions la disparition du réel visible.

Mondrian fut un contributeur très important de la revue hollandaise De Stijl fondée par Theo van Doesburg en 1917, le titre de cette revue donnera son nom au mouvement. Il participa au rayonnement européen du cubisme par ses liens avec des artistes établis à Paris, comme Picasso, et par ses contributions aux expositions d'Amsterdam avant la Première Guerre mondiale. Très influencé par le cubisme, il affirma toutefois sa personnalité par une grande rigueur dans le traitement des perspectives. Il travailla à partir de 1920 avec des couleurs primaires : le rouge, le jaune et le bleu, qu'il associe au blanc qui lui sert de fond et au noir qui délimite les couleurs entre elles. Il a structuré ses œuvres de manière géométrique en utilisant essentiellement des formes carrées et rectangulaires. Il utilise donc des éléments rectilignes (lignes orthogonales et diagonales, rectangles, ...) pour créer ses tableaux.

Michel de Montaigne, né et mort (28 février 1533 - 13 septembre 1592) au château de Montaigne à Saint-Michel-de-Montaigne en Périgord, écrivain, philosophe, moraliste et homme politique français de la Renaissance, est l'auteur d'un livre, les *Essais*, qui a influencé toute la culture occidentale.

Fondateur de l'introspection, il en vient peu à peu à l'unique projet de faire son propre portrait : « Je n'ai d'autre objet que de me peindre moi-même » Mais il dépeint principalement ses pensées, il veut voir plus clair en lui-même, dans ce qu'il appelle son « arrière-boutique » : « Ce ne sont pas mes actes que je décris, c'est moi, c'est mon essence. » Un pareil dessein est alors très neuf et personne, même dans l'antiquité, ne l'a expressément formé.

Mais s'il se peint, cela peut servir aux autres. « Tout homme, dira-t-il en 1588, porte en soi la forme entière de l'humaine condition » : quiconque me lit peut se reconnaître en moi et tirer profit de mon expérience. Voltaire a écrit : « Savant dans un siècle d'ignorance, philosophe parmi des fanatiques, (Montaigne) qui peint sous son nom nos faiblesses et nos folies, est un homme qui sera toujours aimé. » Et Nietzsche : « Qu'un tel homme ait écrit, vraiment la joie de vivre sur cette terre en a été augmentée. »

Dans les deux derniers chapitres des *Essais*, Montaigne révèle, en guise de conclusion, sa conception du bonheur du sage, aimer la vie et la goûter pleinement : « C'est une perfection absolue et pour ainsi dire divine que de savoir jouir de son être. »

La vie de Montaigne est mouvementée. Il s'est engagé, a mené une action publique, a risqué sa vie. Sa personnalité a suscité des images contradictoires : sceptique retiré dans sa tour d'ivoire, égoïste ou généreux, lâche ou courageux, ambitieux ou sage souriant, stoïcien ou épicurien, chrétien sincère ou libre-penseur masqué, catholique convaincu ou sympathisant de la Réforme, esprit serein ou mélancolique redoutant la folie ? Les portraits qu'on a donnés de Michel de Montaigne sont aussi divers que les interprétations des *Essais*.

Charles-Louis de Secondat, baron de La Brède et de Montesquieu, connu sous le nom de **Montesquieu**, né le 18 janvier 1689 à La Brède (Guyenne, à côté de Bordeaux), mort le 10 février 1755 à Paris, est un moraliste et surtout un penseur politique, précurseur de la sociologie, philosophe et écrivain français des Lumières.

Jeune homme passionné par les sciences et à l'aise dans l'esprit de la Régence, Montesquieu publie anonymement en 1721 *Lettres persanes*, un roman épistolaire qui fait la satire amusée de la société française vue par des Persans exotiques. Il voyage ensuite en Europe et séjourne un an en Angleterre où il observe la monarchie constitutionnelle et parlementaire qui a remplacé la monarchie autocratique. De retour dans son château de La Brède, il se consacre à ses grands ouvrages qui associent histoire et philosophie politique : *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence* (1734) et *De l'esprit des lois* (1748) dans lequel il développe sa réflexion sur la répartition des fonctions de l'État entre ses différentes composantes, appelée postérieurement « principe de séparation des pouvoirs ».

Montesquieu, avec entre autres John Locke, est l'un des penseurs de l'organisation politique et dans cette œuvre capitale, qui rencontra un énorme succès, Montesquieu tente de dégager les principes fondamentaux et la logique des différentes institutions politiques par l'étude des lois considérées comme simples rapports entre les réalités sociales. Cependant après sa mort, ses idées furent souvent radicalisées et les principes de son gouvernement monarchique furent interprétés de façon détournée. Ce n'est qu'au moment de la Révolution française que les révolutionnaires monarchiens tenteront vainement de les faire adapter par l'Assemblée constituante pour contrer l'Abbé Sieyès partisan de la rupture avec tout héritage et tout modèle.

Son œuvre, qui inspira les auteurs de la Constitution de 1791, mais également des constitutions suivantes, est à l'origine du principe de distinction des pouvoirs législatif, exécutif et judiciaire, base de toute république.

Il est aussi considéré comme l'un des pères de la sociologie, notamment par Raymond Aron.

Cependant, malgré l'immensité de son apport à la théorie moderne de la démocratie parlementaire et du libéralisme, il est nécessaire de replacer un certain nombre de ses idées dans le contexte de son œuvre, *De l'esprit des lois* : il n'a pas eu de réflexion réellement poussée sur le rôle central du **pouvoir judiciaire** ; il n'a jamais parlé d'une doctrine des **droits de l'homme** ; la réflexion sur la **liberté** a moins d'importance à ses yeux que celle sur les règles formelles qui lui permettent de s'exercer.

Montesquieu prévoit la « distribution des pouvoirs » au chapitre 6 de *De l'esprit des lois*. Montesquieu voit exister trois pouvoirs : la « puissance législative », la « puissance judiciaire des choses qui dépendent du droit des gens », chargée particulièrement des affaires étrangères et de la défense, et la « puissance exécutrice de celles qui dépendent du droit civil », c'est-à-dire le législatif, le judiciaire et l'exécutif. Ceux-ci devraient être séparés et dépendants les uns des autres afin que l'influence de l'un des pouvoirs ne prenne pas l'ascendant sur les deux autres. Cette conception était radicale en ce qu'elle éliminait la structure en trois États de la monarchie française: le clergé, l'aristocratie et le peuple, représentés au sein des États généraux, effaçant ainsi le dernier vestige du féodalisme.

Henry Spencer Moore, né le 30 juillet 1898 à Castleford (Yorkshire) et mort le 31 août 1986, est un sculpteur britannique. Issu d'une famille de mineurs, il devient connu grâce à ses grandes sculptures abstraites en bronze et en marbre taillé. Solidement appuyé par la communauté artistique britannique, Moore contribue à introduire une forme particulière de modernisme au Royaume-Uni, mais en s'inspirant souvent de la mythologie grecque.

La forme récurrente dans son œuvre est une silhouette étendue et percée, d'abord inspirée par l'art toltèque - notamment par une sculpture maya connue sous le nom de « Chac Mool », dont il vit une reproduction en plâtre à Paris en 1925. Des versions plus récentes sont conventionnellement percées : ainsi, un bras courbé rejoint le corps par exemple. Plus tard, les versions plus abstraites sont percées directement à travers le corps afin d'explorer les formes concaves et convexes.

Henry Moore est très connu pour ses bronzes abstraits monumentaux, visibles à de nombreux endroits à travers le monde. Les sujets sont habituellement des abstractions de silhouettes humaines, telles que *Mère-et-Enfant* ou *Figures Étendues*.

À part un flirt avec quelques représentations de "groupes familiaux" dans les années 1950, le sujet est presque toujours une silhouette féminine. De plus, les sculptures de Moore sont souvent percées ou contiennent des cavités, des excavations. Beaucoup interprètent la forme ondulée de ces silhouettes étendues comme des références au paysage et aux vallées du Yorkshire, lieu de naissance de l'artiste.

Les premières sculptures de Moore sont centrées sur la taille directe dans laquelle la forme de la sculpture évolue à mesure que l'artiste taille dans le bloc (voir *Half-figure* 1932). Dans les années 30, la transition de Moore dans le Modernisme est parallèle à celle de Barbara Hepworth. Ces deux sculpteurs, ainsi que d'autres artistes vivant à Hampstead, découvrent ainsi de nombreuses idées nouvelles. Moore fait de nombreuses esquisses et dessins préparatoires pour chacune de ses sculptures. La plupart de ces carnets de croquis ont survécu et donnent un bon aperçu de son développement et de sa méthodologie. Vers la fin des années 1940 Moore produit de plus en plus de sculptures par modelage, en travaillant les formes dans la glaise ou dans le plâtre avant de produire le travail final en bronze par la technique de la cire perdue.

Après la Seconde Guerre mondiale, les bronzes de Moore prennent leur échelle monumentale, particulièrement pour les commissions d'"art public" (comme la *Silhouette au repos* de 1958 située au Palais de l'UNESCO, Paris) qu'il reçoit. Pour des raisons techniques, il abandonne largement la taille directe, et emploie plusieurs assistants pour l'aider à produire ses maquettes.

Dans sa résidence à Much Hadham, Moore établit une collection d'objets naturels, de squelettes, bois flotté, galets et coquillages, pour se créer une source d'inspiration pour les formes organiques. Pour ses plus grandes œuvres, il produit souvent un modèle réduit de moitié avant de travailler sur le moulage final et la fonte du bronze. Quelques fois un modèle en plâtre de taille réelle est construit, permettant à Moore d'affiner la forme finale et d'ajouter quelques marques avant la fonte.

Alfred de Musset (11 décembre 1810 à Paris – 2 mai 1857 à Paris) était un poète et un dramaturge français de la période romantique.

Lycéen brillant, Alfred de Musset abandonne vite ses études supérieures pour se consacrer à la littérature à partir de 1828-1829. Dès l'âge de 17 ans, il fréquente les poètes du Cénacle de Charles Nodier et publie en 1829 *Contes d'Espagne et d'Italie*, son premier recueil poétique qui révèle son talent brillant. Il commence alors à mener une vie de « dandy débauché ». En décembre 1830, sa première comédie *La Nuit Vénitienne* est un échec accablant qui le fait renoncer à la scène pour longtemps. Il choisit dès lors de publier des pièces dans La Revue des Deux Mondes, avant de les regrouper en volume sous le titre explicite *Un Spectacle dans un fauteuil*. Il publie ainsi une comédie, *À quoi rêvent les jeunes filles ?* en 1832, puis Les Caprices de Marianne en 1833. Il écrit ensuite son chef-d'œuvre, un drame romantique, *Lorenzaccio* en 1834 (la pièce ne sera représentée qu'en 1896) après sa liaison houleuse avec George Sand et donne la même année *Fantasio* et *On ne badine pas avec l'amour*. Il publie parallèlement des poèmes tourmentés comme la Nuit de Mai et la Nuit de Décembre en 1835, puis *La Nuit d'août* (1836) *La Nuit d'octobre* (1837), et un roman autobiographique *La Confession d'un enfant du siècle* en 1836.

Dépressif et alcoolique, au-delà de 30 ans, il écrit de moins en moins : on peut cependant relever les poèmes *Tristesse*, *Une soirée perdue* (1840), *Souvenir* en 1845 et diverses nouvelles (*Histoire d'un merle blanc*, 1842). Il reçoit la Légion d'honneur en 1845 et est élu à l'Académie française en 1852. Sa santé se dégrade gravement avec son alcoolisme et Alfred de Musset meurt à 46 ans, le 2 mai 1857, à peu près oublié.

Redécouvert au XX^e siècle, Alfred de Musset est désormais considéré comme un des grands écrivains romantiques français, dont le théâtre et la poésie lyrique montrent une sensibilité extrême, une interrogation sur la pureté et la débauche, une exaltation de l'amour et une expression sincère de la douleur.

Friedrich Wilhelm Nietzsche est un philologue, philosophe et poète allemand né le 15 octobre 1844 à Röcken, en Saxe, et mort le 25 août 1900 à Weimar, en Allemagne.

L'œuvre de Nietzsche est essentiellement une critique de la culture occidentale moderne et de l'ensemble de ses valeurs morales (issues de la dévaluation chrétienne du monde), politiques (la démocratie, l'égalitarisme), philosophiques (le platonisme et toutes les formes de dualisme métaphysique) et religieuses (le christianisme). Cette critique procède d'un projet d'instituer de nouvelles valeurs dépassant le ressentiment et la volonté de néant qui ont dominé l'histoire de l'Europe sous l'influence du christianisme, par l'affirmation d'un Éternel Retour de la vie et par le dépassement de l'humanité et l'avènement du surhomme. L'exposé de ses idées prend dans l'ensemble une forme aphoristique ou poétique.

Peu reconnu de son vivant, son influence a été et demeure importante sur la philosophie contemporaine de tendance continentale, notamment l'existentialisme et la philosophie postmoderne ; mais Nietzsche a également suscité ces dernières années l'intérêt de philosophes analytiques, ou de langue anglaise, qui en soutiennent une lecture naturaliste remettant en cause une appropriation par la philosophie continentale jugée problématique.

Le philosophe est un type d'homme dont l'instinct dominant est, selon Nietzsche, *un instinct de connaissance sélectif*. Il s'oppose en cela, dans certaines limites, à l'intempérance de la science, qui est pour lui une forme de barbarie liée à la démocratie. Sont opposés ainsi, en tant que types, le savant et le philosophe : le premier ne fait pas de distinction dans ce qu'il a à connaître, son activité n'a rien de personnelle ; la caricature extrême de la science est l'érudition, forme de "savoir" qui n'instruit pas mais, au contraire, déforme l'esprit et lui est un fardeau. La masse de ce qui est à connaître est en effet infinie et conduit au désespoir de la connaissance.

Cette opposition se manifeste d'abord dans l'œuvre de Nietzsche par une critique de l'histoire et de la philologie (rappelons qu'il était lui-même professeur de philologie). De ce fait, le philosophe est plus proche de l'artiste, dans la mesure où il synthétise ce qu'il connaît, c'est-à-dire produit une simplification de la réalité qui a un caractère esthétique au service de la vie et de la culture.

Colette Nys-Mazure, née le 14 mai 1939 à Wavre (Belgique), est une écrivaine belge de langue française.

Suite au décès de ses parents, elle part habiter chez des membres de sa famille dans le Tournaisis, une région qu'elle affectionne beaucoup et qu'elle ne quittera plus.

Titulaire d'une maîtrise de lettres à l'Université catholique de Louvain où elle a effectué ses études de 1957 à 1961, elle est devenue professeur de lettres de 1961 à 1999. Elle a également été assistante à l'Université catholique de Louvain de 1974 à 1980 et conférencière à partir de 1989 au Centre Vauban de la Fédération universitaire et polytechnique de Lille.

Son premier recueil, *La vie à foison*, est publié en 1975 par le Centre Froissart de recherches poétiques.

Si la poésie reste son territoire de prédilection, elle a également écrit des essais sur Suzanne Lilar et Tahar Ben Jelloun, des nouvelles et des pièces de théâtre qui connaissent un grand succès. Elle anime aussi des ateliers d'écriture et de lecture. Elle est membre de l'Association des Écrivains belges de Langue française.

Colette Nys-Mazure fait partie du groupe Unimuse avec, entre autres, Paul André, Jacky Legge, Françoise Lison-Leroy, Marie-Clotilde Roose et Michel Voiturier. Créée en 1952, cette association d'écrivains du Tournaisis et des environs peut être considérée comme la « Maison de la Poésie » du Hainaut occidental.

Michel Onfray, né le 1er janvier 1959 à Argentan, est un philosophe français.

Il a publié de nombreux ouvrages dont certains ont connu d'importants succès de librairie, notamment le *Traité d'athéologie*. Ses cours d'histoire de la philosophie sont régulièrement diffusés et podcastés sur la radio France Culture.

Michel Onfray estime qu'il n'est de philosophie sans le bénéfice de la sociologie, des sciences et, il fut un temps, de la psychanalyse: « Un philosophe pense en fonction des outils de savoir dont il dispose, sinon il pense en dehors de la réalité ».

Ses écrits parlent de l'hédonisme, des sens, de l'athéisme. Le philosophe s'inscrit dans la lignée des penseurs grecs célébrant l'autonomie de pensée et de vie. Tout en prônant un athéisme sans concession, considérant que les religions sont indéfendables en tant qu'elles sont outils de domination et de coupure avec la réalité, il parvient à diffuser ses théories au sein de médias réputés conservateurs où il est souvent invité « pour être l'athée de service », comme il le relève lui-même.

Michel Onfray se revendique d'une lignée d'intellectuels proches du courant individualiste libertaire parmi lesquels les philosophes cyniques (Diogène), cyrénaïques (Aristippe de Cyrène) mais aussi d'une sensibilité transversale de toute l'histoire de la philosophie (les Frères du Libre-Esprit, les penseurs libertins, l'École de Francfort, etc.).

Il tenait une chronique dans l'hebdomadaire satirique *Siné Hebdo* créé par le dessinateur Siné et participe aussi à son capital.

Michel Onfray dirige la collection « La Grande Raison » aux éditions Grasset–Mollat.

Michel Onfray se réclame essentiellement de l'héritage intellectuel de philosophes comme Nietzsche, La Mettrie, Aristippe de Cyrène. Ces trois penseurs ont en commun d'inviter à une ascèse hédoniste : l'important n'est pas la lettre, mais l'esprit. Michel Onfray emprunte à la pensée nietzschéenne sa vision de l'Occident, de la morale et sa critique essentielle du christianisme. D'Aristippe de Cyrène, il retient le grand oui à la vie, l'hédonisme dynamique, la pulsion exacerbée, et la sagesse tragique des philosophes de Cyrène (ainsi que l'athéisme de certains, faisant fonctionner à plein régime l'arithmétique des plaisirs). Avec La Mettrie, il a en commun le patronyme — en effet, le philosophe matérialiste s'appelait Julien Offray (ou Onfray en français moderne) de La Mettrie — et ajoute au forfait celui de réactualiser sa doctrine pour les temps postmodernes.

Michel Onfray se réclame du postanarchisme.

Il propose une pensée résolument matérialiste dont il fait l'éloge et la présentation dans différents domaines qui l'intéressent particulièrement : éthique et politique, usage ludique du corps, rapports amoureux, esthétique, etc., le tout étant regroupé sous la rubrique de la philosophie existentielle.

Blaise Pascal, né le 19 juin 1623 à Clairmont (aujourd'hui Clermont-Ferrand), en Auvergne et mort le 19 août 1662 à Paris, est un mathématicien, physicien, inventeur, philosophe, moraliste et théologien français.

Enfant précoce, il est éduqué par son père. Les tout premiers travaux de Pascal concernent les sciences naturelles et appliquées. Il contribue de manière importante à l'étude des fluides. Il a clarifié les concepts de pression et de vide, en étendant le travail de Torricelli. Pascal a écrit des textes importants sur la méthode scientifique.

À dix neuf ans, en 1642, il invente la machine à calculer et après trois ans de développement et 50 prototypes il la présente à ses contemporains en la dédiant au chancelier Séguier. Dénommée *machine d'arithmétique*, puis roue pascaline et enfin pascaline, il en construisit une vingtaine d'exemplaires dans la décennie suivante.

Mathématicien de premier ordre, il crée deux nouveaux champs de recherche majeurs : tout d'abord il publie un traité de géométrie projective à seize ans ; ensuite il développe en 1654 une méthode de résolution du « problème des partis » qui, donnera naissance au cours du XVIII^e siècle au calcul des probabilités et influencera fortement les théories économiques modernes et les sciences sociales.

Après une expérience mystique qu'il éprouva à la suite d'un accident de carrosse en Octobre 1654, il se consacre à la réflexion philosophique et religieuse. Il écrit pendant cette période les Provinciales et les Pensées, ces dernières n'étant publiées qu'après sa mort.

Pascal ne put achever, avant de mourir, son travail théologique le plus important : un examen soutenu et logique de la défense de la foi chrétienne, avec pour titre original *Apologie de la religion chrétienne*.

Après sa mort, de nombreuses feuilles de papier ont été trouvées lors du tri de ses effets personnels, sur lesquelles étaient notées des pensées isolées, feuilles regroupées en liasses dans un ordre provisoire mais parlant. La première version de ces notes éparses est imprimée en 1670 sous le titre *Pensées de M. Pascal sur la religion et sur quelques autres sujets*. Elles sont devenues très vite un classique. Parce que ses amis et les disciples de Port-Royal étaient conscients que ces « pensées » fragmentaires pouvaient mener au scepticisme plutôt qu'à la piété, ils ont caché les pensées sceptiques et ont modifié une partie du reste, de peur que le roi ou l'église n'en prenne offense alors que la persécution de Port-Royal avait cessé, et les rédacteurs ne souhaitaient pas une reprise de la polémique. Il a fallu attendre le XIX^e siècle pour que les Pensées soient publiées complètement et avec le texte d'origine, tirées de l'oubli et éditées par le philosophe Victor Cousin.

Les *Pensées* de Pascal sont largement considérées comme une des pièces maîtresses et une étape de la littérature française. Sainte-Beuve considérait ces pages comme les plus fines de la langue française. Dans les Pensées, Pascal présente plusieurs paradoxes philosophiques : infini et néant, foi et raison, âme et matière, mort et vie, sens et vanité - apparemment n'arrivant à aucune conclusion définitive sans l'appui de l'humilité et de la grâce. En les rassemblant, il développe le pari de Pascal.

Fernando António Nogueira Pessoa est un écrivain et un poète portugais, né le 13 juin 1888 à Lisbonne, ville où il meurt le 30 novembre 1935. Son nom de famille était orthographié Pessôa (en français, une personne) sur son acte de naissance. L'accent circonflexe fut supprimé par lui-même après une réforme ultérieure de l'orthographe portugaise.

Prolifique et protéiforme, Pessoa est un auteur majeur de la littérature de langue portugaise et de la littérature mondiale (il est traduit dans un grand nombre de langues, des langues européennes au chinois). Il crée une œuvre poétique multiple et complexe sous différents hétéronymes en sus de son propre nom : Alberto Caeiro, qui incarne la nature et la sagesse païenne ; Ricardo Reis, l'épicurisme à la manière d'Horace ; Alvaro de Campos, le « modernisme » et la désillusion ; et alii. Bernardo Soares, auteur du Livre de l'intranquillité, est considéré par lui comme son semi-hétéronyme, plus proche de l'auteur orthonyme. Il signe aussi quelques textes en prose sous son propre nom, comme *Le Banquier anarchiste*.

L'hétéronymie deviendra sa façon d'être. Il reste que les grands hétéronymes littéraires auront une telle force, seront à l'origine d'une si unique création littéraire que l'auteur leur trouvera même à chacun une biographie justifiant leurs différences. Fernando Pessoa deviendra "le cas Pessoa" pour grand nombre d'intellectuels, de critiques, de littérateurs, de simples lecteurs. Des hommes de théâtre, des chorégraphes, des compositeurs se sont désormais emparés de cette œuvre très riche pour des spectacles. Le cinéma également a produit des films inspirés par ce poète.

De son vivant il a régulièrement publié dans des revues littéraires portugaises et en a créé une, avec un autre poète, Mário de Sá-Carneiro, la célèbre *Orpheu*, il a publié aussi deux textes en anglais et, exception notable, un seul livre important : le recueil de poèmes *Message*, en 1934. À sa mort, on découvrit 27 543 textes enfouis dans une malle que l'on a exhumés peu à peu. *Le Livre de l'intranquillité* n'a été publié qu'en 1982 et son *Faust* en 1988. Tous ces manuscrits se trouvent désormais à la Bibliothèque nationale de Lisbonne. Il a la particularité d'être également anglophone pour avoir passé une bonne partie de son enfance à Durban (Natal, Afrique du Sud). Le portugais deviendra, cependant, la langue de sa grande créativité. Il affirmera avec force « ma patrie est la langue portugaise ».

En 1988, ses restes sont transférés au jour anniversaire de sa naissance au monastère des Hiéronymites (*Mosteiro dos Jerónimos*) à Lisbonne. Depuis cet hommage national officiel, il repose à une centaine de mètres des tombeaux de Luís de Camões et de Vasco de Gama.

Pétrone (en latin *Caius Petronius Arbiter*, né entre 12 et 17, sans doute à Milan et mort autour de 66), est un écrivain latin, à qui l'on attribue, semble-t-il à tort, le roman *Satiricon*.

Il a vécu sous la dynastie des Julio-Claudiens, sous Claude et Néron. Il est d'abord proconsul en Bithynie, puis est nommé consul pendant le règne de Néron. Bien que cette fonction ait alors perdu beaucoup de son importance, elle montre l'influence dont jouit Pétrone. Tacite le décrit déjà comme un homme de plaisir, dormant le jour et vaquant à ses affaires la nuit. Il devient ensuite un ami de Néron lequel le surnomme *elegantiarum arbiter* (l'arbitre des élégances).

La bonne fortune de Pétrone suscite des jalousies. Tigellin, préfet du prétoire, le fait accuser d'avoir participé à la conjuration de Pison de 65. Pétrone est en effet un ami de Scævinius, l'un des conjurés. Comprendant que son sort est joué, il se tranche les veines et meurt d'une mort lente en 66 au cours d'un dernier festin donné à ses amis, alors qu'il se trouve à Cumae avec la cour. Avant de mourir, il trouve le temps d'écrire son testament qu'il adresse à Néron, et qui récapitule les torts qu'il reproche à l'empereur.

Francis-Marie Martinez de Picabia, né le 22 janvier 1879 à Paris et mort le 30 novembre 1953 dans la même ville, est un peintre, graphiste et écrivain proche des mouvements Dada et surréaliste.

Il étudie à l'École des Beaux-arts et à l'École nationale supérieure des arts décoratifs. De 1903 à 1908, influencé par les peintres de Barbizon, il côtoie Alfred Sisley et Camille Pissarro. Son aquarelle *Caoutchouc* est considérée comme une des œuvres fondatrices de l'art abstrait.

En 1911, il rejoint le groupe de Puteaux qui se réunissait dans le studio du peintre Jacques Villon, frère de Marcel Duchamp. Il devient aussi orphiste et crée en 1912, à Puteaux, le Salon de la Section d'or, avant de connaître un premier succès international à l'exposition de l'*Armory Show* de New York de 1913, où il fonde avec Marcel Duchamp et Man Ray la revue *291*. Marqué par la *Broyeuse de chocolat* et le concept de ready-made de Marcel Duchamp, il confectionne dès 1913 une série d'œuvres où il reprend l'esthétique du dessin industriel, recopiant ou simplifiant des images qu'il trouvait dans le magazine scientifique *La Science et la Vie*.

De 1913 à 1915, Picabia se rend plusieurs fois à New York et prend une part active dans les mouvements d'avant-garde, introduisant l'art moderne sur le continent américain. En 1916, après une série de compositions « mécanistes » où il traite les objets manufacturés avec une distante ironie, il lance à Barcelone la revue *391* et se rallie au dadaïsme. Il rencontre Tristan Tzara et le groupe dada de Zurich en 1918. Il se fait alors le propagateur de dada avec André Breton à Paris. Polémiste, iconoclaste, sacrilège, Picabia s'agite autour de Dada en électron libre, en étant en principe *antitout*, voire anti-Picabia. En 1921, il rompt avec ses anciens complices. « J'ai inventé le dadaïsme ainsi qu'un homme met le feu autour de lui, au cours d'un incendie qui gagne, afin de ne pas être brûlé », dixit Francis Picabia en 1947.

Outre l'automobile, il se passionne pour le cinéma et la photographie. Dans ses écrits sur le cinéma, il pressent le rôle prépondérant du cinéma américain. En 1924, il écrit un scénario du court-métrage *Entr'acte*, réalisé par René Clair et destiné à être projeté à l'entracte de son ballet instantanéiste *Relâche* (*chorégraphie de Jean Börlin et musique d'Erik Satie*). Il travaille ensuite pour les Ballets suédois de Rolf de Maré, pour lesquels il réalise de nombreux décors.

Après 1945, il renoue avec l'abstraction.

Son goût immodéré pour les fêtes et les voitures (il en collectionnera plus de 150), le ruine. Il multiplie les petites toiles de nombreux genres, parfois même inspirées de magazines pornographiques. Ses derniers tableaux relèvent du minimalisme : des points de couleurs semés sur des fonds épais et monochromes, titrés *Je n'ai plus envie de peindre, quel prix ?*, *Peinture sans but* ou *Silence*.... Au printemps 1949, la galerie René Drouin à Paris, organise sa première rétrospective.

Pablo Ruiz Picasso, né à Málaga, Espagne, le 25 octobre 1881 et mort le 8 avril 1973 à Mougins, France, est un peintre, dessinateur et sculpteur espagnol ayant passé l'essentiel de sa vie en France. Artiste utilisant tous les supports pour son travail, il est considéré comme le fondateur du cubisme avec Georges Braque et un compagnon d'art du surréalisme. Il est l'un des plus importants artistes du XXe siècle tant par ses apports techniques et formels que par ses prises de positions politiques.

Picasso peint ses tout premiers tableaux à l'âge de huit ans, son préféré étant *le Petit picador jaune* (1889), sa première peinture à l'huile, dont il refusera toujours de se séparer. C'est durant l'hiver 1895, qu'il peint sa première grande toile académique : *la Première Communion*. Il signe ses premières œuvres *Ruiz-Picasso* avant d'opter pour *P.R-Picasso* puis définitivement pour *Picasso* en 1901 à cause de l'étrangeté du nom et de la consonance *ss* peu commune en espagnol.

Après son départ pour Barcelone en 1896, il est reçu à l'École de La Llotja, où enseigne son père, ayant exécuté en un jour le sujet de l'examen pour lequel on laisse généralement un mois aux candidats. C'est en 1896, qu'il peint *L'Enfant de chœur* et *Science et Charité* (1896), l'une de ses plus importantes toiles d'enfance.

En septembre 1897, Picasso part étudier à Madrid et réussit en octobre le concours d'entrée à l'académie royale de San Fernando. Cependant l'enseignement de l'institution ne lui plaît pas et il renonce à suivre les cours. En juin 1898, il retourne à Barcelone, puis part pour Horta, le village de son ami Pallarès, situé près de la ville de Gandesa où il partage la vie des paysans. Plus tard, il dira « Tout ce que je sais, je l'ai appris dans le village de Pallarès ». En avril 1899, il est de nouveau de retour à Barcelone. Picasso fréquente alors le cabaret Els Quatre Gats, créé en référence au Chat Noir de Paris. Là, il rencontre notamment Miguel Utrillo, et se lie d'amitié avec le poète Jaime Sabartés, Carlos Casagemas, le peintre Opisso et le sculpteur Julio Gonzalez.

Picasso part, avec Casagemas dont il est très proche, pour Paris où il s'installe dans l'atelier du peintre Nonell à Montmartre. Picasso s'y imprègne de l'atmosphère du Moulin de la Galette et rencontre le marchand Pedro Mañach ainsi que Berthe Weill qui lui achète trois scènes de tauromachie, les premières toiles qu'il vend à Paris. À la mi-janvier 1901, Picasso part pour Madrid. Le 17 février, Casagemas, après avoir tenté de tuer son amante Germaine, se suicide à Paris. Picasso, bouleversé par la mort de son ami peindra un tableau clé *La Mort de Casagemas* dont il dira qu'il a conditionné grandement son passage à la période bleue, empreinte de douleur, tristesse et faisant référence aux grands maîtres espagnols.

La *période bleue* correspond aux années 1901-1904 : ce nom vient du fait que le bleu est la teinte dominante de ses tableaux de cette époque, qui a débuté avec le suicide de son ami Carlos Casagemas, ce qui explique qu'elle soit marquée par les thèmes mélancoliques de la mort, de la vieillesse, et de la pauvreté, mais ne l'empêche pas d'être satirique. Durant ces années, Picasso peint des pauvres, des mendiants, et des aveugles, sous forme de personnages souvent étirés et faméliques inspirés des tableaux du Greco que Picasso étudie à cette époque et qui l'influencent fortement. Le premier tableau de cette période fut *La Mort de Casagemas*, et les œuvres importantes sont : *Dama en Éden Concert* (1903), *La Vida* (1903), *Las Dos hermanas* (1904) ou *La Celestina* (1904).

À partir de 1905, il s'installe à Paris, au Bateau-lavoir. Là, il rencontre sa première compagne : Fernande Olivier. C'est le début de la période rose. Comme précédemment, c'est

l'utilisation des teintes « rougées » qui explique cette dénomination. Les thèmes abordés sont la joie et l'inquiétude existentielle. Il reste mélancolique et dominé par l'amour ; on y trouve aussi de nombreuses références au monde du zoo et du cirque. Il peint des masques, arlequins, dompteurs et clowns. Picasso privilégia pendant cette période le travail sur le trait, le dessin, plutôt que sur la couleur... C'est aussi l'époque des maternités roses. Picasso fait la connaissance de Guillaume Apollinaire et d'André Salmon.

En automne, il rencontre Gertrude et Leo Stein. On commence à trouver dans ses toiles le thème de la mort. Notamment dans son tableau *Arlequin*. Gertrude Stein le présente à Matisse, pendant l'hiver 1906. Le galeriste Ambroise Vollard achète la plupart des toiles roses. En mai, il part avec Fernande Olivier pour Barcelone, puis durant l'été à Gósol, village isolé de haute-Catalogne. Ce séjour aura un impact majeur dans l'œuvre de Picasso. C'est dans ce petit bourg de la province de Lleida qu'il conçoit *Les Demoiselles d'Avignon*, un tableau qui constitue un événement capital dans les débuts du cubisme.

De 1907 à 1909, Picasso est sous influence de l'art africain, notamment de l'art congolais. Cette période est marquée au début par les deux figures du côté droit des *Demoiselles d'Avignon* qui ont été en partie inspirées par les masques africains que Picasso possédait.

De 1907 à 1914, il réalise avec Georges Braque des peintures qui seront appelées « cubistes ». Elles sont caractérisées par une recherche sur la géométrie et les formes représentées : tous les objets se retrouvent divisés et réduits en formes géométriques simples, souvent des carrés. Cela signifie en fait qu'un objet n'est pas représenté tel qu'il apparaît visiblement, mais par des codes correspondant à sa réalité connue. Le cubisme consiste aussi à représenter sur une toile en deux dimensions un objet de l'espace. Picasso décompose l'image en multiples facettes (ou cubes, d'où le nom de cubisme) et détruit les formes du réel pour plonger dans des figures parfois étranges (comme une figure représentée sur une moitié de face, et sur l'autre de côté). Cette technique, initiée par Picasso et Braque, fit de nombreux émules tels que Juan Gris, Francis Picabia, Brancusi, les Delaunay, Albert Gleizes.

L'œuvre fondatrice du cubisme est *Les Demoiselles d'Avignon*.

En mai 1909, Picasso va à Barcelone, et à Horta d'Ebre avec Fernande Olivier. Là, il peint les *Paysages*. À Paris, réalise des sculptures : *Tête de Fernande*. En 1910, il fait les portraits d'Ambroise Vollard, d'Uhde et de Daniel-Henry Kahnweiler. Picasso part pour Céret, village de Catalogne française, en juillet 1911.

Les premiers collages et les premiers assemblages sont réalisés pendant l'hiver 1912, *Nature morte à la chaise cannée*, *Guitare(s) en carton*. Le *Verre d'absinthe* est peint au printemps 1914. Après le départ pour Avignon, en juin, il fait un retour au portrait, en juillet.

Pendant la Première Guerre mondiale, Picasso séjourne à Rome avec Jean Cocteau. Outre de nombreux portraits dessinés, il peint *L'Italienne*, *L'Arlequin* et *Femme au collier*. En mai, Cocteau présente Diaghilev à Picasso. Il travaille comme décorateur pour le ballet *Parade* de Léonide Massine et les Ballets russes de Serge de Diaghilev, sur une musique d'Erik Satie. Il rencontre Stravinski et la danseuse Olga Khokhlova qui devint sa femme. Dans une veine décorative, Picasso réalisa plusieurs portraits d'elle et de leur fils (*Paul en Pierrot* en 1925).

L'année 1925 fut celle d'une rupture radicale dans la production du peintre. Il peignit des tableaux très violents montrant des créatures difformes, convulsives, prises dans les rets d'une

rage hystérique : *Femme dans un fauteuil* (1926) et *Baigneuse assise* (1930). L'influence des poètes surréalistes fut indéniable dans cette volonté de dépeindre de l'intérieur l'enfer personnel. Cependant il adoptait une approche plus pragmatique que celle du « rêve calqué sur la toile » des surréalistes. En juin-juillet 1925, il achève *La Danse* et peint *Le Baiser*. En 1926, il peint *Le Peintre et son Modèle*, qui marque sa rencontre avec Marie-Thérèse Walter à la fin de cette année. Il réalise les *Guitare(s) à clous*.

Il exécute le grand collage du *Minotaure* en janvier 1928. Picasso a besoin alors d'une aide technique, notamment pour la réalisation des maquettes du *Monument pour Guillaume Apollinaire* dont il a reçu commande en 1922. Quelques années auparavant il avait renoué son amitié avec le ferronnier et sculpteur catalan Julio González. Picasso s'adresse naturellement à lui, et ils entameront, de l'automne 1928 jusqu'en juillet 1932, une fructueuse collaboration technique autour des sculptures en fer forgé et soudé. C'est au printemps 1929 qu'il sculpte en fer soudé *La Femme au jardin* dans l'atelier de González, qui par la suite réalisera le bronze en 1932. Il peint le *Grand nu au fauteuil rouge*, et en février 1930, *Crucifixion*.

Deux figures au bord de la mer est peint en janvier 1931, et en mars, *Nature morte sur un guéridon*. Cette année-là, voit également l'édition de deux livres majeurs : *Les Métamorphoses d'Ovide* (Lausanne, Skira) et *Le Chef d'œuvre inconnu de Balzac* (Paris, Ambroise Vollard).

En 1932, *Jeune fille devant le miroir* est finie. Picasso travaille à Boisgeloup aux têtes sculptées d'après Marie-Thérèse et à la série de dessins d'après La Crucifixion de Matthias Grünewald.

De juin à septembre 1934, il fait des séries de corridas, peintes, dessinées et gravées. Il réalise une série de sculptures à texture moulée : *Femme au feuillage* et *Femme à l'orange*. En 1935, *Minotaure* est gravée.

En 1936, il fait des gouaches et des dessins sur le thème du Minotaure. Cette même année, au début de la Guerre civile espagnole, il est nommé directeur du Musée du Prado à Madrid.

À la suite du bombardement de Guernica, le 26 avril 1937 pendant la guerre civile espagnole, horrifié par ce crime, Picasso se lance dans la création d'une de ses œuvres les plus célèbres : *Guernica* et il dit : « Cette peinture n'est pas faite pour décorer les appartements. C'est un instrument de guerre, offensif et défensif contre l'ennemi. ». Elle symbolise toute l'horreur de la guerre et la colère ressentie par Picasso à la mort de nombreuses victimes innocentes, causée par le bombardement des avions nazis à la demande du général Franco. *Guernica* fut exposé dans le Pavillon espagnol de l'Exposition internationale à Paris en 1937.

En octobre-décembre 1937, Picasso peint *La Femme qui pleure*, puis en 1938, fait un grand collage, *Les Femmes à leur toilette*. En juillet 1938, il va à Mougins avec Dora Maar. Début juillet 1939 il part chez Man Ray à Antibes, d'où le tableau *Pêche de nuit à Antibes*. De septembre 1939 au début de 1940, il est à Royan, *Séquence de Femmes au chapeau*.

Entre 1942 et 1943 il réalise l'assemblage, *Tête de taureau*, *L'Aubade*, *L'Homme au mouton*.

Picasso rencontre Françoise Gilot en mai .

Le 7 octobre 1944 s'ouvre le Salon d'Automne et la rétrospective Picasso. *Le Charnier* est peint en avril-mai 1945.

Lorsque Picasso visite Vallauris à l'été 1946, il se rend chez Georges et Suzanne Ramié et modèle trois pièces de céramique. Lorsqu'il reviendra l'année suivante, il retrouve ses pièces et débute alors une période intense de production de céramique qu'on estime à près de 4 500 pièces. Il s'installera à Vallauris en 1948 avec Françoise Gilot.

En février 1949, *La Colombe* est choisie par Aragon pour l'affiche du Congrès de la Paix qui ouvre à Paris le 20 avril. Le 6 août 1950, Laurent Casanova inaugure *L'Homme au mouton* à Vallauris. Picasso exécute *La Chèvre*, *La Femme à la poussette*, *La Petite Fille sautant à la corde*. Le 15 janvier 1951, il peint *Massacre en Corée*.

En 1952, il dessine *La Guerre et la Paix* pour la décoration de la chapelle de Vallauris, il écrit une seconde pièce de théâtre : *Les Quatre Petites Filles*.

C'est en décembre 1954 que débute la série des variations sur *les Femmes d'Alger* de Delacroix. Il s'installe en mai 1955, avec Jacqueline, à la villa La Californie à Cannes. En juin, a lieu une rétrospective au Musée des Arts décoratifs. Pendant l'été il travaille avec Henri-Georges Clouzot pour le film *Le Mystère Picasso*. Il découvre le gemmail et décide de réaliser *Femme dans un fauteuil d'osier* ainsi qu'une cinquantaine d'œuvres qui seront présentées l'année suivante aux Etats-Unis.

En 1956, *Les Baigneurs*, les sculptures en bois sont coulées en bronze. Il peint *L'Atelier de La Californie*.

Le 17 août 1957, il commence le travail sur *Les Ménines*. Le 29 mars 1958 a lieu la présentation de la décoration pour l'UNESCO : *La Chute d'Icare*. Il peint *La Baie de Cannes*.

Les premiers dessins d'après *Le Déjeuner sur l'herbe* de Manet sont faits le 10 août 1959.

Il se marie avec Jacqueline à Vallauris, en 1961, et en juin, s'installe au mas Notre-Dame-de-Vie à Mougins (près de Cannes). Il travaille sur les tôles découpées et peintes, *La Chaise*, *la Femme aux bras écartés*, *La Femme à l'enfant*, *Les Footballeurs*. En novembre 1962, il peint, *l'Enlèvement des sabinés*. L'inauguration de la rétrospective au Grand Palais et au Petit Palais se déroule le 19 novembre 1966. Au printemps 1967, Picasso est expulsé de son atelier de la rue des Grands-Augustins. En janvier 1970, le Musée Picasso de Barcelone reçoit la donation des œuvres conservées par sa famille. Une exposition se déroule au Palais des Papes d'Avignon de mai à octobre. En avril 1971, la galerie Louise Leiris expose les 194 dessins réalisés entre le 15 décembre 1969 et le 12 janvier 1971. Nouvelle exposition à la galerie Louise Leiris, en janvier 1973, qui montre cette fois les 156 gravures réalisées entre fin 1970 et mars 1972.

Picasso décède le 8 avril 1973 et est enterré dans le parc du château de Vauvenargues dans les Bouches-du-Rhône. Une exposition de 201 toiles se tient au Palais des Papes d'Avignon de mai à septembre 1973.

Plotin (205 - 270 après J.-C.) était un philosophe romain de l'Antiquité tardive. Il fut le fondateur d'un courant philosophique appelé « néoplatonisme », qui influença de manière profonde la philosophie occidentale. Sa relecture des dialogues de Platon fut une source d'inspiration importante pour la pensée chrétienne, en pleine formation à l'époque. L'intégralité de ses écrits a été publiée par un disciple fidèle, Porphyre de Tyr, dans les *Ennéades*.

La pensée de Plotin est originale en ce qu'elle approfondit la réflexion de Platon et d'Aristote sur la nature de l'Intelligence. Pour Plotin, l'univers est composé de trois réalités fondamentales : l'Un, l'Intelligence et l'Âme. L'homme qui fait partie du monde sensible doit, par l'introspection, remonter de l'Âme à l'Intelligence, puis de l'Intelligence à l'Un et accomplir ainsi une union mystique avec le dieu par excellence.

On sait peu de choses de la vie de Plotin. La plupart de nos connaissances à son sujet ont été rapportées par Porphyre dans la biographie qu'il consacra à son maître, en introduction à son édition des *Ennéades* entre 300 et 301. C'est à l'âge de 28 ans que Plotin partit étudier la philosophie à Alexandrie, auprès d'Ammonios Saccas, qui devint son maître pour onze années, de 232 à 243.

À 39 ans, son intérêt pour les philosophies orientales et indiennes le poussa à rejoindre l'armée de Gordien III qui marchait contre la Perse. Mais cette armée fut vaincue, et Plotin dut, non sans difficulté, se réfugier un temps dans la ville d'Antioche. Plotin rejoignit ensuite Rome, où il fonda une école philosophique, l'école néoplatonicienne de Rome (246). Il faut comprendre le terme *école* de manière très large. Ce n'était pas une institution, mais plutôt une association informelle de personnes. Il fallut attendre 254 pour qu'il commence à rédiger des textes qui formèrent, plus tard, son œuvre fondamentale : les *Ennéades*.

L'année 268 marqua le début de la solitude de Plotin. Après l'assassinat de Gallien, Plotin, très proche de l'ancien empereur, dut quitter Rome. Il mourut à Naples, en 270. Durant les deux dernières années de sa vie, Plotin continua à écrire et envoya même ses traités, en Sicile, à Porphyre pour que celui-ci les corrige et les édite par la suite. À la fin de sa *Vie de Plotin*, Porphyre confie que son maître avait réussi à atteindre par quatre fois l'union mystique avec Dieu.

Plotin connaissait bien ses prédécesseurs philosophes. Dans ses traités se trouvent de nombreuses allusions (explicites ou non) à Aristote, aux péripatéticiens, au stoïcisme, à l'épicurisme ou encore aux gnostiques auxquels il s'opposait. Mais Platon est de loin celui qui retint le plus l'attention de Plotin. Si la philosophie de Plotin fut appelée le néoplatonisme, c'est bien parce que celui-ci avait pour référence majeure l'œuvre de Platon. Les thèses de Plotin puisent en effet leurs sources dans les textes de Platon. Plotin retourne chercher chez Platon des thèmes importants : la transcendance de l'Un comme premier principe (Le Parménide), le problème de l'un et du multiple, la théorie des Idées (La République), les genres de l'être (Le Sophiste), ou l'intérêt pour l'amour (Le Banquet). Il se présente d'ailleurs comme un exégète de l'enseignement de Platon.

Mais en retournant vers le platonisme, Plotin le modifia de telle sorte qu'on ne peut pas dire qu'il était vraiment fidèle à Platon. De fait, Plotin interpréta les théories de Platon pour se les rendre favorables, et bénéficier de son autorité. Sa lecture de Platon fut d'une importance telle qu'elle influença, pendant longtemps, la compréhension du platonisme originel, notamment en surévaluant la place de la contemplation dans l'œuvre de Platon.

Louis Pons est un artiste plasticien français né en 1927 à Marseille. Il vit à Paris depuis 1973.

Après des études primaires à Marseille, à l'école des Chartreux, Louis Pons apprend le métier d'ajusteur à l'école des Métiers d'Endoume, toujours à Marseille, mais ne l'exerce pas...

Dessinateur de presse à la Libération, dans les journaux issus de la Résistance, il est aussi, brièvement, comptable, ouvrier agricole, vendangeur, peintre en bâtiment.

Il passe les années 1948-1949 en sanatorium, à Hauteville. Malade, il vit à la campagne dans différents lieux du sud de la France : Montfroc, Simiane-la-Rotonde, Vence, Le Piol, Saint-Paul-de-Vence, Aix-en-Provence, Antibes, Sillans-la-Cascade. Il découvre l'œuvre de Joë Bousquet, les dessins de Louis Soutter, les aphorismes de Lichtenberg. Il réalise environ 2 000 dessins à l'encre de Chine pendant cette période.

En 1959, il compose ses premiers assemblages. Ce singulier de l'art, à travers ses boîtes, ses reliquaires, ses collages, ses assemblages, poursuit inlassablement une ethnologie poétique qui lui est propre.

Louis Pons a reçu le prix Bill Copley aux États-Unis.

Louise Portal (née **Louise Lapointe** le 12 mai 1950 à Chicoutimi) est une actrice québécoise. Elle est aussi auteur, chanteuse et romancière.

Née à Chicoutimi, Louise Lapointe (*Portal*) est l'aînée d'une famille de cinq enfants. Ses trois sœurs sont toutes connues dans le monde artistique : Pauline est chanteuse et comédienne; Priscilla écrit, compose, enseigne la musique et le chant; Geneviève est parolière. Son frère, Dominique Lapointe, fait carrière comme journaliste, animateur et réalisateur à Radio-Canada (émissions *Les Années lumière* et *Flash Années lumière...*).

Durant leur enfance, les quatre filles jouent à se déguiser et à présenter des spectacles de comédie et de chansons, à la maison (jusque sur le toit du garage), puis à l'école primaire et secondaire.

Leur père, Marcel Lapointe (1920-1980), est médecin, de même que (sous le nom de plume de *Marcel Portal*) écrivain, romancier, poète, et artiste peintre.

Louise devient une auteure reconnue, dès les années 1980.

En relation à son nom, elle dit : « Vers la fin des années 1960, c'était une mode. Dans mon cas, la raison était plus profonde. *Portal* est le nom de plume de mon père. Je trouvais très beau son nom de peintre et d'écrivain, *Marcel Portal*. J'ai eu envie de l'emprunter, parce que je le trouvais artistique. J'ai compris par la suite que, en réalité, c'était une façon de m'identifier à mon père. Je crois que, avec le temps, *Portal* a aidé Louise à faire son chemin artistique. Louise est la petite fille de Chicoutimi et *Portal*, ce qu'elle est devenue. C'est ça qui a permis à la petite fille timide de s'extérioriser et d'avoir le vent dans les voiles. Tous mes papiers sont au nom de Portal. Les seules personnes qui m'appellent encore Lapointe sont les gens que j'ai connus dans mon enfance. »

L'architecte et urbaniste français **Fernand Pouillon**, né le 14 mai 1912 à Cancon (Lot-et-Garonne) et mort au château de Belcastel (Aveyron) le 24 juillet 1986, fut un des grands bâtisseurs des années de reconstruction après la Seconde Guerre mondiale en France. Ses réalisations se caractérisent par une insertion dans le site, un équilibre des masses né de proportions harmoniques rigoureuses, des matériaux nobles et la collaboration d'artistes sculpteurs, céramistes, paysagistes.

Fernand Pouillon passe sa jeunesse à Marseille où il fréquente l'école des beaux-arts. Il construit son premier immeuble à vingt-deux ans en 1934 à Aix-en-Provence, sans être diplômé d'architecture. Pendant cette première expérience Fernand Pouillon s'investit beaucoup dans les travaux et dans la commercialisation des appartements. Presque chaque année il renouvellera cette expérience jusqu'en 1938 et c'est seulement pendant les années de la guerre qu'il achèvera son diplôme d'architecte.

L'opération de La Tourette, à Marseille, donnera à Fernand Pouillon d'autres commandes qui l'une après l'autre le mèneront toujours plus loin ; en Algérie, en Iran. Dans le même temps le ressentiment de ses confrères à son égard ne cessera de grandir jusqu'à devenir « haï par ses confrères ». Presque tout les sépare, même les matériaux. Aux qualités du béton, Fernand Pouillon oppose, à un prix très inférieur, les qualités de la pierre, de l'acier, du verre, de la céramique, du bois, de la végétation et même de l'eau qu'il fait couler dans nombre de bassins et de fontaines sculptées par des artistes comme Jean Amado ou Louis Arnaud. Précurseur du développement durable se servira de matériaux durables, aux formes modernes il oppose l'attention à la qualité de vie, à la culture et aux coutumes des habitants, à l'insertion dans le paysage urbain ou naturel, aux justes rapports des proportions et au beau vieillissement de ces constructions.

Le 5 mars 1961, Fernand Pouillon et quatre de ses collaborateurs sont arrêtés et écroués, accusés de faux bilan, détournement de fonds et abus de biens sociaux. Hospitalisé suite à des problèmes de santé, il s'évade de sa clinique et reste en cavale pendant plusieurs mois. Réapparu à l'occasion de son procès, il est condamné en 1963 à quatre années de prison. Il est libéré de prison en 1964. Radié à vie par l'ordre des architectes, il ne peut plus construire en France et est donc contraint à l'exil pour continuer sa carrière. Fernand Pouillon rejoint en 1966 l'Algérie où il exerce sa profession jusqu'en 1984. Il y réalise essentiellement des projets hôteliers et touristiques ainsi que des équipements publics et universitaires. Amnistié en 1971 par le président de la république Georges Pompidou, réintégré à l'ordre des architectes français en 1978, il regagne la France en 1984.

On lui doit notamment deux ouvrages littéraires : *Les Pierres sauvages* (1964), roman écrit en prison, consacré à l'histoire de l'abbaye du Thoronet, qui lui a valu le prix des Deux-Magots en 1965, et *Mémoires d'un architecte* (1968), ses mémoires.

En 1974, F. Pouillon crée sa maison d'édition « Le jardin de Flore » à Paris. Il s'entoure des meilleurs spécialistes et des meilleurs artisans d'art : Daniel Jacomet, Mérat, Richard de Bas, Barcham Green, Liliane Brion-Guerry, etc. et réimprime à 200 ou 250 exemplaires les plus belles éditions de livres d'art et d'architecture du XV^e au XX^e siècle. Faisant œuvre de mécène, F. Pouillon ne les vendra jamais le prix qu'ils lui ont coûté. Trente-trois livres, deux globes terrestres et célestes de Coronelli et un globe terrestre « François Mitterrand » sortiront de ces ateliers.

Nicolas Poussin, né au hameau de Villers, commune des Andelys, le 15 juin 1594 et décédé à Rome le 19 novembre 1665, est un peintre français du XVII^e siècle, représentant majeur du classicisme pictural. Depuis 1624, actif aussi en Italie. Peintre d'histoire, compositions religieuses, mythologiques, à personnages, paysages animés.

La richesse de ses compositions et la beauté de ses expressions l'ont fait surnommer *Le peintre des gens d'esprit*. Il recherchait le bon goût de l'antique en y associant quelquefois ou en y ramenant les formes de la nature et celles de l'art ; Nicolas Poussin s'attacha principalement aux beautés expressives, comme peignant par un trait vif et précis le langage de la pensée et du sentiment : aussi recherchait-il dans l'antique ce beau idéal ou intellectuel, en même temps que moral, qui lui faisait choisir les sujets historiques les plus propres aux développements nobles et expressifs de la composition et du style. Dans ses excursions au sein de Rome, dans ses nombreuses promenades solitaires, il méditait partout, observait et notait sur ses tablettes tout ce qui frappait sa vue et son imagination, afin de donner à l'antique, son modèle, la diversité, la vie et le mouvement qui lui manquaient. Il s'instruisait des théories de la perspective dans Matteo Zaccolini, de l'architecture dans Vitruve et Palladio, de la peinture dans Alberti et Léonard de Vinci ; il apprenait l'anatomie non seulement dans Vésale, mais dans les dissections de Nicolas Larche ; le modèle vivant dans l'atelier du Dominiquin ; l'élégance des formes dans celui d'André Secchi ; enfin les plus beaux faits de poésie et d'histoire dans Homère et Plutarque et surtout dans la Bible. Grande science pour les usages et les costumes des Anciens. Il répéta souvent le même sujet en le multipliant par une disposition nouvelle.

Nicolas Poussin reçut à Rome une des plus grandes faveurs que l'on accordât aux artistes étrangers : ce fut d'être employé à peindre un tableau représentant le *Martyre de saint Érasme*, pour être copié en mosaïque, à la basilique de Saint-Pierre de Rome. Dans la seconde période de sa vie, Poussin exécuta rarement des tableaux de grande dimension : d'une conception vive, d'un esprit précis, ses toiles même les plus petites renferment un poème entier. En avançant en âge, il adoucit un peu sa manière, tout en l'agrandissant ; son pinceau devint plus moelleux, l'harmonie plus parfaite, la composition plus riche. On lui reproche d'avoir parfois trop divisé ses compositions et dispersé sa lumière, ce qui nuit à l'ensemble des lignes et à l'effet du clair-obscur. Paysages riants et variés, sites riches, naturels et vrais, belle imitation des différents phénomènes de la nature. Tour à tour grave et doux, agréable et sévère, il nous émeut, nous élève dans les diverses scènes qu'il nous représente, et sympathise avec les émotions qu'il fait naître en nous. Possédant, pour la peinture religieuse, la foi qui inspire le génie et le talent qui exécute, Poussin mérite l'une des premières places parmi les peintres de l'école française. D'un caractère généreux et reconnaissant, d'une philosophie douce et religieuse, moins ami des honneurs que de son repos, menant une vie retirée, paisible et très laborieuse ; ami zélé, à qui rien ne coûtait pour obliger ; d'une modestie égale à sa modération, d'un esprit grave, spirituel, noble, franc et affable, d'une raison droite et saine, Nicolas Poussin posséda tout le génie d'un artiste immortel, toutes les vertus de l'honnête homme.

Valentin Louis Georges Eugène Marcel Proust, né à Auteuil le 10 juillet 1871 et mort à Paris le 18 novembre 1922, est un écrivain français, dont l'œuvre principale s'intitule *À la recherche du temps perdu*.

Des critiques ont écrit que le roman moderne commençait avec Marcel Proust. En rompant avec la notion d'intrigue, l'écrivain devient celui qui cherche à rendre la vérité de l'âme. La composition de *La Recherche* en témoigne : les thèmes tournent selon un plan musical et un jeu de correspondances qui s'apparentent à la poésie. Proust voulait saisir la vie en mouvement, sans autre ordre que celui des fluctuations de la mémoire affective. Il nous laisse des portraits uniques, des lieux recréés, une réflexion sur l'amour et la jalousie, une image de la vie, du vide de l'existence, et de l'art. Il nous laisse surtout un style composé de phrases (parfois) longues, pareilles à une respiration dans laquelle on « s'embarque ».

L'œuvre de Marcel Proust est aussi une réflexion majeure sur le temps. La « Recherche du Temps Perdu » permet de s'interroger sur l'existence même du temps, sur sa relativité et sur l'incapacité à le saisir au présent. Une vie s'écoule sans que l'individu en ait conscience et seul un événement fortuit - goûter une madeleine, butée sur un pavé - fait surgir à la conscience le passé dans son ensemble et comprendre que seul le temps écoulé, perdu, a une valeur. Le temps n'existe ni au présent, ni au futur, mais au seul passé, dont la prise de conscience est proche de la mort. La descente de l'escalier au cours de laquelle le Narrateur ne reconnaît pas immédiatement les êtres qui ont été les compagnons de sa vie symbolise l'impossibilité qu'il y a à voir le temps passer en soi comme sur les autres. On garde toute sa vie l'image des êtres tels qu'ils nous sont apparus le premier jour et la prise de conscience de la dégradation opérée par le temps sur leur visage nous les rend méconnaissables jusqu'à ce que les ayant reconnus l'individu prenne conscience de sa mort prochaine. Seule la conscience du temps passé donne son unité au quotidien fragmenté.

L'analyse du snobisme et de la société aristocratique et bourgeoise de son temps fait de l'œuvre de Proust une interrogation majeure des mobiles sociaux de l'individu et de son rapport aux autres, instruments de l'ascension sociale. Comme Honoré de Balzac, Marcel Proust a su créer un monde imaginaire, peuplé de personnages devenus aujourd'hui des types sociaux ou moraux. Comme Le Père Goriot, Eugénie Grandet, La Duchesse de Langeais ou Vautrin chez Balzac, Madame Verdurin, la duchesse de Guermantes, Charlus ou Swann sont, chez Proust, des personnages en lesquels s'incarnent une caractéristique particulière : ambition, désintéressement, suprématie mondaine, veulerie. L'amour et la jalousie sont également analysés sous un jour nouveau.

Robert Milton Ernest Rauschenberg (né le 22 octobre 1925 à Port Arthur, Texas, et mort le 12 mai 2008 à Captive Island, Floride), était un artiste plasticien américain. Il est considéré comme l'un des plus grands représentants de l'expressionnisme abstrait, tendance Néo-Dada et comme le précurseur du Pop Art ; ses réalisations vont de la peinture à la gravure, en passant par la photographie, la chorégraphie et la musique.

En 1948, il partit étudier l'art à Paris à l'Académie Julian. Il poursuivit sa formation artistique au Black Mountain College (Caroline du Nord) où il assista aux cours de Josef Albers. Il étudia également à l'Art Students League of New York. C'est ici qu'il fit la rencontre des peintres Knox Martin et Cy Twombly.

Il s'installa ensuite à New York où il exposa ses monochromes. Il fit la connaissance de Jasper Johns, qui travaillait dans un atelier situé dans le même immeuble. C'est l'effacement d'un dessin de Kooning en 1953 qui influença profondément Rauschenberg. Et après une visite à Alberto Burri à Rome créa les « *Combines Painting* » à partir d'une tentative de réécriture de l'art pour l'art. Il commença à explorer la technique du transfert avec solvant dans son travail de dessins en 1958 (*34 Drawings for Dante's 'Inferno'*) une série de photographies délavées par du solvant. Il développa une nouvelle technique en appliquant la lithographie au traitement industriel des écrans sérigraphiques.

En 1963, il conçut la chorégraphie et dansa lui-même dans *Pelican*. En 1964, il voyagea de nouveau en Europe, puis en Asie avec la compagnie de danse Merce Cunningham.

Puis, en 1966, l'artiste américain fonda les « *Experiments in Art and Technology* » Ce groupe a pour but de faciliter un échange entre les artistes et les ingénieurs, ce qui lui permit d'assister au décollage d'Apollo 11 en 1969 (Lithographies *Stoned Monn*). Il développa son œuvre imprimée en collaboration avec Tatyana Grossman dans son atelier Universal Limited Art Editions (Long Island) mais aussi avec l'atelier Gemini G.E.L. de Los Angeles. Rauschenberg se joignit en 1970 à un groupe d'artistes qui, en protestation face à l'action militaire des États-Unis au Vietnam, retirèrent leurs œuvres du Pavillon de États-Unis à la 35^e Biennale de Venise.

En 1982, il se rendit deux fois au Japon pour travailler la céramique à Shigaraki. Il lança le projet **ROCI** (Rauschenberg Overseas Culture Interchange) pour développer une communication entre les cultures diverses.

Il collabora pour la première fois avec le danseur Trisha Brown et John Cage qui composa la musique de la *Trisha Brown Company* dans *Astral Converted* (1989) en réalisant le décor.

Durant les années suivantes, Rauschenberg explora l'emploi du métal comme support pour la peinture, l'émail et les images sérigraphiées. Les images et objets trouvés renvoient aux voyages de l'artiste, tandis que les surfaces métalliques polies reflètent l'environnement immédiat des œuvres.

L'approche de Rauschenberg fut parfois qualifiée de "Néo-Dada", label qu'il partageait avec le peintre Jasper Johns. Rauschenberg disait vouloir travailler "dans l'intervalle entre l'art et la vie". Il interrogeait la différence entre les objets d'art et les objets de la vie quotidienne, dans la lignée de l'artiste dada Marcel Duchamp et de son œuvre, "Fontaine".

Odilon Redon, né le 20 avril 1840 à Bordeaux et mort le 6 juillet 1916 à Paris, fut un peintre symboliste et coloriste de la fin du XIX^e siècle. Son art explore les méandres de la pensée, l'aspect sombre et ésotérique de l'âme humaine, empreint des mécanismes du rêve.

Sous l'influence de son père, il tente des études d'architecture, mais contrairement à son frère cadet Gaston devenu architecte Prix de Rome, il échoue à l'examen. Il se lie d'amitié avec le botaniste Armand Clavaud qui l'initie aux sciences et à la littérature, se passionne pour Darwin et Lamarck et aux recherches de Pasteur, lit les *Fleurs du mal* de Baudelaire, se forme à la technique de l'eau-forte et à la sculpture. À Paris, il entre dans l'atelier de Jean-Léon Gérôme, mais les relations entre le maître et l'élève sont douloureuses et négatives.

À Bordeaux, il est très lié avec Rodolphe Bresdin qui lui apprend la gravure et commence une série de onze eaux-fortes sous la direction de cet artiste dont l'art onirique est libre de tout formalisme: *Le Gué* tirées en 1866 dans une inspiration orientaliste et romantique influencée par Delacroix qu'il connaît de vue. Il fréquente le salon littéraire et musical de Madame Rayssac, rencontre Fantin-Latour, Paul Chenavard, le musicien Ernest Chausson. Il séjourne à Barbizon pour y étudier les arbres et les sous-bois. En 1879, commence à être reconnu pour son premier album de lithographie intitulé *Dans le Rêve* — il fait de la « lithographie de jet » —, se montre précurseur de la psychanalyse et cherche à travers les rêves la descente dans l'inconscient, lequel lui permet de révéler les sources de son inspiration et de décrire son monde personnel voué à l'exploration de l'imaginaire. En 1884, Joris-Karl Huysmans publie *À rebours* avec un passage consacré à Odilon Redon.

Les années 1890 et le début du siècle sont une période de transformation, de mutation, c'est l'abandon de ses « noirs », il commence à utiliser le pastel et l'huile, et la couleur dominera les œuvres du reste de sa vie. En 1899, il est présenté par Maurice Denis aux Nabis, groupe d'artistes qui compte parmi ses membres Gauguin. En 1900, Maurice Denis peint l'*Hommage à Cézanne* — Redon y est représenté debout devant une toile de Cézanne, entouré de Pierre Bonnard, Édouard Vuillard, Roussel, Paul Sérusier, Mellerio et Ambroise Vollard. Il travaille avec Mallarmé. Une exposition *Odilon Redon* a lieu à la galerie Durand-Ruel en 1900. Il exécute des peintures décoratives pour son ami Ernest Chausson, ainsi que pour le château, en Bourgogne, de son ami et mécène, Robert de Domecy. Son ami d'enfance, le peintre Charles Lacoste, l'introduit en 1903 auprès de Gabriel Frizeau, mécène bordelais passionné d'art et de belles-lettres. En 1904 une salle lui est entièrement consacrée au Salon d'Automne comportant soixante-deux œuvres. En 1908, Odilon voyage à Venise et en Italie avec sa femme, son fils et Arthur Fontaine, il réalise ses premiers cartons de tapisserie pour la manufacture des Gobelins à la demande de Gustave Geffroy.

Mellerio en 1913 publie un catalogue de ses eaux-fortes et lithographies. La même année, l'Armory Show présente quarante de ses œuvres au continent américain à New York (International exhibition of Modern Art), Chicago et Boston.

Il a publié de son vivant une intéressante autobiographie où sont évoqués ses rapports avec le milieu artistique et les ambitions artistiques et spirituelles de son époque.

Normand Reid (27 décembre 1915-17 décembre 2007) fut un administrateur d'art et un peintre et aussi a été le Directeur de la Tate Gallery Entre 1964 et 1979. Il rejoignait la Tate Gallery en 1946 devenant toute suite la main droite du Directeur de l'époque, John Rothenstein. Il fut nommé Directeur adjoint en 1954 et Directeur en 1964 quand Rothenstein prend sa retraite. La nécessaire ampliation de la Tate, avec la « North East Quadrant » fut effectuée en 1979 sous le mandat de Reid. Il participa aussi à fortifier ses fonds d'art, tout en incorporant pièces de Picasso, Giacometti, Henri Matisse, Constantin Brancusi, Piet Mondrian et Salvador Dalí, entre d'autres. Pendant son mandat on a pu découvrir des nouveaux artistes comme Gilbert and George et son *Living Statues*. Il a lancé aussi, avec succès, des opérations de recherche de fonds, comme par exemple pour acquérir *Haymakers and Reapers* de George Stubbs. Il établit de très forts liens avec d'importants artistes qui fissent de donations a la Tate, comme par exemple Mark Rothko (et son Seagram mural), Barbara Hepworth, Ben Nicholson, Naum Gabo ou Henry Moore. Pendant son mandat on a mis en place le département de conservation d'œuvres d'art, le département d'expositions et éducation, les Amis de la Tate et la « American Friends of the Tate ainsi que le mécénat « Painting in Hospitals.

Pierre-Jules Renard, dit **Jules Renard**, né à Châlons-du-Maine (Mayenne) le 22 février 1864 et mort à Paris le 22 mai 1910, est un écrivain français.

Pierre-Jules obtient son baccalauréat en 1883 (à Paris au lycée Charlemagne), mais refuse de se présenter au concours de l'École normale supérieure.

Le succès n'est pas pour tout de suite : nombreuses lectures, fréquentation du milieu littéraire, collaboration à des journaux, publications de poèmes et de nouvelles (*Crime de village*), et début du roman *Les Cloportes* caractérisent ces années. Lorsque, en 1889, de jeunes écrivains fondent le Mercure de France, Renard est un des principaux actionnaires : il est à la fois critique et prosateur. Le succès arrive avec *L'Écornifleur*, publié en 1892. Alphonse Allais, Courteline, les Goncourt, Tristan Bernard, Lucien Guitry font partie de son entourage. En 1894, il entre à la Société des gens de lettres et rédige *Le Vigneron dans sa vigne* ainsi que *Poil de Carotte*.

En 1895, Renard se lie d'amitié avec Edmond Rostand ; amitié difficile mêlée d'envie qui, si elle ne gêne pas son admiration pour Cyrano, se dévoile peu à peu dans le ton un peu aigre de ses lettres. Dans un passage de son *Journal*, il raconte la première de la pièce ; il y détecte immédiatement un chef d'œuvre. Mais à son enthousiasme se mêle aussitôt une tristesse littéraire : celle de n'avoir pas réussi à faire aussi bien que Rostand. Renard ne connaîtra le succès qu'avec *Le Plaisir de rompre* puis *Le Pain de ménage*. Rostand n'assistera jamais à l'une de ces représentations, malgré l'insistance de l'auteur.

À partir de 1896, Renard passe plusieurs mois par an à Chaumot, dont il devient maire le 15 mai 1904. Élu sur une liste républicaine, il s'engage dans la lutte contre l'ignorance et une de ses mesures les plus spectaculaires sera la gratuité des fournitures scolaires. Lors de l'affaire Dreyfus, il soutient Émile Zola et critique sévèrement sa condamnation.

Jules Renard est élu membre de l'académie Goncourt en octobre 1907, grâce à Octave Mirbeau, qui a dû menacer de démissionner pour assurer son succès.

Auguste Renoir (Pierre-Auguste, dit) né à Limoges 25 février 1841 décédé à Cagnes-sur-Mer 3 décembre 1919, est l'un des plus célèbres peintres français. Membre à part entière du groupe impressionniste, évolue dans les années 1880 vers un style plus réaliste sous l'influence de Raphaël. Peintre de nus, portraits, paysages, marines, natures mortes et scènes de genre, pastelliste, graveur, lithographe, sculpteur et dessinateur. Pendant environ soixante ans, il a peint à peu près six mille tableaux, ce qui est un record avant Picasso

À l'âge de 13 ans, il entre comme apprenti à l'atelier de porcelaine Lévy Frères & Compagnie pour y faire la décoration des pièces. Dans le même temps, il fréquente les cours du soir de l'École de dessin et d'arts décoratifs jusqu'en 1862. À cette période il suit des cours de musique avec Charles Gounod qui remarque cet élève intelligent et doué.

Le séjour que Renoir fit avec Monet à la Grenouillère est décisif dans sa carrière. Il peint véritablement en plein-air, ce qui change sa palette, et fragmente sa touche (Monet va beaucoup plus loin dans ce domaine). Il apprend à rendre les effets de la lumière, et à ne plus forcément utiliser le noir pour les ombres. Dès lors, commence véritablement la période impressionniste de Renoir.

Autour de 1880, en pleine misère (Renoir n'arrive pas à vendre ses tableaux, la critique est souvent mauvaise), il décide de ne plus exposer avec ses amis impressionnistes mais de revenir au Salon officiel, seule voie possible au succès. Grâce à des commandes de portraits prestigieux - comme celui de Madame Charpentier et ses enfants - il se fait connaître et obtient de plus en plus de commandes. Son art devient plus affirmé et il recherche davantage les effets de lignes, les contrastes marqués, les contours soulignés. Cela est visible dans le fameux Déjeuner des Canotiers (1880-81), même si le thème reste proche de ses œuvres de la décennie 1870.

Entre 1881 et 1883, Renoir effectue de nombreux voyages qui le mènent dans le sud de la France, en Afrique du Nord, où il réalise de nombreux paysages, et en Italie. C'est là-bas que se cristallise l'évolution amorcée dès 1880. Au contact des œuvres de Raphaël surtout (les *Stanze* du Vatican) Renoir sent qu'il est arrivé au bout de l'impressionnisme, qu'il est dans une impasse, désormais il veut faire un art plus intemporel, et plus sérieux (il a l'impression de ne pas savoir dessiner). Il entre alors dans la période dite *ingresque* ou *Aigre*, qui culmine en 1887 lorsqu'il présente ses fameuses Grandes Baigneuses à Paris. Les contours de ses personnages deviennent plus précis. Il dessine les formes avec plus de rigueur, les couleurs se font plus froides, plus acides. Il est plus influencé aussi par l'art ancien (notamment par un bas-relief de Girardon à Versailles). Lorsqu'il devient papa pour la première fois d'un petit Pierre (1885), Renoir abandonne ses œuvres en cours pour se consacrer à des toiles sur la maternité.

La réception des *Grandes Baigneuses* est très mauvaise, l'avant-garde trouve qu'il s'est égaré (Pissarro notamment), et les milieux académiques ne s'y retrouvent pas non plus. Son marchand, Paul Durand-Ruel, lui demande plusieurs fois de renoncer à cette nouvelle manière.

De 1890 à 1900, Renoir change de nouveau son style. Ce n'est plus du pur impressionnisme ni du style de la période ingresque, mais un mélange des deux. Il conserve les sujets Ingres mais reprend la fluidité des traits. La première œuvre de cette période, les Jeunes filles au piano, est acquise par l'État français pour être exposée au musée du Luxembourg. En 1894,

Renoir est de nouveau papa d'un petit Jean (qui deviendra cinéaste, auteur notamment de *La Grande Illusion* et *La Règle du jeu*) et reprend ses œuvres de maternité.

Renoir est alors une personnalité majeure du monde de l'art occidental, il expose partout en Europe et aux États-Unis, participe aux Salons d'automne à Paris, etc. L'aisance matérielle qu'il acquiert ne lui fait pas perdre le sens des réalités et le goût des choses simples, il continue à peindre dans son petit univers presque rustique. Il essaie de nouvelles techniques, et en particulier s'adonne à la sculpture, aiguillonné par le marchand d'art Ambroise Vollard, alors même que ses mains sont paralysées, déformées par les rhumatismes. De 1913 à 1918, il collabore ainsi avec Richard Guino, un jeune sculpteur d'origine catalane que lui présentent Maillol et Vollard. Ensemble, ils créent un ensemble de pièces considéré comme l'un des sommets de la sculpture moderne : *Vénus Victrix*, le *Jugement de Pâris*, la *Grande Laveuse*, le *Forgeron*. Après avoir interrompu sa collaboration avec Guino, il travaille avec le sculpteur Louis Morel. Ensemble, ils réalisent des terres cuites, deux *Danseuses* et un *Joueur de flûteau*.

Malgré tout, Renoir continue de peindre jusqu'à sa mort en 1919. Il aurait d'ailleurs, sur son lit de mort, demandé une toile et des pinceaux pour peindre le bouquet de fleurs qui se trouvait sur le rebord de la fenêtre. En rendant pour la dernière fois ses pinceaux à l'infirmière il aurait déclaré « Je crois que je commence à y comprendre quelque chose » (qui résume la grande humilité avec laquelle Renoir appréhendait la peinture et la vie).

Impulsif, nerveux et bavard, Renoir eut souvent des opinions contradictoires, mais il fut toujours loyal envers sa famille et ses amis. De tous les impressionnistes, c'est lui qui a peint avec le plus de constance les événements et les plaisirs des gens « ordinaires ».

Rainer Maria Rilke (de son vrai nom René Karl Wilhelm Johann Josef Maria Rilke) est un écrivain autrichien, né le 4 décembre 1875 à Prague, mort le 30 décembre 1926 à Montreux, en Suisse. Il vécut à Veyras de 1921 à sa mort. Il est surtout connu comme poète, bien qu'il ait également écrit un roman, *Les cahiers de Malte Laurids Brigge*, ainsi que des nouvelles et des pièces de théâtre.

Rainer Maria Rilke naît dans une famille qui le destine très rapidement à la carrière des armes. Il est ainsi pensionnaire dans une école militaire avant d'être renvoyé en 1891 pour inaptitude physique. Il étudie alors le commerce avant de revenir à Prague, où il exerce le métier de journaliste et écrit ses premières œuvres.

En 1896, il part pour Munich et rencontre, en mai 1897, Lou Andreas-Salomé. Son amour enflammé se transforme progressivement en amitié réciproque et en admiration mutuelle se poursuivant jusqu'à la fin de leur vie. En 1897, il change de prénom : de *René Maria*, il devient *Rainer Maria*. Il voyage en Italie puis en Russie. Il rencontre à cette occasion en 1899 Léon Tolstoï.

En 1901, il épouse Clara Westhoff, une élève d'Auguste Rodin. Le couple se sépare un an plus tard et Rilke se rend à Paris, où il devient en 1905 le secrétaire de Rodin (il écrit d'ailleurs à propos du sculpteur un essai intitulé *Sur Rodin*). Il rompt avec ce dernier et voyage dans toute l'Europe et au-delà de 1907 à 1910. Il abandonne peu à peu la prose pour se consacrer à la poésie, plus apte selon lui à restituer les "méandres de l'âme".

En 1910, il fait la rencontre décisive de la princesse Marie von Thurn und Taxis dans son château de Duino sur les bords de l'Adriatique. Elle l'héberge fréquemment et est son mécène jusqu'en 1920. Pour elle, il compose son chef d'œuvre, les *Élégies de Duino*, suite d'élégies empreintes d'une mélancolie lumineuse.

À partir de 1919, il s'installe en Suisse et compose plusieurs recueils de poésies en français. Sitôt arrivé, il y retrouve Baladine Klossovska qu'il avait connue en 1907 à Paris, avec son époux, Erich Klossowski. Elle vit à présent seule à Berlin, avec ses deux fils, Pierre Klossowski et Balthazar dit Balthus, (le futur artiste peintre). Elle a onze ans de moins que lui, ils deviennent amants. C'est par son intervention auprès d'André Gide qu'est publiée la première plaquette de dessins intitulée *Mitsou* faite par Balthus à quatorze ans illustrant les étapes de sa recherche désespérée de son chat qu'il croyait perdu. Rilke préface et suit de près la fabrication de cette sorte de "bande dessinée".

En 1921, un industriel et mécène de Winterthur, Werner Reinhart, lui achète la tour isolée de Muzot, à Veyras, dont il fait sa résidence.

Auguste Rodin (François-Auguste-René Rodin), né à Paris le 12 novembre 1840 et mort à Meudon le 17 novembre 1917, est l'un des plus importants sculpteurs français de la seconde moitié du XIXe siècle.

Il a révolutionné la sculpture par une liberté de forme inconnue jusque-là. Il sculpte un danseur (*Mouvement de danse H*) sans tête et dont les membres forment des lignes s'élançant vers le haut, exprimant ainsi l'oubli de soi et la libération du corps dans la danse. Son célèbre *Penseur* est tout en déséquilibre, composé de cinq triangles dans un arrangement précaire, exprimant ainsi la nature du cours de la pensée et son lien au corps. Ré-explorant le maniérisme tout en l'associant à un travail de la matière, il exprime avec des sculptures comme *Le Baiser* une sensualité qui choque parfois le public de l'époque. On reconnaît souvent ses œuvres à une forme achevée qui reste partiellement prise dans un bloc plus rustique et partiellement dégrossi. Le résultat toujours frappant est un équilibre entre un modèle englué dans la masse brute et un élan donné à l'œuvre qui semble ainsi prête à s'en échapper.

Rodin, à l'avant-garde de son art, a laissé les moules de ses sculptures à la disposition du public. Il avait aussi préparé des copies de sa signature. Une manière pour lui de laisser d'autres prolonger son œuvre après son décès.

Rodin s'est lié avec de nombreux artistes comme le peintre Ignacio Zuloaga, la danseuse Loie Fuller, le peintre américain Whistler, le peintre Alphonse Legros, etc.

Il a eu, au cours de sa vie artistique, quelques élèves et collaborateurs, dont sa collaboratrice la plus fameuse, Camille Claudel, chargée initialement de dégrossir les marbres d'après un modèle en plâtre. Tout à la fois assistante, muse et maîtresse, elle lui servira aussi de modèle, lui inspirant des œuvres comme *La Convalescente*, *La France* ou *La Pensée*...

Rodin travaillait avec d'autres nombreux assistants, praticiens et mouleurs, tailleurs de marbre, photographes etc., qui l'accompagnaient dans son atelier de Meudon, la Villa des Brillants, aujourd'hui musée. Ainsi les *Ombres*, *Ugolin*, *Iris*, le *Penseur* ou encore la *Porte de l'enfer* ont été agrandis (ou réduits) par Henri Lebossé, son principal assistant depuis 1894. En 1904, il demanda au jeune sculpteur tchèque Josef Maratka de sculpter *La main* ; *Ève au rocher* fut taillée dans le marbre par Antoine Bourdelle ; *le Baiser* fut taillé en marbre par Jean Turcan. Les fondeurs à cire perdue sont Hébrard et la Fonderie Rudier (de 1902 à 1952) entre autres. Les patines des bronzes étaient travaillées selon un procédé spécial par Jean Limet.

La méthode de travail suivait trois étapes : la fragmentation, l'assemblage et la démultiplication. Rodin dessinait puis modelait de sa main une sculpture en terre crue à une échelle donnée. La sculpture était ensuite moulée par ses assistants ouvriers mouleurs et plâtriers, puis tirée en plâtre, avant d'être reproduite par les techniques de Henri Lebossé à une échelle différente (démultiplication). Rodin procédait alors à des assemblages inattendus de morceaux par fragmentation des plâtres précédents, qui s'ils lui convenaient, donnaient jour à un original en plâtre, lui-même ensuite moulé et tiré en bronze en nombre limité, mais à différentes échelles. Enfin elle, pouvait être sculptée en marbre par un praticien marbrier.

Jean Edmond Cyrus Rostand, né le 30 octobre 1894 à Paris et mort le 4 septembre 1977 à Ville-d'Avray (Hauts-de-Seine), est un écrivain, moraliste, biologiste, historien des sciences et académicien français.

Fils du dramaturge Edmond Rostand et de la poétesse Rosemonde Gérard, Jean Rostand passe son enfance à la villa Arnaga, à Cambo-les-Bains (Pays basque).

Il participe à la création de la section de biologie au Palais de la Découverte, en 1936, puis fonde à Ville-d'Avray son propre laboratoire indépendant et se tient à l'écart des structures universitaires, qu'il juge trop contraignantes. Très intéressé par les origines de la vie, il étudie la biologie des batraciens (grenouilles, crapauds), la parthénogenèse, l'action du froid sur les œufs, et promeut de multiples recherches sur l'hérédité.

Jean Rostand commence par publier quelques essais philosophiques, puis partage son temps entre son métier de chercheur et une très abondante production scientifique et littéraire. Avec conviction et enthousiasme, il s'efforce de vulgariser la biologie auprès d'un large public (il reçoit en 1959 le prix Kalinga de vulgarisation scientifique) et d'alerter l'opinion sur la gravité des problèmes humains qu'elle pose. Considérant la biologie comme devant être porteuse d'une morale, il met en garde contre les dangers qui menacent les hommes lorsqu'ils jouent aux apprentis sorciers, comme les tenants de l'eugénisme.

Toutefois, Rostand soutient une forme d'eugénisme (ou eugénisme positif), approuvant tant les écrits d'Alexis Carrel que la loi nazie de 1933 prévoyant la stérilisation de personnes atteintes de certaines formes de maladies mentales. En 1954, cependant (dans les *Pensées d'un biologiste*), il admettra que « Tout ce que nous pouvons pour nos enfants, c'est de bien choisir leur mère ».

Homme de science, biologiste, pamphlétaire, moraliste, Jean Rostand est aussi pacifiste.

Il milite contre l'armement atomique. Il est un athée convaincu, libre penseur, président d'honneur de la Libre-pensée. Loin cependant d'être sectaire, il montre une grande ouverture d'esprit et beaucoup d'honnêteté intellectuelle.

L'une de ses citations qui restera à travers des temps : « La science a fait de nous des dieux, avant même que nous méritions d'être des hommes. »

Jean Rostand entre à l'Académie française en 1959 et continue ses campagnes d'information lors de conférences, à la radio ou à la télévision.

Mark Rothko, né **Marcus Rothkowitz** à Dvinsk, aujourd'hui Daugavpils (Lettonie), le 25 septembre 1903 et mort le 25 février 1970, est un peintre américain. Classé parmi les représentants de l'expressionnisme abstrait américain, Rothko refusait cette catégorisation jugée « aliénante ».

Rothko était un intellectuel, un homme cultivé qui aimait la musique et la littérature et était intéressé par la philosophie, en particulier par les écrits de Nietzsche et la mythologie grecque. Influencé par l'œuvre d'Henri Matisse, Rothko occupe une place singulière au sein de l'École de New York. Après avoir expérimenté l'expressionnisme abstrait, (mouvement artistique dans lequel il côtoiera notamment Jackson Pollock et Adolph Gottlieb) et le surréalisme, il développe à la fin des années 1940 une nouvelle façon de peindre. En effet, hostile à l'expressionnisme de l'Action Painting, Mark Rothko invente une nouvelle façon, méditative, de peindre, que le critique Clement Greenberg définira comme le Colorfield Painting, composées de « champs colorés ».

Dans ses toiles, il s'exprime exclusivement par le moyen de la couleur qu'il pose sur la toile en aplats à bords indécis, en surfaces mouvantes, parfois monochromes et parfois composées de bandes diversement colorées. Il atteint ainsi une dimension spirituelle particulièrement sensible.

Craignant que la peinture moderne américaine ait atteint une impasse, Rothko est attentif à l'exploration de sujets différents des scènes naturelles et urbaines ; des sujets qui complèteraient son souci croissant de la forme, la spatialité et la couleur.

L'utilisation par Rothko de la mythologie comme commentaire de l'histoire actuelle n'était nullement une innovation. Rothko, Gottlieb et Newman lisaient et discutaient des travaux de Freud et Jung, en particulier leurs théories respectives à propos des rêves et des archétypes de l'inconscient collectif, et envisageaient les symboles mythologiques comme des images auto-référents — opérant dans un espace de conscience humaine qui transcende les histoires et cultures spécifiques.

Indépendamment de la connaissance de l'homme moderne des symboles mythologiques, ces images parleraient directement à l'inconscient jungien et réveilleraient des énergies cachées chez l'homme, les remontant à la surface. Rothko expliqua plus tard que son approche artistique fut « réformée » par son étude des « thèmes dramatiques du mythe. ». Pourtant le livre le plus crucial pour Rothko dans cette période serait *La Naissance de la tragédie* de Friedrich Nietzsche.

La nouvelle vision de Rothko essaierait donc de s'adresser aux exigences de la spiritualité de l'homme moderne et aux exigences créatives mythologiques, à l'identique de Nietzsche clamant que la tragédie grecque est une recherche humaine pour racheter les terreurs d'une vie mortelle. Les objectifs artistiques modernes ont cessé d'être le but de Rothko. À partir de ce moment-là, son art soutiendrait en tant que but final, le *fardeau* de soulager le vide spirituel fondamental de l'homme moderne et pour fournir la reconnaissance esthétique nécessaire à la libération des énergies inconscientes, précédemment libérées par les images, symboles et rituels mythologiques.

Georges Rouault, né le 27 mai 1871 à Paris, et mort le 13 février 1958 dans la même ville, était un peintre et graveur français.

À quatorze ans, Georges Rouault devient apprenti chez un peintre de vitraux, puis en 1891, il entre à l'École des Beaux-arts de Paris dans l'atelier de Gustave Moreau. Il participe à deux reprises au concours du Prix de Rome. Avec les peintres Henri Matisse et Albert Marquet, Georges Rouault fonde le Salon d'automne en 1903. La même année, il est nommé conservateur du musée Gustave Moreau, à Paris, qui vient de s'ouvrir.

Georges Rouault aborde des thèmes liés à une observation critique de la société : juges, avocats, salles d'audience, miséreux, émigrés, fugitifs sont autant le reflet d'une révolte face à la misère humaine qu'un prétexte à des recherches sur les formes et les couleurs.

Profondément catholique, il reconnaît dans cette humanité souffrante le visage du Christ qu'il recherche dans de nombreuses toiles évoquant sa Passion, à l'exemple du tableau « *Le Christ moqué par les soldats* ».

Dès 1910, les collectionneurs et les marchands reconnaissent la grande force de son œuvre (notamment Ambroise Vollard et Maurice Girardin). En 1938, le Museum of Modern Art de New York expose son œuvre gravée.

À la fin de sa vie, Georges Rouault brûle 300 de ses tableaux.

Son prestige en tant que coloriste et graveur n'a cessé de s'étendre notamment au Japon et en Corée. Il est considéré comme l'un des peintres religieux les plus importants du XXe siècle.

Jean-Jacques Rousseau, né le 28 juin 1712 à Genève et mort le 2 juillet 1778 à Ermenonville, est un écrivain, philosophe et musicien genevois de langue française.

Il est l'un des plus illustres philosophes du siècle des Lumières et l'un des pères spirituels de la Révolution française. Tous se réclament de lui. Les révolutionnaires, d'un extrême à l'autre, prétendent « ne marcher que le Contrat social à la main ». Paradoxalement, les théoriciens de la contre-révolution (Joseph de Maistre, Louis-Gabriel de Bonald) se réclament eux aussi de Rousseau. Arthur Schopenhauer disait : « Ma théorie a pour elle l'autorité du plus grand des moralistes modernes : car tel est assurément le rang qui revient à J.-J. Rousseau, à celui qui a connu si à fond le cœur humain, à celui qui puisa sa sagesse, non dans des livres, mais dans la vie ; qui produisit sa doctrine non pour la Chaire, mais pour l'humanité ; à cet ennemi des préjugés, à ce nourrisson de la nature, qui tient de sa mère le don de moraliser sans ennuyer, parce qu'il possède la vérité, et qu'il émeut les cœurs ».

Ses travaux ont influencé grandement l'esprit révolutionnaire français. Il est particulièrement célèbre pour ses travaux sur l'homme, la société ainsi que sur l'éducation. La philosophie politique de Rousseau se situe dans la perspective dite contractualiste des philosophes britanniques des XVII^e et XVIII^e siècles, et son fameux *Discours sur l'inégalité* se conçoit aisément comme un dialogue avec l'œuvre de Thomas Hobbes. Rousseau avait une grande sensibilité.

La personne et l'œuvre de Jean-Jacques Rousseau fascinent. Pour beaucoup, il est au centre des valeurs essentielles à notre monde : les idées de liberté, d'égalité, la Révolution française, les grands thèmes de la littérature et des sciences humaines.

Nul mieux que Rousseau n'a annoncé les temps nouveaux : c'est le seul penseur qui, à partir de la fiction de l'impossible, crée du possible. Son rêve a produit un nouveau monde. Si Jean-Jacques Rousseau a été l'objet de jugements aussi contradictoires, c'est qu'il a pris une position résolument novatrice dans tous les domaines qu'il a abordé.

En plein XVIII^e siècle, il plaide pour les droits des déshérités, il affirme que l'éducation doit commencer par le caractère et qu'elle doit tendre à former des hommes plus que des esprits. Il excelle à traquer les stratégies du désir, il proclame que la souveraineté est une et indivisible, il dénonce le théâtre-spectacle qui isole les individus, il prône le respect de la nature et il met en garde sur les dangers de la théorie du progrès.

Rien n'échappe à l'investigation de Jean-Jacques Rousseau, l'immensité de son œuvre en témoigne. Et pourtant, que d'incompréhension et de malentendus autour de l'homme et de l'œuvre ! Henri Bergson disait : *"Rousseau est par excellence l'homme que l'on discute sans le connaître"*.

John Ruskin (8 février 1819 - 20 janvier 1900) est un écrivain, poète, peintre et critique d'art britannique. Il naît à Londres et fait ses études à l'université d'Oxford. Issu d'une famille écossaise fortunée, il a les moyens de se consacrer à sa passion pour les arts, de fréquenter de nombreux musées et d'étudier la peinture. Élevé dans la tradition évangélique qui interprète le monde comme le signe du divin, Ruskin voit dans la nature l'expression de Dieu. Il la connaît bien du reste, et en particulier la montagne : dans sa jeunesse il s'est intéressé aux minéraux, qu'il collectionne et classe, ce qui l'amène à étudier la géologie.

Il est un découvreur de talents, par ses articles critiques il fait connaître des artistes comme Turner et participe à l'émergence du préraphaélisme. Membre du mouvement des préraphaélites, il est l'auteur d'un ouvrage qui le fera considérer comme le fondateur du mouvement Arts & Crafts : *Les Pierres de Venise* (1853). Cette œuvre aura un impact non négligeable sur la société victorienne dans sa tentative de relier l'art, la nature, la moralité et l'homme. Par ses écrits et son audience, par son combat pour ressusciter l'artisanat moribond au Royaume-Uni, il est un précurseur de l'Art nouveau.

John Ruskin s'oppose dès 1849 avec ferveur aux conceptions de l'architecte Viollet-le-Duc, pour qui l'architecture doit former un tout homogène, au mépris de l'histoire et de l'intégrité du monument. Dans les *Sept Lampes de l'Architecture*, Ruskin définit un monument architectural comme un ensemble organique qu'il faut soutenir (en le restaurant le moins possible) mais qu'il faut aussi laisser mourir. Ainsi s'opposent deux conceptions de la restauration du patrimoine bâti. Ruskin sera soutenu dans son approche par William Morris, qui prône la « non-restauration » dans le cadre de la « Société pour la protection des bâtiments anciens ».

De 1870 à 1878, il est le premier titulaire de la chaire Slade de l'université d'Oxford, fondée en 1869 dans trois universités différentes (Oxford, Cambridge et Londres). Cette chaire est destinée à l'enseignement des beaux-arts en Grande-Bretagne. La chaire Slade d'Oxford est aujourd'hui encore nommée la « chaire John Ruskin ».

En 1878, il est poursuivi en justice pour diffamation par Whistler pour avoir condamné sa peinture le *Nocturne in Black and Gold: The Falling Rocket* (1874). Whistler obtiendra une indemnisation symbolique.

Enfin, si Ruskin est connu surtout comme critique d'art, il l'est aussi comme aquarelliste de talent et, dernier témoignage de son éclectisme, comme essayiste avec son ouvrage sur l'économie : *Unto This Last*.

Après sa mort, Marcel Proust donne des traductions de ses livres, en particulier la *Bible d'Amiens*, et rédige sa biographie.

Niki de Saint Phalle, née **Catherine Marie-Agnès Fal de Saint Phalle**, à Neuilly-sur-Seine dans les Hauts-de-Seine, le 29 octobre 1930 et décédée à San Diego le 21 mai 2002 était une artiste française, plasticienne, peintre, sculpteur et réalisatrice de films. Niki de Saint Phalle fut d'abord comédienne et ne suivit pas d'enseignement artistique, mais commença à peindre en 1952. En 1961, elle est membre du groupe des Nouveaux réalistes, tout comme Gérard Deschamps, César, Mimmo Rotella, Christo et Yves Klein. Elle a été l'épouse de l'artiste Jean Tinguely.

Elle travailla d'abord comme mannequin pour Vogue, Life et Elle. Puis elle débute sa carrière artistique, encouragée par le peintre Hugh Weiss.

Les *Tirs*, performances durant lesquelles des spectateurs sont invités à tirer à la carabine sur des poches de couleur, éclaboussant ainsi des assemblages de plâtre, la rendent célèbre. Elle intègre à cette époque-là le cercle des *nouveaux réalistes*, jouant le rôle de médiatrice entre les avant-gardes française et américaine. Elle crée des ex-voto, puis des *Nanas*, femmes plantureuses et colorées en grillage, papier mâché et polyester.

La collaboration artistique avec Jean Tinguely produira notamment le *Cyclop* à Milly-la-Forêt, la *Fontaine Stravinski* à Paris ou la *fontaine de Château-Chinon(Ville)*. Inspirée par le Parc Güell de Gaudí à Barcelone, elle réalise, à Capalbio en Toscane, à partir de 1979, le jardin des Tarots qui réunit des sculptures monumentales inspirées par les figures du jeu de tarots. Il a ouvert ses portes en 1998. Ces sculptures étant habitables elle y vivra avec sa famille pendant plusieurs années. D'autre part, les *Meta-Tinguely*, en hommage à son mari disparu, mêlent poésie et humour, esprit de jeu et angoisse.

Après la restauration de la grotte qui se trouve au nord-ouest du Grand Jardin Herrenhäuser de Hanovre - à l'occasion de l'Expo 2000 - Niki transforme l'intérieur de ce bâtiment en une véritable œuvre d'art. Ce travail commence dès 2001 et est terminé en 2003, fidèle à ses plans. Elle est composée de trois salles ornées de mosaïques : l'aile gauche est couverte de miroirs blancs, l'aile droite de morceaux de verres bleu-nuit et noirs, et la pièce centrale - par laquelle on entre - est ornée de bande de galets de toutes nuances, de miroirs tantôt blancs tantôt dorés et de verreries rouges, jaunes et orange. Toutes les mosaïques sont recouvertes de figurines plastiques sur le thème *La Vie de l'Homme*. Les ornements en forme de spirales à l'entrée de l'édifice représentent la *Spiritualité*. La salle des miroirs blancs sur le thème *Jour et Vie* montre avec plus de 40 figurines en relief des exemples de presque toutes les périodes de l'artiste. L'aile bleue est *La Nuit et le Cosmos*. Des figurines féminines dansent dans le ciel bleu-nuit et s'accrochent aux étoiles. Les fenêtres et portes de la grotte sont des grilles incrustées aussi de miroirs et de verreries.

Engagée dans l'association AIDS, elle succombe à une maladie respiratoire liée aux vapeurs toxiques inhalées durant la préparation de ses œuvres.

Jean-Paul Sartre est un philosophe et écrivain français (dramaturge, romancier et nouvelliste), né le 21 juin 1905 à Paris et mort le 15 avril 1980 dans sa ville natale. Sa vie d'intellectuel révolutionnaire a suscité polémiques et réticences. Prolifique et hyperactif, il est autant connu pour son œuvre, et notamment ses paradigmes philosophiques que l'on regroupe sous le nom d'existentialisme, que pour son engagement politique à l'extrême gauche.

L'œuvre de Jean-Paul Sartre est riche d'essais et de textes philosophiques majeurs comme *L'Être et le Néant* (1943) ou *L'existentialisme est un humanisme* (1945), mais aussi de textes littéraires avec son recueil de nouvelles publié en 1939 *Le Mur* ou ses romans : *La Nausée* (1938) et *Les Chemins de la liberté* (1945). Son théâtre avec des pièces – par exemple *Les Mouches* (1943), *Huis clos* (1944) ou *Les Mains sales* (1948) - est également une part importante de son activité littéraire durant la période existentialiste. Dans une période plus tardive, il publie aussi en 1964 un texte autobiographique remarqué *Les Mots* qui porte sur les onze premières années de sa vie, ainsi qu'une vaste étude sur Gustave Flaubert (*L'Idiot de la famille*, 1970-1971).

Intransigeant et fidèle à lui-même et à ses idées, il a toujours rejeté les honneurs (à l'exception toutefois du titre de Docteur Honoris Causa de l'Université de Jérusalem en 1976). Il a notamment refusé le prix Nobel de littérature 1964.

Sartre est connu aussi comme le compagnon de Simone de Beauvoir.

Sartre est considéré comme le père de l'existentialisme français et sa conférence de 1945, *L'existentialisme est un humanisme*, est un texte clé de ce mouvement philosophique. Toutefois, la pensée de Sartre, en 20 ans, a évolué de manière naturelle et l'on note une distance apparente entre l'existentialisme de *L'Être et le Néant* (1943) et le marxisme de *Critique de la raison dialectique* (1960).

Dans *L'Être et le Néant*, Sartre s'interroge sur les modalités de l'être. Il en distingue trois : l'être en-soi, l'être pour-soi et l'être pour autrui. L'homme, se distingue de l'objet, en ce qu'il a conscience d'être, conscience de sa propre existence. Cette conscience crée une distance entre l'homme qui est et l'homme qui prend conscience d'être. Or toute conscience est conscience de quelque chose (idée d'intentionnalité reprise de Husserl). L'Homme est donc fondamentalement ouvert sur le monde, « incomplet », « tourné vers », existant (projeté hors de soi) : il y a en lui un néant, un « trou dans l'être » susceptible de recevoir les objets du monde.

Dans la conférence intitulée *L'existentialisme est un humanisme*, du 29 octobre 1945, Sartre développe l'idée que l'homme n'ayant pas de nature définie a priori, il est libre de se définir lui-même par son projet. Sartre rattache la liberté de l'homme au fait que Dieu n'existe pas, reprenant en un sens positif la phrase de Dostoïevski, « Si Dieu n'existe pas, tout est permis ». Il prend cette formule au sérieux : « il n'y a pas de nature humaine, puisqu'il n'y a pas de Dieu pour la concevoir ». L'homme n'est pas de toute éternité dans l'esprit d'un Dieu créateur, comme l'idée d'un objet technique (tel un coupe-papier) dans l'esprit de l'artisan. Par conséquent, aucune norme transcendante n'indique à l'homme ce qu'il doit faire. L'homme est libre, « il est liberté », et n'est rien d'autre que ce qu'il se fait.

Sartre explique que cette liberté implique une responsabilité : en se choisissant lui-même, l'homme établit un modèle de ce qui vaut pour l'homme en général. « Ainsi, notre

responsabilité est beaucoup plus grande que nous ne pourrions le supposer, car elle engage l'humanité entière ». En faisant de chacun « un législateur qui choisit pour l'humanité entière », Sartre retrouve aussitôt l'universel, dont il semblait s'écarter en confrontant l'individu à la liberté absolue de son choix, sur fond d'« angoisse » et de « délaissement », deux concepts inspirés de la lecture de Kierkegaard et de Heidegger. On ne peut échapper ni à la liberté du choix de son existence et de ses actions, ni à leur caractère exemplaire pour tout homme : l'invocation de motifs pour ne pas exercer sa liberté est assimilée à de la « mauvaise foi ».

Certaines formules de *L'existentialisme est un humanisme* sont restées célèbres, comme « Nous sommes seuls, sans excuses », ou bien « L'homme est condamné à être libre ». Selon Sartre, l'homme est ainsi libre de choisir son essence. Pour lui, contrairement à Hegel, il n'y a pas d'essence déterminée, l'essence est librement choisie par l'existant. L'Homme est absolument libre, il n'est rien d'autre que ce qu'il fait de sa vie, il est un projet. Sartre nomme ce dépassement d'une situation présente par un projet à venir, la transcendance.

L'existentialisme de Sartre s'oppose ainsi au déterminisme qui stipule que l'homme est le jouet de circonstances dont il n'est pas maître. Sartre estime que l'homme choisit parmi les événements de sa vie, les circonstances qu'il décidera déterminantes. Autrement dit, il a le pouvoir de 'néantiser', c'est à dire de combattre les déterminismes qui s'opposent à lui.

Au nom de la liberté de la conscience, Sartre refuse le concept freudien d'inconscient remplacé par la notion de « mauvaise foi » de la conscience. L'Homme ne serait pas le jouet de son inconscient mais choisirait librement de se laisser nouer par tel ou tel traumatisme. Ainsi, l'inconscient ne saurait amoindrir l'absolue liberté de l'Homme. Selon Sartre, l'homme est condamné à être libre. L'engagement n'est pas une manière de se rendre indispensable mais responsable. Ne pas s'engager est encore une forme d'engagement.

L'existentialisme de Sartre est athée, c'est-à-dire que, pour lui, Dieu n'existe pas (ou en tout cas « s'il existait cela ne changerait rien »), donc l'homme est seul source de valeur et de moralité ; il est condamné à inventer sa propre morale et libre de la définir. Le critère de la morale ne se trouve pas au niveau des « maximes » (Kant) mais des « actes ». La « mauvaise foi », sur un plan pratique, consiste à dire : « c'est l'intention qui compte ».

Selon Sartre, la seule aliénation à cette liberté de l'homme est la volonté d'autrui. Ainsi fait-il dire à Garcin dans *Huis clos* « L'Enfer c'est les Autres ».

Sartre présente le marxisme comme « horizon philosophique indépassable de notre temps ». Après avoir observé et analysé l'existence et la liberté de l'homme en tant qu'individu, Sartre s'est interrogé sur l'existence d'une conscience collective et son rapport avec la liberté individuelle. Dans sa *Critique de la raison dialectique* (1960) Sartre affirme que la liberté de l'homme est aliénée par les sociétés féodales ou capitalistes. Il analyse comment, dans les sociétés aliénées, les libertés individuelles peuvent conduire à un effet opposé à l'intention générale et à l'aliénation de la liberté collective. Il suggère alors d'inverser le processus : le groupe doit pouvoir décider de regrouper les libertés individuelles pour permettre le développement de l'intention générale. Sartre pense que cette sorte d'aliénation de la liberté individuelle doit être librement choisie et s'oppose ainsi à toute forme de totalitarisme.

Egon Schiele est un peintre et un dessinateur autrichien né le 12 juin 1890 à Tulln près de Vienne, décédé le 31 octobre 1918 à Vienne.

Schiele entre en 1906 à l'Académie des beaux-arts de Vienne. Il y apprend la peinture générale auprès du professeur Christian Griepenkerl, peintre académique conservateur. La relation entre les deux hommes s'avère difficile : Schiele, ne pouvant plus supporter la tutelle académique de ses maîtres, quitte l'Académie, suivi d'amis partageant les mêmes convictions. Il fonde alors le *Neukunstgruppe* (Groupe pour le nouvel art), se faisant ainsi remarquer par Arthur Roessler, critique d'art du Journal Ouvrier, qui deviendra durant les années suivantes son principal protecteur. Parmi les membres de ce groupe, se trouve Anton Peschka. Leur amitié jalonne la vie de Schiele : chacun appuiera l'autre pour promouvoir leurs premières œuvres.

Schiele découvre à Vienne un art différent lors d'une exposition d'artistes du deuxième mouvement de Sezession (Sécession en français), plus proche de l'Art nouveau. Il rencontre en 1907 Gustav Klimt, alors âgé de 45 ans, en qui il reconnaît son modèle et maître spirituel. L'admiration est réciproque entre les deux artistes.

Si à ses débuts, Schiele reste proche du Jugendstil (nom donné au mouvement Sécession en Allemagne par la revue Jugend), il prend peu à peu ses distances. Il peint alors de nombreux portraits d'amis et autoportraits. Il adhère en 1911 au groupe « Sema », de Munich, auquel appartiennent déjà Klee et Coubine.

La renommée de Schiele s'accroît progressivement hors d'Autriche. En 1913 et 1914, il participe à de nombreuses expositions internationales : Budapest, Cologne, Dresde, Munich, Berlin, Düsseldorf, Bruxelles, Paris et Rome. Il est exposé pour la première au pavillon de la Sécession. Entre 1913 et 1916, il publie ses œuvres et poèmes dans l'hebdomadaire berlinois "Die Aktion". En 1916 sera publié un numéro spécial intitulé "Cahier d'Egon Schiele", avec ses dessins et gravures sur bois. Schiele consacre ainsi son été 1914, auprès du peintre Robert Philippi, à l'apprentissage de la gravure sur bois, ainsi que l'eau-forte, suite à une recommandation de Roessler, qui espérait en tirer de meilleures ventes. Cependant, Schiele abandonne rapidement ces deux techniques, les trouvant trop lentes à l'exécution. Il se consacrera au dessin et à la peinture, excepté deux autres lithographies en 1917.

Le 6 février 1918, décède Klimt, dont Schiele exécute un portrait sur son lit de mort. En mars doit se tenir la 49e exposition de la Sécession viennoise, devant être présidée par Klimt lui-même. Schiele se charge alors de l'organisation, et propose une affiche, intitulée "La compagnie à la table", le montrant entouré d'amis peintres. Il expose 19 huiles et 29 dessins (dont une grande partie est réalisée à l'aquarelle), dans la salle principale du pavillon de la Sécession. L'exposition rencontre un franc succès : une part importante de ses œuvres est vendue, et Schiele obtient des commandes de portraits de personnalités.

Pierre Soulages, né le 24 décembre 1919 à Rodez (Aveyron), est un peintre français, particulièrement connu pour son usage des reflets de la couleur « noir », qu'il appelle *noir-lumière* ou *outré-noir*.

Il commence à peindre dans son Aveyron natal avant de « monter à Paris » à dix-huit ans pour préparer le professorat de dessin et le concours d'entrée à l'école des beaux-arts. Il y est admis en 1938 mais il est vite découragé par la médiocrité et le conformisme de l'enseignement qu'on y reçoit et retourne à Rodez. Pendant ce bref séjour à Paris, il fréquente le musée du Louvre et voit des expositions de Cézanne et Picasso qui sont pour lui des révélations.

En 1946, il s'installe dans la banlieue parisienne et se consacre désormais entièrement à la peinture. Il commence à peindre des toiles abstraites où le noir domine. Il les expose au Salon des sur-indépendants en 1947, où ses toiles sombres détonnent au milieu des autres, très colorées. « Vous allez vous faire beaucoup d'ennemis », le prévient alors Picabia.

En janvier 1979, Soulages en travaillant sur un tableau ajoute et retire du noir pendant des heures. Ne sachant plus quoi faire, il quitte l'atelier, désespéré. Lorsqu'il y revient deux heures plus tard : « Le noir avait tout envahi, à tel point que c'était comme s'il n'existait plus ». Cette expérience marque un tournant dans son travail. La même année, il expose au Centre Georges-Pompidou ses premières peintures mono-pigmentaires, fondées sur la réflexion de la lumière sur les états de surface du noir, appelé plus tard « outré-noir ».

Entre 1987 et 1994, il réalise 104 vitraux, en collaboration avec l'atelier de Jean-Dominique Fleury à Toulouse, pour l'église abbatiale de Conques.

Il est le premier artiste vivant invité à exposer au musée de l'Ermitage de Saint-Pétersbourg, puis à la galerie Tretyakov de Moscou (2001).

La peinture de Soulages est proche du style abstrait d'Hans Hartung avec une palette restreinte dont les effets de clair-obscur sont perceptibles, y compris en transparence. Soulages a choisi l'abstraction, à la fin de sa carrière, car il dit ne pas voir l'intérêt de passer « par le détour de la représentation [...] Je ne représente pas, dit-il, je présente. Je ne dépeins pas, je peins ».

Ses tableaux font beaucoup appel aussi à des mini-reliefs, des entailles, des sillons dans la matière noire qui créent à la fois des jeux de lumière et de... couleurs. Car ce n'est pas la couleur noire elle-même qui est le sujet de son travail, mais bien la lumière qu'elle révèle et organise : il s'agit donc d'atteindre un au-delà du noir, d'où le terme d'outré-noir.

Depuis peu, d'autres œuvres sont apparues où rythme, espace et lumière naissent des contacts violents du noir et du blanc sur l'entière surface de la toile.

Dans un autre registre, il faut noter que lui est l'une des personnalités à l'origine de la création de la chaîne de télévision Arte.

Gertrude Stein, née le 3 février 1874 à Allegheny en Pennsylvanie et morte le 27 juillet 1946 à Neuilly-sur-Seine, est une poétesse, écrivain, dramaturge et féministe américaine. Elle passa la majeure partie de sa vie en France et fut un catalyseur dans le développement de la littérature moderne et de l'art moderne. Par sa collection personnelle et par ses livres, elle contribua à la diffusion du cubisme et plus particulièrement de l'œuvre de Picasso, de Matisse et de Cézanne.

Gertrude Stein arriva à Paris en 1902, en compagnie de son frère Leo Stein. Ils furent attirés par l'effervescence artistique du quartier du Montparnasse du début du XXe siècle. Ils étaient tous les deux collectionneurs : Gertrude défend déjà à l'époque l'art moderne, notamment Picasso, qui fera un célèbre portrait d'elle en 1906, et les cubistes, alors que son frère reste plus traditionaliste. Elle devient à ce titre l'un des grands collectionneurs de la jeune génération de l'École de Paris. Elle côtoie notamment le collectionneur Henri-Pierre Roché ainsi que Francis Picabia. Elle ne fréquente pas particulièrement les dadaïstes, mais elle considère Tristan Tzara comme un cousin. En 1907, elle rencontre Alice B. Toklas, avec qui elle partagera sa vie de 1909 jusqu'à sa mort. Son appartement du 27 rue de Fleurus devient un lieu de rencontres pour l'avant-garde du monde entier, dans la tradition des salons du XVIIIe siècle.

Son œuvre la plus connue est *L'Autobiographie d'Alice B. Toklas*. Le public, qui en fit un succès, découvrait une Gertrude Stein que ses œuvres antérieures avaient reléguée dans le champ plus restreint de l'avant-garde.

Marie-Henri Beyle dit **Stendhal**, né le 23 janvier 1783 à Grenoble et mort le 23 mars 1842 à Paris, est un écrivain français. Avant de signer *Stendhal*, il a utilisé d'autres noms de plume, tels : *Louis Alexandre Bombet*, ou *Anastase de Serpière*.

Engagé dans l'armée en 1800, il occupa surtout des fonctions d'administration militaires comme durant la campagne de Russie en 1812. Amateur d'arts et passionné d'Italie où il effectua de nombreux séjours, il écrivit d'abord des essais esthétiques sous son vrai nom comme *L'Histoire de la peinture* (début 1817), mais c'est sous le pseudonyme de « M. de Stendhal, officier de cavalerie » qu'il publia *Rome, Naples et Florence* en 1817. Ce nom de plume est inspiré d'une ville d'Allemagne « Stendal », lieu de naissance de l'historien d'art et archéologue Johann Joachim Winckelmann, mais surtout proche de l'endroit où Stendhal vécut en 1807-1808 un moment de grande passion avec Wilhelmine de Grisheim. Ayant ajouté un H pour germaniser encore le nom, il souhaitait que l'on prononce « Standhal ».

Ses romans *Le Rouge et le Noir* (1830), *La Chartreuse de Parme* (1839) et *Lucien Leuwen* (inachevé) ont fait de lui, aux côtés de Balzac, Hugo, Flaubert ou Zola, un des grands représentants du roman français au XIX^e siècle. Dans ses romans, caractérisés par un style économe et resserré, Stendhal cherche « La vérité, l'âpre vérité » dans le domaine psychologique, et campe essentiellement des jeunes gens aux aspirations romantiques de vitalité, de force du sentiment et de rêve de gloire.

Stendhal n'a pas seulement « appliqué » une certaine esthétique réaliste : il l'a pensée d'abord. Le réalisme de Stendhal c'est aussi la volonté de faire du roman un « miroir » c'est-à-dire un simple reflet de la réalité sociale et politique d'une époque dans toute sa dureté. Stendhal a d'ailleurs écrit que « le roman, c'est un miroir que l'on promène le long d'un chemin ».

Dans Racine et Shakespeare, il assigne pour devoir à l'art romantique de faire un art qui sera en adéquation avec les goûts et tendances des peuples. Le réalisme de Stendhal c'est d'abord la volonté de peindre des faits capables d'intéresser ses contemporains. En revanche, Stendhal dépeint avec un grand souci de réalisme psychologique, les sentiments des personnages principaux. Il s'inspire même souvent des théories relatives à l'amour de son traité *De l'amour* et essaie de faire œuvre de psychologue rigoureux. Son ami de longue date Prosper Mérimée le considérait comme un remarquable observateur du cœur humain.

Stendhal ne fut pas seulement un romancier et un autobiographe mais également un fin critique d'art dont la réflexion esthétique influença le travail romanesque (tout particulièrement avec sa théorie du bel idéal), ainsi que l'appréciation des arts plastiques et de la musique. Citons *Histoire de la Peinture en Italie* ; *Rome, Naples et Florence* ; *Promenades dans Rome* et *Mémoires d'un touriste*.

Féru d'art lyrique, amoureux de l'Italie, comme en témoignent ses écrits, c'est lui qui fit connaître Rossini à Paris et en France. Des travaux de la deuxième moitié du XX^e siècle ont fait apparaître sa compétence en matière picturale et musicale, sa familiarité avec ses peintres, sa vaste expérience du monde de la musique de son temps aussi bien instrumentale que lyrique, allemande ou italienne. Mais il était surtout un véritable spécialiste de l'opéra italien et de la peinture italienne. Bien qu'il se présentât comme un dilettante, on lui doit des analyses très fines de Rossini et Mozart. Il a saisi la mélancolie de Léonard de Vinci, le clair obscur du Corrège, ou la violence michelangelesque. Stendhal est un critique d'art qui marque une étape importante dans l'intelligence de tous les arts.

Susan Tallman est une historienne de l'art et écrivain, spécialisée en estampes, multiples et questions sur l'authenticité et reproduction.

Elle a vécu et travaillé à New York, Amsterdam et Berlin, et elle à ce moment, et depuis 2001, Professeur à l'Art Institute of Chicago.

Susan Tallman a fait ses études en Histoire de l'Art à la Columbia University de New York.

Elle est aussi membre, depuis 2000, du Conseil d'administration de la Lower East Side Print Shop de New York et depuis 1996 du Conseil Assesseur de l'International Print Center de New York.

Lucien Tendret est un avocat et gastronome français, né à Belley en 1825 et mort en 1896. Il est l'auteur du livre « La table au pays de Brillat-Savarin » (1892), qui a été conçu comme une exaltation de la gastronomie de la Bresse, région où l'art du bien-manger a été toujours bien entretenu et d'où proviennent d'exquises poulardes. Ce livre a été toujours considéré comme un socle basique de la réputation de la bonne cuisine française. En hommage au travail de Lucien Tendret et pour honorer sa mémoire, Alain Ducasse (dans son livre « Ducasse Flavors of France ») a mis en circulation la recette « Trois Légumes Farcis Lucien Tendret ». Les sentences de Tendret sur la gastronomie sont une source de sagesse, de recettes liées aux produits du terroir et de glorification de la bonne gastronomie française. Un savoir-faire reconnu partout dans le monde.

Léon Tolstoï - comte **Lev Nikolaïevitch Tolstoï** -, né le 28 août (calendrier julien)/9 septembre 1828 à Iasnaïa Poliana en Russie et mort le 7 novembre (calendrier julien)/20 novembre 1910 à Astapovo, est un des écrivains majeurs de la littérature russe, surtout par ses romans et ses nouvelles, riches d'analyse psychologique et de réflexion morale et philosophique.

Ainsi, l'une de ses grandes œuvres, *Guerre et Paix* (1869), est une reconstitution historique et réaliste des guerres napoléoniennes en Russie, mais c'est aussi une réflexion sur la violence inspirée par des conflits comme la guerre de Crimée (1853-1856) durant laquelle il a été mobilisé et qu'il relate dans *Récits de Sébastopol*.

Par ailleurs, Tolstoï entame à partir des années 1870 une quête spirituelle et religieuse qui se reflète dans ses œuvres : il multiplie alors les considérations philosophiques qu'il mêle aux événements romanesques comme dans *Anna Karénine*, l'histoire d'une passion dramatique dont la publication finale date de 1877, et plus encore dans *Résurrection* (1899), où le héros en plein débat moral rencontre la figure du Christ.

À la fin de sa vie, il devient une sorte de maître à penser prônant une vie simple et morale et combattant les institutions oppressives et les formes de violence : il a eu de ce fait une grande influence sur des personnalités comme le Mahatma Gandhi, Romain Rolland et bien d'autres.

Il est frappé dès son enfance par le sentiment de l'absurdité de la vie (à la suite de la mort de son père) et il refuse l'hypocrisie des relations sociales. Le sentiment moral est ce qu'il y a de véritablement divin : toute la morale de Tolstoï est fondée sur ce sentiment. Par ailleurs, Tolstoï rejette l'État et l'Église. Si certains ont pu rapprocher la pensée de Tolstoï d'un nihilisme fondé sur une morale personnelle, d'autres ont fait de l'écrivain russe un penseur important et influent de l'anarchisme chrétien : en effet, sa critique radicale de l'État, ses préoccupations envers les masses opprimées, l'importance de ses réalisations pédagogiques, sa recherche de cohérence sur le plan personnel, en ont fait un penseur proche de l'anarchisme. Par ailleurs, il conçoit l'art véritable comme étranger à la recherche du plaisir purement esthétique : l'art est un moyen de communication des émotions et d'union entre les hommes. Aussi critique-t-il l'art pour l'art, la beauté bourgeoise inaccessible aux gens simples.

En 1879, Tolstoï se convertit au christianisme qu'il évoque dans *Ma confession* et *Ma religion* (ouvrage censuré au départ), mais il est très critique par rapport à l'Église orthodoxe russe : son christianisme reste empreint de rationalisme, la religion étant toujours chez lui un sujet de violents débats internes, ce qui l'amènera à concevoir un christianisme détaché du matérialisme et surtout non-violent.

De son côté, l'Église orthodoxe excommunie Tolstoï après la publication de son roman *Résurrection*.

Joseph Mallord William Turner est un peintre, aquarelliste et graveur britannique, né le 23 avril 1775 à Londres et mort le 19 décembre 1851 à Chelsea. Initialement de la veine romantique anglaise, son œuvre est marquée par une recherche novatrice audacieuse qui fait considérer celui que l'on surnomme le « peintre de la lumière » comme un précurseur de l'impressionnisme, avec son contemporain John Constable.

D'un style plutôt rigoureux, il expose sa première huile, *Pêcheurs en mer*, en 1796, année à partir de laquelle il exposera chaque année à la Royal Academy, jusqu'à la fin de sa vie, à de très rare exceptions près. Son caractère romantique est alors révélé par ses représentations de paysages pittoresques de la Grande-Bretagne, mettant la technique au service de sa propre esthétique ; ses paysages maritimes se prêtent aisément aux jeux de reflets de lumière qu'il affectionne.

À partir de 1802, l'envie de voyager l'emmène sur le continent européen, principalement en France et en Suisse, d'où il rapporte, évidemment, des aquarelles mais aussi le goût pour certains artistes, comme Claude Lorrain et ses représentations de la mythologie. Turner peint ainsi des fresques antiques comme Didon construisant Carthage en 1815. Il s'inspire aussi du *Liber Veritatis* de Lorrain en ce qui concerne son ouvrage, *Liber Studiorum*, établissant ainsi une classification des différents types de paysages.

Renommé pour ses huiles, Turner est également un des plus grands maîtres anglais de paysages à l'aquarelle. Ses tableaux, paysages et marines d'Angleterre, lui vaudront rapidement une grande réputation si bien qu'il devient membre titulaire de la Royal Academy à l'âge de 27 ans. De 1807 à 1828, il y enseigne la perspective et, en 1845, obtient un poste de professeur suppléant.

Son passage d'une représentation plus réaliste à des œuvres plus lumineuses, à la limite de l'imaginaire (*Tempête de neige en mer*, 1842), se fit après un voyage en Italie en 1819 (*Campo Santo de Venise*). Turner nous montre le pouvoir suggestif de la couleur, ainsi, son attirance pour la représentation des atmosphères le place comme un précurseur de l'impressionnisme jusqu'à devenir « le peintre des incendies » ; d'autres préfèrent pousser plus loin encore leur analyse en voyant dans l'absence de support descriptif dans les œuvres de Turner, les prémices de l'abstraction lyrique.

En 1846, il se retire de la vie publique, vivant sous le pseudonyme de *Mr Booth*. Il expose une dernière fois à la Royal Academy en 1850. Il est enterré à la Cathédrale Saint-Paul de Londres où il repose aux côtés du peintre Joshua Reynolds. Dans son testament (rédigé en 1829) Turner lègue une grande partie de ses œuvres à la National Gallery. Aujourd'hui la majorité de ses réalisations sont conservées à la Tate Gallery de Londres.

Paul Valéry est un écrivain, poète, philosophe et épistémologue français, né à Sète (Hérault) le 30 octobre 1871 et mort à Paris le 20 juillet 1945.

Dans la nuit du 4 au 5 octobre 1892, il connaît à Gênes ce qu'il décrit comme une grave crise existentielle. Il sort résolu à *répudier les idoles* de la littérature, de l'amour, de l'imprécision, pour consacrer l'essentiel de son existence à ce qu'il nomme *la vie de l'esprit*. En témoignent les *Cahiers* dans lesquels il s'astreint à noter toutes ses réflexions au petit matin. Quoi qu'il en soit, Paul Valéry indique à plusieurs reprises qu'il considère cette nuit passée à Gênes comme sa véritable origine, le début de sa vie mentale.

On retrouve dans ses *Cahiers* des passages de *Tel quel* ainsi que des indications probablement destinées à faciliter leur regroupement en un seul ouvrage ou en des ouvrages ultérieurs : *Nombres plus subtils*, *Robinson*, etc.

En 1917, sous l'influence de Gide notamment, il revient à la poésie avec *La Jeune Parque*. Un autre grand poème suit quelques années plus tard : *Le Cimetière marin* (1920), puis un recueil, *Charmes* (1922).

Influencé par Stéphane Mallarmé, Paul Valéry privilégia toujours dans sa poésie la maîtrise formelle sur le sens et l'inspiration.

Les essais de Valéry traduisent ses inquiétudes sur la pérennité de la civilisation (« Nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles »), l'avenir des « droits de l'esprit », le rôle de la littérature dans la formation, et la rétroaction du progrès sur l'homme.

Sa série « *Variété* » se compose d'un autre type d'écrits : ceux qui lui ont été commandés et qu'il n'eût sans doute, de son aveu, jamais écrits de lui-même. Ils n'en témoignent pas moins d'une profondeur d'analyse souvent éblouissante que l'on retrouve aussi dans la série de courts essais sur divers sujets d'actualité du XXe siècle publiée sous le titre : *Regards sur le monde actuel*.

La portée philosophique et épistémologique de l'œuvre de Valéry est souvent méconnue, peut-être en raison de la publication tardive de ses cahiers. Pourtant Valéry est l'un des penseurs éminents du constructivisme.

Kees Van Dongen, de son vrai nom **Cornelis Théodorus Marie van Dongen** est un peintre néerlandais né le 26 janvier 1877 à Delfshaven, dans la banlieue de Rotterdam (Pays-Bas) et mort le 28 mai 1968 à Monaco.

En 1892, à l'âge de 16 ans, Kees van Dongen débute des études en peinture à l'Académie royale des beaux-arts de Rotterdam. De 1892 à 1897, il fréquente le Quartier Rouge portuaire. Durant cette période, van Dongen peint des scènes de matelots et de prostituées. En 1897, il habite à Paris pour plusieurs mois. Bientôt, il commence à exposer ses œuvres à Paris, notamment l'exposition controversée de 1905 du Salon d'Automne, où exposait également, entre autres, Henri Matisse.

Van Dongen se signale comme “illustrateur d'inspiration anarchiste”, avant d'intégrer les milieux d'avant-garde et de prendre part à l'aventure du Fauvisme ; fauve urbain et sulfureux qui privilégie les portraits, les femmes, les scènes de cabaret, les spectacles forains, les sujets exotiques et orientalistes. Bien introduit dans la haute société il devient, dans les années 1920-1930, le portraitiste du Tout-Paris, le “peintre des névroses élégantes”. Il a aussi été brièvement membre du mouvement expressionniste allemand Die Brücke.

Il obtient la nationalité française en 1929.

En octobre 1941, Van Dongen participe avec sept écrivains français au voyage politique organisé par Joseph Goebbels, ministre de la Propagande du Reich, dans l'Allemagne nazie, « ce qui lui vaudra une réputation ternie auprès de la critique moderne ».

Vincent Willem van Gogh, né le 30 mars 1853 à Groot-Zundert aux Pays-Bas et mort le 29 juillet 1890 à Auvers-sur-Oise en France est un peintre et dessinateur néerlandais.

L'héritage Van Gogh est composé de plus de huit cents lettres écrites à sa famille et à ses amis et de plus de deux mille toiles et dessins datant principalement de 1880 à 1890. 652 de ses lettres sont destinées à son frère Theodorus van Gogh, dit « Theo », avec qui il entretient une relation soutenue aussi bien sur le plan personnel que professionnel. Peu connu dans les années 1890, Van Gogh n'a été remarqué que par un petit nombre d'auteurs et de peintres en France, aux Pays-Bas, en Belgique et au Danemark.

Son œuvre pleine de naturalisme, inspirée par l'impressionnisme et le néo-impressionnisme, annonce le fauvisme et l'expressionnisme. Ce hollandais, qui préféra signer ses peintures simplement « Vincent », est aujourd'hui l'un des peintres les plus connus au monde.

L'art de Van Gogh a évolué constamment au cours de sa carrière artistique. Il connaissait les estampes japonaises, les gravures anglaises. Il prenait plaisir à exécuter des reproductions, il souhaitait apporter à l'art une contribution originale. Il a réalisé plusieurs séries de tableaux, notamment des autoportraits et les tournesols. Par ailleurs, les tableaux nocturnes ont aussi une place importante pour Vincent.

Vers l'automne 1882, Theo commence à financer Vincent pour que ce dernier puisse travailler son art sereinement. Au début de l'année 1883, il commence à travailler sur des compositions multi-figures, surtout des dessins. D'après Theo, ces travaux manquaient de vivacité et de fraîcheur. À cause de ces commentaires négatifs, Vincent détruit ses travaux et se tourne vers la peinture à l'huile. À Nuenen, Van Gogh commence un grand nombre de peintures de grande taille mais il en détruit également. Parmi les toiles de l'époque, on peut citer celles sur les mangeurs de pomme de terre, les différentes têtes de paysans et les diverses interprétations de la chaumière.

Pensant qu'il manquait de connaissance sur les techniques de la peinture, il va à Paris pour continuer à apprendre et développer son style. Sa tendance à développer les techniques et les théories des impressionnistes et les néo-impressionnistes n'a pas duré longtemps. À Arles, les anciennes idées ont réapparu, par exemple l'idée de peindre une série de tableaux sur des sujets similaires. En 1884, à Nuenen, il avait déjà travaillé sur une série pour décorer la salle à manger d'un de ses amis à Eindhoven. Similairement, à Arles, il s'est arrangé pour transformer ses *Vergers en fleur* en triptyques. Il a réalisé une autre série sur la *Famille Roulin* et il a travaillé avec Gauguin sur la décoration de la maison jaune. Les peintures faites pendant la période de Saint-Rémy sont souvent caractérisées par des tourbillons et des spirales. Les motifs de luminosité de ces dernières images ont été montrés conforme au modèle statistique de turbulence de Kolmogorov.

La progression de son style se voyait dans ses *autoportraits*.

Jacques Villon est le deuxième fils d'Eugène et de Lucie Duchamp, une famille aisée au tempérament artistique. Quatre de leurs six enfants allaient devenir des artistes accomplis.

Il est le frère aîné de Raymond Duchamp-Villon (1876-1918), sculpteur ; de Marcel Duchamp (1887-1968), peintre, sculpteur et auteur et de Suzanne Duchamp (1889-1963), peintre.

En 1894, il part s'installer avec son frère Raymond dans le quartier parisien de Montmartre. Son père l'autorise à étudier l'art à condition de continuer à étudier le droit. Pour se distinguer de ses frères, Gaston Duchamp adopte le pseudonyme de Jacques Villon en référence au poète du Moyen Âge François Villon.

L'essor de la communauté artistique de Montmartre où il vit achève de lui ôter tout intérêt pour la poursuite d'une carrière légale et, pendant les dix années suivantes, il travaille dans les arts graphiques, fournissant des dessins et des illustrations aux journaux parisiens, ainsi qu'en dessinant des affiches en couleur. En 1903, il aide à organiser la section dessin du premier salon d'automne à Paris.

Très influencé par Edgar Degas et Toulouse-Lautrec à ses débuts, il participe plus tard aux mouvements fauviste, cubiste et impressionniste abstrait.

En 1906, Montmartre étant devenue une communauté très active, il déménage pour le quartier plus tranquille de Puteaux où il consacre la majeure partie de son temps à travailler à la pointe sèche et à la gravure en creux (intaglio), une technique qui crée des lignes foncées et veloutées qui ressortent en contraste avec la blancheur du papier.

À partir de 1911, il organise chez lui, avec ses frères Raymond et Marcel, un groupe de discussion qui se rencontre régulièrement avec des artistes et des critiques comme Francis Picabia, Robert Delaunay, Fernand Léger et d'autres auxquels on donnera bientôt le nom de Groupe de Puteaux. Villon a joué un rôle majeur dans l'exposition du groupe sous le nom de « section d'Or » d'après la « section d'Or » des mathématiques classiques.

En 1913, Villon crée ses chefs d'œuvre cubistes, sept grandes pointes sèches où les formes se cassent en plans pyramidaux obscurcis. La même année, il expose au célèbre Armory Show de New York, qui contribue à introduire l'art moderne aux États-Unis. Ses œuvres connaissent une grande popularité.

En 1950, il reçoit le prix Carnegie. L'année suivante, il reçoit la commande des vitraux de la cathédrale de Metz, *la France*. En 1956, le grand Prix de la Biennale de Venise lui est décerné.

Les plus grandes réalisations de Villon en gravure sont sa création d'une langue purement graphique pour le cubisme, une réalisation dont aucun autre graveur, y compris ses camarades cubistes Picasso ou Braque ne pourrait se vanter.

Léonard de Vinci (dit **Leonardo da Vinci**), né à Vinci le 15 avril 1452 et mort à Amboise le 2 mai 1519, est un peintre italien et un homme d'esprit universel, à la fois artiste, scientifique, ingénieur, inventeur, anatomiste, peintre, sculpteur, architecte, urbaniste, botaniste, musicien, poète, philosophe et écrivain.

Après son enfance à Vinci, Léonard est élève auprès du célèbre peintre et sculpteur florentin Andrea del Verrocchio. Ses premiers travaux importants sont réalisés au service du duc Ludovic Sforza à Milan. Il œuvre ensuite à Rome, Bologne et Venise et passe les dernières années de sa vie en France, à l'invitation du roi François Ier.

Léonard de Vinci est souvent décrit comme l'archétype et le symbole de l'homme de la Renaissance, un génie universel et un philosophe humaniste dont la curiosité infinie est seulement égalée par la force d'invention. Il est considéré comme un des plus grands peintres de tous les temps et peut-être la personne la plus talentueuse dans le plus grand nombre de domaines différents qu'a jamais vécu.

C'est d'abord comme peintre que Léonard de Vinci est reconnu. Deux de ses œuvres, La Joconde et La Cène, sont des peintures très célèbres, souvent copiées et parodiées, et son dessin de l'Homme de Vitruve est également repris dans de nombreux travaux dérivés. Seules une quinzaine d'œuvres sont parvenues jusqu'à nous ; ce petit nombre est dû à ses expérimentations constantes et parfois désastreuses de nouvelles techniques et à sa procrastination chronique. Néanmoins, ces quelques œuvres, jointes à ses carnets, qui contiennent des dessins, des diagrammes scientifiques et des réflexions sur la nature de la peinture, sont un legs aux générations suivantes d'artistes seulement égalé par Michel-Ange.

Comme ingénieur et inventeur, Léonard développe des idées très en avance sur son temps, depuis l'hélicoptère, le char de combat, le sous-marin jusqu'à l'automobile. Très peu de ses projets sont construits, ou même seulement réalisables de son vivant, mais certaines de ses plus petites inventions comme une machine pour mesurer la limite élastique d'un câble entrent dans le monde de la manufacture. En tant que scientifique, Léonard de Vinci a beaucoup fait progresser la connaissance dans les domaines de l'anatomie, du génie civil, de l'optique et de l'hydrodynamique.

Léonard fut initié par Verrocchio aux nombreuses techniques pratiquées dans un atelier traditionnel. Il a donc eu l'occasion d'apprendre notamment des bases de la chimie, de la métallurgie, du travail du cuir et du plâtre, de la mécanique et de la menuiserie, ainsi que des techniques artistiques de dessin, de peinture et de sculpture sur marbre et sur bronze. Il est également initié à la préparation des couleurs, à la gravure et à la peinture des fresques. Mais la formation reçue lors de son apprentissage à l'atelier Verrocchio semble plus large encore : Léonard acquiert la connaissance du calcul algorithmique .

Léonard commence donc son apprentissage avec Andrea Del Verrocchio en 1466, année où le maître de Verrocchio, le grand sculpteur Donatello, meurt. Le peintre Paolo Uccello, dont les premières expériences avec la perspective influencèrent le développement de la peinture des paysages, est alors très âgé. De même, les peintres Piero della Francesca et Fra Filippo Lippi, le sculpteur Luca della Robbia et l'architecte et écrivain Leon Battista Alberti ont environ 60 ans. Les artistes les plus renommés de la génération suivante sont Andrea Del Verrocchio, Antonio Pollaiuolo et le sculpteur Mino da Fiesole.

La jeunesse de Léonard se déroule dans une maison de Florence ornée des œuvres de ces artistes et par les contemporains de Donatello : Masaccio dont les fresques figuratives et réalistes sont imprégnées d'émotion, et Lorenzo Ghiberti, dont les *Portes du Paradis* montrent la complexité des compositions, alliant travaux architecturaux et soin des détails. Piero della Francesca a fait une étude détaillée de la perspective et sera le premier peintre à faire une étude scientifique de la lumière. Ces études et les traités de Leone Battista Alberti doivent avoir un profond effet sur les jeunes artistes, et en particulier sur les propres observations de Léonard et ses œuvres d'art.

Florence est dirigée à l'époque par Laurent de Médicis et son jeune frère Julien, tué par la conjuration des Pazzi en 1478. Ludovic Sforza, qui gouverne Milan entre 1479 et 1499 et chez qui Léonard a été envoyé comme ambassadeur de la cour des Médicis, est aussi son contemporain. C'est également par l'intermédiaire des Médicis que Léonard fait la connaissance d'anciens philosophes humanistes dont Marsile Ficin, partisan du néoplatonisme, et Cristoforo Landino, auteur de commentaires sur les écrits classiques. Jean Pic de la Mirandole est également associé à l'académie des Médicis.

Bien que l'on cite ensemble les trois « géants » de la haute Renaissance, Léonard de Vinci, Michel-Ange et Raphaël, ils ne sont pas de la même génération. Léonard a 23 ans quand naît Michel-Ange et 31 ans à la naissance de Raphaël. Raphaël mourra en 1520, une année après de Vinci et Michel-Ange vivra encore quarante-cinq ans.

Malgré la relative récente prise de conscience et l'admiration vouée à Léonard comme scientifique et inventeur, son immense renommée de la plus grande partie de ces quatre cents dernières années a reposé sur ses réalisations en tant que peintre et sur une poignée d'œuvres, authentifiées ou lui étant attribuées qui ont été considérées comme faisant partie des plus beaux chefs-d'œuvre jamais créés.

Ces peintures sont célèbres pour de nombreuses raisons et qualités qui ont été beaucoup imitées par les étudiants et discutées très longuement par les connaisseurs et les critiques. Parmi les qualités qui font des travaux de Léonard des pièces uniques sont souvent citées les techniques novatrices qu'il a utilisées dans l'application de la peinture, sa connaissance approfondie de l'anatomie humaine et animale, de la botanique et la géologie mais aussi son utilisation de la lumière, son intérêt pour la physiognomonie et la façon dont les humains utilisent le registre des émotions et les expressions gestuelles, son sens de la composition et son sens subtil des dégradés de couleurs. Il maîtrisait notamment la technique du « sfumato » et le rendu des ombres et des lumières.

Léonard est célèbre pour ses dessins et ses peintures dans lesquels il introduit une conception innovante de la perspective. Vinci estimait que les arts picturaux forment une science. Mais l'utilisation, souvent supposée, du nombre d'or dans son œuvre n'est pas avérée. Son travail sur les proportions, à l'image de l'Homme de Vitruve, se limite à l'usage de fractions d'entiers.

Léonard de Vinci a un besoin de rationaliser l'inconnu jusqu'alors chez les techniciens. Avec lui la technique n'est plus affaire d'artisans, de personnes ignorantes et de traditions plus ou moins valables et plus ou moins comprises par ceux qui étaient chargés de l'appliquer.

Progressivement, il élabore une sorte de doctrine technique, née d'observations, bientôt suivies d'expériences qui furent parfois conduites sur de petits modèles. Harald Höffding présente sa pensée comme un mélange d'empirisme et de naturalisme.

La méthode de Léonard de Vinci a certainement consisté à la recherche de données chiffrées et son intérêt pour les instruments de mesure en témoigne. Ces données étaient relativement faciles à obtenir dans le cas des poutres en flexion par exemple, beaucoup plus compliquées dans le domaine des arcs ou de la maçonnerie. La formulation des résultats ne pouvait être que simple, c'est-à-dire exprimée le plus souvent par des rapports. Cette recherche effrénée de l'exactitude est devenue la devise de Léonard de Vinci, « *Hostinato rigore* - obstinée rigueur ». C'est néanmoins la première fois qu'on voit appliquer de telles méthodes dans les métiers où on dut longtemps se contenter de moyens irraisonnés d'appréciation.

Ce faisant, Léonard en est arrivé à pouvoir poser des problèmes en termes généraux. Ce qu'il cherche avant tout ce sont des connaissances générales, applicables dans tous les cas, et qui sont autant de moyens d'action sur le monde matériel. Pour autant sa « science technique » reste fragmentaire. Elle s'attache à un certain nombre de problèmes particuliers, traités très étroitement, mais il y manque encore la cohérence d'ensemble qu'on trouvera bientôt chez ses successeurs.

Pour lui, cette recherche dans tous les domaines de la science et de l'art est normale car tout est lié. Sa curiosité et son activité perpétuelle sont un moyen de garder un esprit vivace car « *Le fer se rouille, faute de s'en servir, l'eau stagnante perd de sa pureté et se glace par le froid. De même, l'inaction sape la vigueur de l'esprit* ». Léonard de Vinci considère la peinture par exemple comme l'expression visuelle d'un tout. L'art, la philosophie et la science sont selon lui indissociables, pouvant expliquer en partie son approche de polymathe et « *Qui blâme la peinture n'aime ni la philosophie ni la nature* ». En proposant une « *synthèse par la beauté* », Léonard de Vinci illustre à lui seul ce que fut le grand courant d'innovation de la Renaissance.

François Marie Arouet, dit **Voltaire** - l'origine la plus couramment acceptée de ce pseudonyme est l'anagramme obtenue à partir des lettres capitales AROUET L(e) J(eune) écrites en latin AROVETLI -, né le 21 novembre 1694 à Paris où il meurt le 30 mai 1778, est un écrivain et philosophe qui a marqué le XVIII^e siècle et qui occupe une place particulière dans la mémoire collective des Français. Il inaugure en effet la figure de l'intellectuel engagé au service de la vérité, de la justice et de la liberté de penser.

Symbole des Lumières, chef de file du parti philosophique, son nom reste attaché à son combat contre « l'infâme », nom qu'il donne au fanatisme religieux, et pour le progrès et la tolérance. Il est cependant déiste et son idéal reste celui d'une monarchie modérée et libérale, éclairée par les « philosophes ». Il agit d'ailleurs auprès des élites éclairées de l'Europe des Lumières en se servant de son immense notoriété et prend, seul, la défense des victimes de l'intolérance religieuse et de l'arbitraire dans des affaires qu'il a rendues célèbres (Calas, Sirven, chevalier de La Barre, comte de Lally).

De son imposante œuvre littéraire, on lit aujourd'hui essentiellement ses écrits « philosophiques » en prose : contes et romans (Candide est son ouvrage le plus célèbre), Lettres philosophiques, Dictionnaire philosophique et sa correspondance. Son théâtre, ses poésies épiques, ses œuvres historiques, qui firent de lui l'un des écrivains français les plus célèbres au XVIII^e siècle, sont aujourd'hui largement négligées ou ignorées. La réputation de Voltaire tient aussi à son style, marqué par l'élégance et la précision, et souvent au service d'une ironie mordante.

Tout au long de sa vie, Voltaire fréquente les *Grands* et courtise les monarques, sans dissimuler son dédain pour le peuple, mais il est aussi en butte aux interventions du pouvoir qui l'embastille et le contraint à l'exil en Angleterre ou à l'écart de Paris. En 1749, après la mort d'Émilie du Châtelet avec laquelle il a entretenu une liaison houleuse de quinze ans, il part pour la cour de Prusse mais, déçu dans ses espoirs de jouer un grand rôle auprès de Frédéric II à Berlin, il se brouille avec lui après trois ans et quitte Berlin en 1753. Il se réfugie un peu plus tard aux Délices en Suisse, près de Genève, avant d'acquérir en 1759 un domaine à Ferney, sur la frontière franco-genevoise, à l'abri des puissants. Il mettra en valeur son domaine et fera de Ferney un centre de culture réputé dans toute l'Europe. Il ne reviendra à Paris qu'en 1778, ovationné par le peuple.

Chantre du « *bon temps (de) ce siècle de fer !* » dans *Le Mondain*, Voltaire aime le luxe, les plaisirs de la table et de la conversation, qu'il considère, avec le théâtre comme l'une des formes les plus achevées de la vie en société. Soucieux de son aisance matérielle qui garantit sa liberté et son indépendance, il acquiert une fortune considérable dans des opérations spéculatives. Il est néanmoins chicanier et parfois féroce avec ses adversaires comme Jean-Jacques Rousseau.

Considéré par la Révolution française - avec Jean-Jacques Rousseau, son adversaire - comme un précurseur (il entre au Panthéon en 1791, le deuxième après Mirabeau), célébré par la III^e République, il a nourri au XIX^e siècle les passions antagonistes des adversaires et des défenseurs de la laïcité de l'État et de l'école publique, et au-delà de l'esprit des Lumières.

Andy Warhol (de son vrai nom **Andrew Warhola**), né le 6 août 1928 à Pittsburgh en Pennsylvanie et mort à New York le 22 février 1987 est un artiste américain, figure centrale du Pop Art, dont il est l'un des pionniers.

Warhol est connu dans le monde entier par son travail de peintre, de producteur musical, d'auteur, par ses films d'avant-garde, et par ses liens avec les intellectuels, les célébrités de Hollywood ou les riches aristocrates.

Bien que le travail de Warhol reste controversé, il a été le sujet de multiples expositions, de livres, et de films depuis sa mort. Warhol est généralement reconnu comme l'un des artistes les plus connus du XXe siècle.

Il fut amoureux de Marilyn Monroe dans les années 1950-1955, ce qui l'inspirera beaucoup dans ses projets futurs. Au début des années 1960, Andy Warhol était un illustrateur publicitaire reconnu. Dans ses dessins publicitaires, Andy Warhol utilisait une technique directe : il dessinait ses créations sur du papier hydrofuge, repassait les contours d'encre, repassait les contours encore humides sur des feuilles de papier absorbant, sur le principe du buvard.

Il adhère au Pop'art, mouvement lancé à Londres au milieu des années 1950 par Richard Hamilton et Eduardo Paolozzi. Le Pop'art était une forme expérimentale que beaucoup d'artistes s'approprièrent indépendamment les uns des autres. Parmi les pionniers, on peut remarquer Roy Lichtenstein et Jasper Johns. Mais Andy Warhol sera, plus tard, considéré comme « *Pope of the Pop* » c'est-à-dire « Pape du Pop » par ses contemporains.

En 1963, il adopte la technique qu'il utilise pour ses œuvres les plus célèbres : la photographie sérigraphiée est reportée sur toile. Les photographies utilisées sont en noir et blanc, il colore le fond de la toile, et ensuite, imprime le sujet, le visage de Marilyn Monroe par exemple, avec seulement quelques détails, pour le rendre plus neutre, pour les reproduire par sérigraphie. Souvent, c'est un motif qui sera reproduit plusieurs fois sur la toile. C'est le stéréotype du Pop art.

Ses figures favorites sont soit les noms de marque déposés, le signe du dollar ou les visages de célébrités. Le ton est à la fois populaire et iconoclaste, s'inspirant de la culture populaire. D'abord intéressé par les Comics, ce thème est toutefois déjà pris par le peintre Roy Lichtenstein qui en fait son outil visuel. Celui de la typographie est utilisé par Jasper Johns. Pour se distinguer, Warhol comprend qu'il doit trouver une niche qui devienne son sujet de matière principal. Ses amis lui suggèrent de peindre la chose qu'il adore le plus par-dessus tout. C'est ainsi que pour sa première exposition majeure, il peint les fameuses conserves Campbell's Soup. Cette œuvre est encore considérée comme sa marque de fabrique. Chez Warhol, la répétition de la figure se rapporte souvent à son exténuation. Le choix des sujets est en rapport avec l'obsession de la mort, y compris pour ses toiles célèbres de Marilyn Monroe, Mao Zedong ou de Liz Taylor. Dans les dernières années de son œuvre, Warhol devient pratiquement un peintre de Cour, appliquant son style à de nombreux portraits de commande, tout en continuant à creuser sa réflexion sur la peinture avec ses séries *Shadows*, *Oxidation paintings*, et des reprises de toiles de Botticelli ou de Léonard de Vinci.

Oscar Wilde, de son nom complet **Oscar Fingal O'Flahertie Wills Wilde**, est un écrivain irlandais, né à Dublin en Irlande le 16 octobre 1854 et mort à Paris le 30 novembre 1900.

En les dernières décennies du XIXe siècle, Wilde incarne une nouvelle sensibilité qui apparaît en réaction contre le positivisme et le naturalisme. Dans sa préface au *Portrait de Dorian Gray*, il défend la séparation de l'esthétique et de l'éthique, du beau et du moral.

On pourrait distinguer deux esthétiques correspondant aux deux périodes marquantes, bien qu'inégalement longues, de la vie littéraire de Wilde. La première, pourrait se résumer à l'éloge de la superficialité. L'intuition de Wilde, fortement influencée par les écrivains français de son temps qu'il lisait dans le texte, était que dans la forme même, gît le sens et le secret de tout art. Dans *Le Portrait de Dorian Gray*, il fait dire à Lord Henry : « Seuls les gens superficiels ne jugent pas sur les apparences ». Son écriture d'ailleurs correspond exactement à ses conceptions : se refusant aux descriptions naturalistes, il se contente de poser une ambiance en égrenant quelques détails : la couleur d'un rideau, la présence d'un vase, le passage d'une abeille près d'une orchidée.

La deuxième période, celle de la prison et de la déchéance prend l'exact contre-pied théorique : dans son *De Profundis*, Wilde répète comme une litanie pénitentiaire ce refrain : « Le crime, c'est d'être superficiel ». On assiste dans cette œuvre, ainsi que dans l'autre production de cette période, dans la vie de Wilde, *La Ballade de la geôle de Reading*, à la reprise de formes d'écriture, comme la ballade, qui sont plus traditionnelles, jouant plus sur la répétition et l'approfondissement que sur la légèreté et l'effet de contraste.

La deuxième esthétique ne s'inscrit pas en faux envers la première : l'œil averti trouvera qu'elle la révèle. Le masque du Dandy et l'affectation de superficialité, chez un esprit aussi puissant et cultivé que Wilde, étaient la marque d'une volonté de dissimuler des conflits sous-jacents. L'éloge wildien n'était pas un éloge de la superficialité, ce qu'il révélera lui-même lorsqu'il déchut de son statut de « lion » (au XIXe siècle, on appelait lion les personnes en vue dans les salons anglais) pour tomber en celui de réprouvé.

Gao Xingjian né le 4 janvier 1940 à Ganzhou en Chine, est un écrivain, dramaturge, metteur en scène et peintre français d'origine chinoise qui a obtenu le Prix Nobel de littérature en 2000.

Gao Xingjian grandit durant les répercussions de l'invasion japonaise en Chine orientale. Il reçoit une formation de base dans les écoles de la République populaire et obtient un diplôme de français en 1962, à l'Institut des langues étrangères de Pékin. Il traduit en mandarin des auteurs tels que Ionesco, Prévert et Michaux qui font découvrir les thèmes et l'esthétique de la littérature occidentale contemporaine à ses compatriotes : des flux de conscience à l'absurde.

Lors de la Révolution culturelle, il est envoyé durant six ans en camp de rééducation à la campagne et se voit forcé de brûler une valise dans laquelle il avait dissimulé plusieurs manuscrits. Il n'est autorisé à partir à l'étranger qu'après la mort de Mao, en 1979. Il se rend alors en France et en Italie. Entre 1980 et 1987, il publie des nouvelles, des essais et des pièces de théâtre mais son avant-gardisme et sa liberté de pensée lui attirent les foudres du Parti communiste chinois. Ses théories littéraires, exposées dans *Premier essai sur l'art du roman* (1981) vont délibérément à l'encontre des dogmes d'État et du réalisme révolutionnaire prôné par le régime. Plusieurs de ses spectacles, expérimentaux et influencés par Brecht, Artaud et Beckett sont montés au Théâtre populaire de Pékin et trouvent un large écho auprès du public (comme *Signal d'alarme* en 1982). La pièce absurde à grand succès *Arrêt de bus* (1983), virulente satire de la société pékinoise, est condamnée lors de la campagne contre « la pollution spirituelle ».

En 1985, *L'Homme sauvage* fait l'objet d'une grande polémique et suscite l'intérêt de l'opinion internationale. En 1986, *L'Autre Rive* est interdit de représentation. En 1987, il est contraint à l'exil et est depuis déclaré *persona non grata* sur le territoire chinois. Il vit en France depuis 1988, où il a obtenu l'asile politique. En 1989, il quitte définitivement le Parti communiste chinois après la répression du mouvement étudiant par les chars sur la Place Tiananmen.

Son roman le plus célèbre est *La Montagne de l'âme*, odyssée dans la campagne du sud-ouest chinois mettant en scène un tissu d'histoires avec plusieurs personnages qui sont en fait les miroirs l'un de l'autre et les différentes facettes d'un même moi. Il est l'auteur de nouvelles et de poèmes et aussi d'un opéra : *La Neige en août*. Quelques une de ses pièces de théâtre ont été écrites directement en français. Antinaturaliste, son théâtre se construit sur le principe de distanciation brechtienne et trouve autant son mode d'expression dans l'avant-garde occidentale que dans la représentation chinoise ancestrale à l'instar du jeu de masques, d'ombres, de danse-chant et de tambours.

Gao Xingjian est également un peintre. Ses premiers tableaux exprimaient obstinément une pénétrante menace rendue par les masses sombres, mais ils affirment la victoire ultime de la clarté. Il a abandonné l'huile après 1978 pour se consacrer à l'encre : il utilise des matériaux chinois traditionnels (papier de riz, pinceau en poil de chèvre), il module son encre noire en des centaines de nuances. Cependant, il applique aussi des techniques propres à l'Occident pour ses drapés, ses glacis translucides et ses effets de profondeur.

Réalisés à l'encre de Chine, ses tableaux, de toutes dimensions, conjuguent abstraction, figuration et panthéisme. Ses mystérieux paysages entraînent dans un voyage vers les abysses de l'âme, ses toiles portent des noms évocateurs (*Recueillement, Oubli, Surprise*).

Ossip Zadkine, né le 14 juillet 1890 à Vitebsk (Biélorussie) et décédé le 25 novembre 1967 à Paris, est un sculpteur français d'origine russe.

En 1905, ses parents l'envoient étudier l'anglais à Sunderland dans le nord de l'Angleterre. Il prend des cours de sculpture dans l'école d'art locale. De 1905 à 1909, il s'installe à Londres. Il visite le British Museum où il étudie la sculpture classique et il étudie au Regent Street Polytechnicum. Il retourne à Smolensk où il réalise sa première sculpture.

Il étudie à l'École nationale des Beaux-arts de Paris de 1909 à 1910. Il travaille à La Ruche dans le 15^e arrondissement. En 1911, il expose ses statues et dessins au Salon d'automne et au Salon des Indépendants. En 1912 et 1913, il étudie la sculpture romane. Il rencontre Brancusi, Apollinaire, Lipchitz, Picasso, Bourdelle, Surville et Delaunay. Matisse visite également son atelier.

Il expose à la Freie Sezession à Berlin, à la De Onafhankelijken d'Amsterdam, à l'Allied Artists Association à Londres en 1914 et 1915. Il se lie d'amitié avec Modigliani.

Il participe au sein de la Légion étrangère, à la première guerre mondiale entre 1916 et 1917, lui inspirant de nombreuses aquarelles sur la guerre. En 1918 et 1919, il réalise 20 eaux-fortes.

En 1921, Maurice Raynal écrit la première monographie de l'œuvre de Zadkine, publié par un éditeur italien, Valori Plastici. En 1928, Zadkine s'installe dans une maison blanche qui deviendra le musée Zadkine à la mort de sa femme. Zadkine part aux États-Unis durant la Seconde Guerre mondiale. À partir de 1944, il donne des cours à l'*Arts Students League*. Il revient en France en septembre 1945.

Il donne des cours jusqu'en 1958 à l'Académie des Grandes Chaumières à Paris. Entre 1955 et 1960, il réalise des sculptures consacrées à Vincent Van Gogh. Zadkine se consacre alors plus particulièrement à l'art graphique.

Dans son atelier du village des Arques, dans le Lot, il sculpte de nombreuses œuvres dont une piéta en 1957.

Auvers-sur-Oise accueille son *Monument à Van Gogh* en 1961. En 1962, la galerie Lacloche à Paris expose pour la première fois les *Tapestries*. En 1963, Zadkine commence la 3^e version de *La Demeure* à la demande de la banque des Pays-Bas. Zundert, ville de naissance de Vincent Van Gogh accueille la statue *Les Deux Frères Van Gogh*.

Entre 1965 et 1966, *Le Monde secret de Zadkine*, livre comportant des photographies de D. Buchanan et 25 poèmes de Zadkine et *La Forêt humaine*, comportant 18 lithographies, sont édités.

Émile Zola, né à Paris le 2 avril 1840, mort à Paris le 29 septembre 1902, est un écrivain, journaliste et homme public français, considéré comme le chef de file du naturalisme. C'est l'un des romanciers français les plus populaires, l'un des plus publiés, traduits et commentés au monde. Ses romans ont connu de très nombreuses adaptations au cinéma et à la télévision. Sur le plan littéraire, il est principalement connu pour *Les Rougon-Macquart*, fresque romanesque en vingt volumes dépeignant la société française sous le Second Empire .

Les dernières années de sa vie sont marquées par son engagement dans l'affaire Dreyfus avec la publication en janvier 1898, dans le quotidien L'Aurore, de l'article intitulé « J'Accuse...! » qui lui a valu un procès pour diffamation et un exil à Londres dans la même année.

Avec Charles Baudelaire et les Goncourt, Zola a été l'un des trois plus importants critiques d'art de la seconde moitié du XIXe siècle et un grand défenseur des nouvelles tendances picturales opposées à l'académisme. Émile Zola a été dès l'enfance un passionné de l'image, attiré spontanément par les arts graphiques, puis par la photographie.

À partir de 1863, en compagnie de Paul Cézanne, Émile Zola intègre le Groupe des Batignolles et visite les ateliers d'artistes parisiens. Il fait la connaissance de tout ce qui compte dans le monde artistique. Tous sont déjà impressionnés par le talent immense d'Édouard Manet avec sa nouvelle manière de voir la peinture, dont les sujets sont contemporains, et les paysages chatoyants rendus avec la technique du « plein air ». Gustave Courbet est l'autre source artistique du jeune Zola qui restera toujours, pour l'écrivain, un de ses modèles. Émile Zola se fait le défenseur virulent de ce nouveau mouvement artistique dès 1863. L'efficacité et la pertinence de ses critiques dans *L'Événement* sont vite reconnues. Il crée le scandale en suggérant que la place de l'œuvre de Manet est au Louvre, à l'occasion d'un manifeste en faveur du peintre en 1866. Après 1875, Zola s'écarte de ce mouvement (baptisé Impressionniste à partir du salon de 1874), qui évolue vers un art qui « ne produit pas d'œuvres assez solides, assez travaillées ». Loin de tout dogmatisme ou idée préconçue, Zola affirme très tôt une sûreté de jugement remarquable, acceptant de reconnaître la qualité, voire le génie, dans des tableaux réalisés par ceux-là mêmes qu'il critique sévèrement dans leur conception picturale. Ses critiques ont été assez visionnaires puisque ceux qu'il admirait sont toujours connus aujourd'hui, et ceux qu'il honnissait sont désormais oubliés.

L'influence des arts plastiques sur l'œuvre de Zola est patente. L'écrivain semble avoir structuré ses romans tel le peintre sa toile, avec l'emploi constant de dossiers préparatoires. Souvent, dans ceux-ci, Zola ébauche des représentations des lieux qu'il veut décrire, ou certains objets, ou encore des plans. Il déploie aussi un art de la composition éprouvé dans les descriptions. Il paraît avoir traité l'espace romanesque comme le peintre son espace pictural. Zola a donc apporté au groupe des impressionnistes sa force de conviction et son talent de critique pour convaincre. Sa proximité avec ce mouvement artistique l'a lui-même très fortement influencé dans sa démarche littéraire. Ses conceptions novatrices de la « personnalité » de l'artiste et de la transformation de l'objet en un réel artistique peuvent préfigurer le surréalisme, que Zola ne connaîtra jamais.

Zola s'est moins intéressé à la sculpture. Émile Zola semble s'être intéressé à la photographie à partir de 1888, mais ce n'est qu'à l'issue de l'achèvement des *Rougon-Macquart*, en 1894, que Zola s'adonne pleinement à cette passion. Possédant jusqu'à une dizaine d'appareils photographiques, il a produit autour de dix mille plaques, dont seules quelques centaines ont été conservées.

INDEX D'AUTEURS

AUTEUR

PAGES

ADDISON, Joseph	30, 37
AGACINSKI, Sylviane	22, 38
ALAIN	12, 31, 39
ALLEN, Woody	15, 40
ARISTOTE	9, 17, 41
BACON, Francis	28, 42
BALTHUS	27, 43
BALZAC, Honoré de	10, 25, 30, 44
BARRES, Maurice	17, 45
BAUDELAIRE, Charles Pierre	10, 17, 21, 31, 34, 46
BAZAINE, Jean	27, 47
BEAUVOIR, Simone de	14, 48
BEETHOVEN, Ludwig van	10, 49
BERGSON, Henri	11, 50
BERNARD, Emile	12, 51
BLAKE, William	10, 52
BLANCHE, Francis	22, 53
BLANCHOT, Maurice	14, 54
BOBIN, Christian	23, 28, 55
BONNARD, Pierre	17, 26, 56
BOSQUET, Alain	28, 57
BOURDELLE, Antoine	12, 31, 58
BRÂNCUSI, Constantin	31, 59
BRAQUE, Georges	13, 27, 60
BRETON, André	19, 61
BURGERT, Jonas	28, 62
CAMUS, Albert	14, 19, 63
CAMUS, Renaud	19, 64
CARCO, Francis	13, 65
CARPEAUX, Jean-Baptiste	31, 66
CEZANNE, Paul	26, 67
CHATEAUBRIAND, François-René de	30, 68
CHILLIDA, Eduardo	32, 69
COCTEAU, Jean	13, 22, 70
COMTE, Auguste	21, 71
DALI, Salvador	27, 32, 72
DEBUSSY, Claude	12, 74
DEGAS, Edgar	11, 21, 26, 75
DEGUY, Michel	19, 76
DELACROIX, Eugène	25, 77
DELAHAYE, Olivier	32, 78
DELAUNAY, Sonia	13, 79
DIDEROT, Denis	25, 30, 34, 80
DOSTOÏEVSKI, Fédor	10, 81
DUBUFFET, Jean	14, 82
DUCHAMP, Marcel	13, 83
DUFY, Raoul	27, 84

DUMAS, Alexandre	11, 86
DUTOIRD, Jean	14, 87
FISCHER, Thierry	15, 88
FOURNIER, -Alain	18, 89
FRANCASTEL, Pierre	19, 90
France , Anatole	11, 91
FRESNAYE, Roger de la	18, 92
FROMENTIN, Eugène	25, 93
GAUGUIN, Paul	11, 26, 94
GAUTIER, Théophile	34, 95
GELUCK, Philippe	28, 96
GIACOMETTI, Alberto	22, 32, 97
GIDE, André	12, 17, 99
GOLDONI, Carlo	9, 100
GORKI, Maxime	12, 101
GOYA, Francisco de	25, 102
HADJINICOLAOU, Nicos	19, 105
HARTUNG, Hans	34, 106
HEBEY, Pierre	14, 107
HEGEL, Friedrich	10, 108
HELBE	23, 109
HIPPOCRATE	9, 110
HUGO, Victor	10, 111
HUME, David	9, 112
HUXLEY, Aldous	32, 113
INGRES, Jean-Auguste	21, 114
IONESCO, Eugène	19, 115
JALOUX, Edmond	18, 116
JOUBERT, Joseph	9, 117
JOYCE, James	18, 118
KANDINSKY, Vassily	17, 26, 119
KANT, Emmanuel	9, 120
KLEE, Paul	13, 121
KLIMT, Gustav	12, 122
LAMARTINE, Alphonse de	10, 123
LANDOWSKI, Paul-Maximilien	18, 124
LE CLEZIO, J. M. G.	15, 125
LE CORBUSIER	13, 126
LEGER, Fernand	18, 128
LIPCHITZ, Chaim Jacob	31, 129
MAGRITTE, René	14, 130
MALLARME, Stéphane	11, 26, 131
MALRAUX, André	14, 19, 22, 27, 132
MANET, Edouard	21, 133
MASSON, André	14, 134
MATISSE, Henri	22, 26, 135
MAUPASSANT, Guy de	17, 137
MAUROIS, André	18, 138
MICHAUX, Henri	22, 139
MICHEL-ANGE	9, 21, 30, 140
MILLET, Jean-François	10, 142
MONDRIAN, Piet	12, 31, 143
MONTAIGNE, Michel de	9, 144
MONTESQUIEU	30, 34, 145

MOORE, Henry	14, 22, 32, 146
MUSSET, Alfred de	10, 147
NIETZSCHE, Friedrich	11, 17, 148
NYS-MAZURE, Colette	32, 149
ONFRAY, Michel	32, 150
PASCAL, Blaise	25, 151
PESSOA, Fernando	13, 152
PETRONE	9, 153
PICABIA, Francis	22, 154
PICASSO, Pablo	13, 18, 22, 27, 31, 155
PLOTIN	30, 159
PONS, Louis	22, 160
PORTAL, Louise	23, 161
POUILLON, Fernand	35, 162
POUSSIN, Nicolas	9, 25, 30, 163
PROUST, Marcel	12, 17, 164
RAUSCHENBERG, Robert	14, 165
REDON, Odilon	21, 166
REID, Normand	28, 167
RENARD, Jules	26, 168
RENOIR, Auguste	22, 26, 169
RILKE, Rainer Maria	18, 171
RODIN, Auguste	11, 21, 172
ROSTAND, Edmond	18, 173
ROTHKO, Mark	14, 174
ROUAULT, Georges	12, 27, 175
ROUSSEAU, Jean-Jacques	9, 21, 34, 176
RUSKIN, John	10, 177
SAINT PHALLE, Niki de	28, 178
SARTRE, Jean-Paul	27, 179
SCHIELE, Egon	13, 181
SOULAGES, Pierre	19, 35, 182
STEIN, Gertrude	12, 183
STENDHAL	25, 184
TALLMAN, Susan	35, 185
TENDRET, Lucien	26, 186
TOLSTOÏ, Léon	11, 187
TURNER, Joseph Mallord William	21, 188
VALERY, Paul	17, 27, 189
VAN DONGEN, Kees	27, 190
VAN GOGH, Vincent	11, 191
VILLON, Jacques	13, 192
VINCI, Léonard de	25, 193
VOLTAIRE	25, 196
WARHOL, Andy	28, 197
WILDE, Oscar	11, 198
XINGJIAN, Gao	28, 199
ZADKINE, Ossip	31, 200
ZOLA, Emile	17, 34, 201

INDEX D'IMAGES

RICHTER, Gerhard	3
« Victoire I », 2003	
Offset lithographique	
JORN, Asger	8
Sans titre	
Lithographie en couleur	
ARMAN	16
« Pressant le tube »	
Eau-forte	
ALBERS, Josef	20
« White Line Squares XII »	
Lithographie en couleur	
DINE, Jim	24
« Tool Box III »	
Sérigraphie et collage	
VOSS, Jon	29
« Eine lange, lange strecke »	
Lithographie en couleur	
APPEL, Karel	33
« Walking with my bird »	
Lithographie	
KNOEBEL, Imi	207
Sans titre	
Sérigraphie	

